

**Ces filles de Mai 68  
Qui sont grands-mères aujourd'hui**

**Eric Donfu, Sociologue  
13 février 2008**

## Résumé

### **L'étude révèle que, quarante ans après, les ex-filles de mai préparent un « mai 68 des grands-mères »...**

Les filles de mai 68 se révèlent être des grands-mères à la fois attentives et innovantes. Ces baby-boomeuses, qui ont fait le moins d'enfants et privilégié leur insertion sociale et professionnelle à leur vie familiale, veulent rattraper le temps qu'elles n'ont pas pu ou voulu passer avec leurs propres enfants.

Tout en corrigeant l'esprit de leur jeunesse, elles ne renoncent pas à changer la condition des grands-mères, comme elles ont changé le couple et les modes d'éducation.

S'attaquant aux derniers tabous, elles ne veulent pas sacrifier au « baby sitting », veulent vivre leur vie et n'hésitent pas à afficher leur préférence au sein des fratries de leurs petits enfants. Complices de leurs filles, elles sont la première génération de femmes à pouvoir se dire réellement libérée, car entourées de deux générations de femmes libérées, leurs mères qui ont conquis les droits et leurs filles qu'elles ont élevé selon leurs principes d'éducation.

Génération « Extraversion », cultivées et jeunes d'esprit, elles attendent que leurs petits enfants soit en âge de partager avec elles l'ouverture au monde qu'elles rêvent de leur transmettre. Se mettant dès aujourd'hui à leurs niveaux, jouant un rôle central dans la famille, notamment à l'égard de leurs filles avec lesquelles elles entretiennent une complicité pour assurer l'avenir de l'enfant par-delà les incertitudes du couple, elles préparent un véritable « mai 68 des grands-mères »

Photos 1,2,3, manifestations étudiantes. photo 4 , manifestation gaulliste sur les champs Elysées

En mai 1968, sur les barricades, et boulevard Saint Germain

## **Eric Donfu, sociologue : : Que sera ce « mai 68 » des grands-mères ?**

Sociologue, président de DRS Dialogues et Relations Sociales, auteur de *Oh mamie boom* (Jacob Duvernet, 2007) et de *Ces Jolies filles de Mai*, enquête sur une génération pas comme les autres (Jacob Duvernet, avril 2008), Eric Donfu a piloté l'enquête « Ces filles de mai qui sont grand-mère aujourd'hui » réalisée à l'occasion de la fête des grands-mères 2008.

**Eric Donfu, à l'occasion de la fête des grands-mères du 2 mars 2008, vous avez réalisé une enquête sociologique sur « Ces filles de mai 68 qui sont grand-mère aujourd'hui. Quelles sont, ses conclusions ?**

Nous aurons interrogé plus de quarante grands-mères et l'analyse de leurs propos démontre que, jeunes grands-mères, elles s'investissent et vont s'investir dans la relation avec leurs petits enfants, de façon encore plus intense que leurs mères.. En un mot, ces femmes restent innovatrices pour elles-mêmes comme pour leurs proches. Ces filles de mai qui sont devenues grands-mères, sont des grands-mères modernes, qui amplifient les métamorphoses de leurs mères, les premières « nouvelles grands-mères » en étant à la fois davantage dans le rôle – elles sont souvent fières d'être appelées grands-mères et ne cherchent pas des surnoms de substitution – et en même temps elles sont celles qui affirment le plus leur volonté de ne pas se laisser envahir par le rôle, en préservant leur propre personnalité, leurs vies de couple, professionnelles, personnelle, sociale, amicale. Elles composent de nouveaux styles de grands-mères, ceux que nous avons appelé « créatives », qu'elles soient « fée séniors », « cheftaines » ou « marie poppins » C'est logique, car ce sont des femmes plus formées et cultivées, qui ont travaillé et qui ont intégré la modernité des rapports hommes femmes, de l'autonomie de l'individu, du « libre ensemble » contemporain. L'enquête de terrain confirme aussi ce que nous avons déjà observé dans nos enquêtes précédentes.

**Dites-nous, sont-elles des grands-mères différentes des autres grands-mères ?**

Oui, sur plusieurs plans. D'abord, elles respectent l'autonomie de leurs enfants, les jeunes parents. Ensuite, elles sont le plus souvent actives, soit parce qu'elles travaillent encore, soit par leurs engagements associatifs et leur volonté de garder du temps à elles. Mais elles lèvent aussi les derniers tabous. Par exemple, elles n'hésitent pas à affirmer des préférences pour tel ou tel petit enfant, quand leur mère disait ne pas faire de différence. Elles corrigent aussi l'éducation – souvent strict – de leurs enfants, par une complicité démultipliée avec leurs petits enfants, qu'elles laissent s'exprimer, jouer, s'exprimer, en se mettant facilement dans leur monde. A les écouter parler de leurs petits-enfants, de la beauté du rôle de grand-mères et de la force du lien, nous pouvons penser que le fait d'être grand parent l'emporte sur toute autre considération. Et 68, c'est loin. Ces jeunes grands-mères confirment nos enquêtes précédentes, sur la force du lien, les nouveaux styles et les comportements. Mais, quand, au bout de deux heures d'entretien, vous entrez dans leur conscience du rôle, quand vous retracez leur vie de femme, de mère et la comparez à leur vie de grand-mère, nous obtenons des témoignages très intéressants.

## **C'est-à-dire**

Il ressort que 68 évoque bien, quarante ans après, un repère qui est devenu un « marqueur de vie ». Bien sûr, il y a des différences entre celles qui étaient manifestantes, souvent des femmes d'un certain milieu, engagée, celles qui étaient spectatrice sympathisantes, et celles qui étaient en dehors, voire hostiles au mouvement. Mais, même chez celles qui étaient à la Sorbonne ou à Nanterre, mai 68 apparaît aujourd'hui comme un bon souvenir, quelque chose de fort et de joyeux qui témoigne d'une émancipation, mais pas comme un guide, plutôt comme un modèle à relativiser. Certaines, dont celles qui ont changé de vie à cette époque, évoquent même un handicap à surmonter dans la vie. En fait, on ressent bien que le malaise se mélange à la nostalgie, mais que le bilan personnel est plus que mitigé. Tout en corrigeant l'esprit de leur jeunesse, elles assument pleinement les acquis. Certaines, comme Noëlle Chatelet défend même très bien le bilan et l'esprit de 1968. Mais pour beaucoup, cet héritage est aussi un poids.

## **Pourquoi ?**

Ce n'était pas une période facile pour les jeunes femmes. Selon les idées reçues, Elles se sont émancipées de leurs parents, n'ont pas ou fait peu d'enfants, ont élevé leurs propres enfants comme des personnes en rupture avec l'éducation qu'elles avaient reçue, ont privilégié leur vie professionnelle à leur vie familiales, et ont été les premières à divorcer... En réalité, à l'épreuve de la vie et du temps, les baby-boomeuses, qui ont eu 20 ans en mai 68, et qui ont accompagné tous les combats et les conquêtes des femmes, ont corrigé les excès de leur jeunesse et font mentir ces poncifs. Si elles ont maîtrisé leur corps, elles se sont assumées seules on su laisser une autonomie à leurs enfants, et reconnaissent toutes des erreurs d'éducation.

## **Mai 68, aurait-il pour elles un bilan négatif ?**

Non, parce qu'elles ont conscience de l'importance de l'expérimentation et du fait qu'il en reste un héritage positif. Elles ont institué un nouvel amour entre les générations, le droit de vivre sa vie tout en étant avec les autres, le principe d'égalité dans le couple et dans la société, le droit au travail et aux responsabilités des femmes et elles en sont fières. En fait, elles distinguent les acquis de leur ressenti personnel, même si elles ont tiré de mai 68 un nouveau comportement dans leur sphère familiale et que celui-ci se ressent aujourd'hui, dans leur façon d'être grand-mère. Mais il n'était pas question pour nous d'entrer dans les débats sur les « vies ultérieures » de mai 68, car ces femmes sont surtout dans le présent, et vivent pleinement l'instant de leur grand-maternité.

## **C'est-à-dire ?**

Elles ont cherché à développer une réelle complicité avec leurs enfants et notamment leurs filles, mais ont laissé une autonomie jamais vue à leurs enfants. Devenues grands-mères, instinctivement, elles redeviennent maternelles avec leurs petits enfants, et la majorité redécouvrent même les attributs classiques du rôle, en acceptant de se faire appeler grand-mère, sans avoir à reprendre un rôle désuet dont leurs mères, nouvelles grands-mères, s'étaient débarrassées avant elles. Façon de rattraper le temps qu'elles n'ont pas voulu ou pu passer avec leurs propres enfants ? Crainte devant l'avenir et le manque d'aidants familiaux ? Elles sont encore jeunes et actives, tout en ayant la conscience de leur rôle et du fait que leur vie est encore longue. Donc, quand elles en ont le temps, en ne travaillant pas ou plus, et même quand elles refont leur vie avec de nouveaux enfants à charge, et quand leurs mères ou les autres beaux-parents ne leur en laisse guère le choix, elles s'investissent dans la relation avec leurs petits enfants. Et cela nous annonce des grands-mères innovatrices, notamment quand leur petit enfant sera en âge de partager avec elles l'éveil au monde qu'elles rêvent de leur transmettre.

### **Qu'est-ce qui caractérise déjà leur rôle de grand-mère ?**

Ce sont de jeunes grands-mères, et elles confirment les conclusions de notre étude de l'année dernière sur « Grand-mère la première fois ». Entre indulgence, prévenance et vigilance, Elles acceptent de se faire « enrôler » par les jeunes parents, en créant leur propre style de grand-mère plus ou moins disponible, en veillant à trouver la bonne distance avec leurs propres enfants. Elles doivent aussi et de plus en plus souvent composer avec leurs propres parents, des grands-parents devenus arrière-grands-parents et qui ont su nouer des relations complices et suivies avec leurs enfants, des petits-enfants gâtés devenus parents et qui considèrent toujours leurs grands-parents comme ceux de leurs enfants... Pas facile, donc, pour ces filles de Mai, à la fois d'assumer leur passé et leur style d'éducation de plus en plus pris à contrepied par leurs propres enfants, à la fois de se rendre utiles et de vivre leur désir de maternité par procuration, alors qu'elles sont encore jeunes et se retrouve souvent « pivot » de la famille, en devant aider à la fois leurs parents et leurs enfants. Mais

### **Mai 68 est-il vraiment un anniversaire à leur souhaiter ?**

Bien-sûr !, Car quarante ans, c'est aujourd'hui une génération et demie, et parce que les jeunes femmes notamment ne savent pas ce que leurs combats leur ont apportés, ne serait-ce que par le droit aux études et la maîtrise de leur corps. Alors que l'on observe un retour à la norme chez les parents de 35 – 45 ans, plus sévère avec leurs enfants que leurs parents ne l'ont été, ces filles de mai devenues grands-mères méritent aussi d'être encouragée à réinventer ce nouveau rôle familial, avec la même puissance d'imagination dont elles ont fait preuve pour métamorphoser leur rôle de maman. Peut-être en restera-t-il quelque chose quand leurs filles deviendront grands-mères à leur tour ! En tous cas, leurs petits enfants ne peuvent qu'être sensibles à leur histoire, si proche, si quotidienne, et déjà si lointaine. Une bonne raison pour leur célébrer leur fête dimanche 2 mars

Entretien réalisé par Delphine de Nervaux

## Les filles de mai :

### « Génération Extraversion » ?

*« Odéon, don, don, tu as de la chance, mon ange, tu n'iras pas goûter rue Spontini, le dimanche, tu ne baisera pas la main des vieilles mémères, tu ne feras pas de première communion, tu ne seras pas photographié en aube blanche, tu ne chuchoteras pas tes péchés à monsieur le curé, le péché n'existe plus, le péché n'existe pas. Dis donc, Sophie, quel prénom avez-vous donné à ce môme ? Il n'a pas encore de prénom ni de nom : son père a dit qu'il ne pouvait pas se préoccuper de futilités, en un moment pareil » ( Anna de Céspedes, Chanson des filles de mai, écrit au quartier latin pendant les évènements Seuil, 1968)*

Si le désir d'enfant ne peut être dissocié du regard que la société porte sur lui, ce bébé de 68 exprime parfaitement le paradoxe de 68 : Une rupture vers quoi ? Un pont vers quelle rive ? Laissons nous guider vers ces filles de mai, habillées soit de mini jupes courtes donnant une silhouette à la Paco Rabanne, ou de fripes colorées à la mode hippies, toujours là, revendicatrices, mais veillant à être séduisantes, n'hésitant pas à faire les sandwich. Ces héroïnes de la révolte parfois matraquées, violentées, mais oubliées par les ténors du mouvement. Elles ont été le symbole éclatant d'un combat qui allait changer la société en changeant la condition des femmes.

Un air de liberté souffla sur ce printemps là. Les femmes découvrirent qu'elles avaient le droit de parler haut et fort, de descendre sans honte dans la rue pour dire non à une société qui semblait, au fond, les ignorer. Sur le boulevard St Michel, les étudiants abattaient des arbres pour barrer la route aux policiers. Les filles de 68, elles, coupaient le cordon de ce qui les reliait à la sacro-sainte famille, rompant avec l'image de leurs mères, gardiennes du foyer , obéissantes épouses. En foulant les pavés de ce mois de mai, elles ont fait respirer toute une génération, défié les tabous et ouvert la porte à leurs futures filles...

C'était vingt ans après le cataclysme de la seconde guerre mondiale : au moment d'entrer dans l'univers des adultes, la génération du « baby-boom » contestait les valeurs du « vieux monde ». Dénonçant « l'état-patron », revendiquant « l'abolition de l'aliénation », cette jeunesse avait soif d'une parole libre, d'une sexualité libre aussi. Le flower power leur apportait d'abord un message clair « faites l'amour, pas la guerre ». La mode incitait à la provocation avec ses minijupes, et, en ce beau mois de mai, les filles étaient juchées sur les épaules des garçons. Pour quelques associations bien pensantes, Mai 68, c'était la licence sexuelle. Danger national, péril mortel. Et la pilule ? un fléau. Les filles , elles revendiquaient le droit de prendre enfin en main leur destin.<sup>ii</sup>

L'expression « soixante-huitard » figure dans le petit Robert. La notice précise que le terme désigne « ce qui concerne les événements de Mai 68, ou une personne qui a conservé cet

esprit. Exemple : les soixante-huitards, un vieux soixante-huitard ». Le terme a aussi un aspect péjoratif, et ses détracteurs. L'ombre portée sur les générations suivante est-elle insupportable ? Cette « génération 68 » est-elle en réalité une génération névrosée, souffrant d'un chagrin politique et des contradictions entre mai 68 et les années 80 ? Ces débats vont se multiplier à l'occasion du quarantième anniversaire des événements de mai 68. Mai 68 n'a jamais été une révolution mais un point d'orgue, une fête et une crise, ou plutôt une crise et une fête. Le point d'orgue d'une société en mutation, et dont les avancées sont surtout le fait de la génération née avant la première guerre et autour de 1920. Au-delà des nuits d'émeutes, 1968 fut aussi la fête d'une jeunesse qui voulait vivre avec son époque, pour qui la liberté était plus importante que l'autorité, pour qui l'acte d'amour sexuel était un bonheur de la vie contraire aux valeurs d'une société qu'il fallait changer d'urgence.

On a aussi mis sur le dos de 68 la métamorphose de l'autorité, désormais partagée et acceptée, ou refusée. Mais il serait trop facile de mettre au débit de 68 le déclin des usages, de la politesse et du savoir-vivre. Mais là encore, il y a concordance des temps, et la tolérance plus grande pour des comportements plus libre, a été constatée dans tous les pays. Mais, parce qu'elle était aussi au cœur de l'esprit de 68, nous ne pouvons échapper à une question de fond. L'autorité est-elle une nécessité ? Et est-elle d'abord une question de modèle, de conception de l'image de soi et de respect des autres ? Il est vrai que cette question a plus fait l'objet de slogans « Il est interdit d'interdire » que de débats dans les amphithéâtres... et le rejet de l'uniforme synonyme de service militaire obligatoire, a entraîné avec lui le rejet de tout autoritarisme, sans que la notion d'autorité soit redéfinie.

Relevons ce témoignage de Ada<sup>iii</sup>: « Printemps 67, le prof de philo nous parle de Freud, de l'enfant pervers polymorphe, du complexe d'Oedipe, du refoulé, un mal que je vais bien connaître. Le prof s'assoit sur l'estrade, celle qu'il va bientôt contribuer à faire tomber, il parle du fond de la classe (...) Chez moi, j'essuie la vaisselle que ma mère lave, les hommes regardent la télévision. Je parle fort pour qu'on m'entende, je dis mon regard nouveau sur les liens familiaux, je dénonce l'origine de la famille et de la propriété privée. Engels, elle ne connaît pas, ça ne l'intéresse pas. « Arrête de jacasser et essuie un peu plus vite » L'inconsciente, elle veut rester dans son ignorance !(...) Je ne suis pas venue dans sa piaule pour faire des enfants, fonder une famille. Non. Je suis là pour vivre notre grand amour. Depuis le début, je prends la pilule, je veux que notre amour soit libre. Obtenir la fameuse pilule a été un parcours difficile. J'étais mineure, les préjugés mais j'ai réussi. Je ne porte pas en moi la peur d'être enceinte 'en ai d'autres, beaucoup d'autres, que je ne dévoile pas. »

Mais il est vrai que ces femmes corrigent aujourd'hui l'esprit de leur jeunesse, ainsi « En mai 1968, j'étais déjà mère depuis deux ans. J'ai eu mon fils à 18 ans, en 1966 et j'ai conscience que 1968 m'a, d'une certaine manière, influencée dans le mauvais sens dans mon rôle de mère, car je n'étais pas disponible pour Eric.(...) On l'aimait, notre fils, mais il aurait aussi bien pu être un petit frère. »<sup>iv</sup> Le souci de préserver sa propre vie était également essentiel « On avait décidé, François et moi, que la naissance de ce bébé n'allait pas changer ni notre quotidien, entre lui et moi, ni notre rapport amoureux, ça ne devait que l'embellir et pas l'écraser. »<sup>v</sup> D'autres sont plus sévères encore « 68 a brouillé les repères et affaibli l'autorité parentale. Parce que j'estime que j'ai complètement échoué dans l'éducation avec mes

enfants et, sans doute, que le fais ce qu'il te plaît, ce n'est pas forcément un bon truc pour élever des gosses et comme il est interdit d'interdire »<sup>vi</sup>

Mai 68 fut, pour les femmes, une bouffée d'espoir. C'était les premiers pas de celles qui défileraient quelques temps plus tard aux slogans « un enfant si je veux, quand je veux », « A travail égal, salaire égal »... Sur les photos de mai 68, les femmes se transforment en colleuses d'affiches, défilent aussi en tête de cortège, comme porte-étendard d'un drapeau rouge ou noir. Certaines sont malmenées par des CRS coléreux, d'autres sont transportées sur un brancard. Pourtant dans l'inconscient collectif, ce sont « les petits frères de Gavroche » qui les tiennent, pas les « petites sœurs de cosette... »<sup>vii</sup>

Il n'est pas toujours facile de dépasser l'irrationnel, pour retenir les acquis objectifs de ces années 60 et 70, comme par exemple le droit à l'impertinence, et son corollaire, la vraie liberté de la presse et des ondes par rapport au pouvoir politique. Mis en musique par l'Atelier des Beaux Arts, qui fut tout à fois un atelier de création de mots, un laboratoire d'art contemporain, un ferment de cultures urbaine, donnant la parole aux murs par le pochoir ou l'affiche, avec des pictogrammes et des slogans qui ont traversés les années. Ce droit à l'impertinence a en fait remis à jour une vieille tradition française du « portrait à charge ». Charlie Hebdo ou Hara Kiri ont eu leur publicité faite par les procès et les saisies périodiques de leurs numéros comme celui sur la mort du Général de Gaulle en 1970 : « Bal tragique à Colombey : 1 mort » Si le Canard Enchaîné, journal de tranché créé en 1915, n'a jamais abandonné le terrain de l'indépendance, de la liberté de ton, de l'enquête et de l'humour, si son alter-égo anarchiste de droite « Le Crapouillot » a lui-aussi sorti des dossiers explosifs, l'esprit de mai a renouvelé l'expression libre et créative. La « figuration narrative », courant d'art contemporain mélangeant la photo, le dessin, la peinture et l'art urbain, lui doit beaucoup, comme la vague des journaux de lycées, les Fanzines, ou la nouvelle vague de la bande dessinée. Mais l'esprit de mai a aussi été rapidement récupéré par la publicité commerciale moderne. Combien d'ex-68 ont été recrutés dans les teams créatifs d'agences, comme photographes ou comme commerciaux ? Et combien les dirigent aujourd'hui ? Les codes de mai 68 sont restés ceux d'une génération qui a aussi créé ses propres codes de communication et de consommation, jusqu'à en faire la marque d'une époque. Aujourd'hui, la question est plutôt de savoir si il y a eu ou non overdose...

D'ailleurs, curieusement, cet espace temps 1968-2008, est celui de l'explosion de la consommation de masse, des hypermarchés, de la voiture, de l'équipement des foyers. A titre d'exemple, c'est aussi le temps qu'il a fallu à McDonald's pour conquérir le monde. En 1967, Ray Kroc, qui avait racheté l'enseigne aux frères McDonald's en 1955 avait 1000 restaurants aux Etats Unis. Il en a près de 32 000 aujourd'hui dans le monde, dont 13 774 aux Etats Unis.

C'est aussi le 29 avril 1968 que la production musicale *Hair* est présentée pour la première fois à Broadway; Elle tiendra l'affiche à 1 742 reprises jusqu'au premier juillet 1972. On y retrouve notamment les chansons *Aquarius*, *Let The Sunshine In* et *Good Morning Starshine*. C'est ce même mois d'avril 1968 que sort le succès du duo, Simon et Gartfunkel "Mrs Robinson", une composition de Paul Simon pour le film *Le Lauréat*, (en anglais, *The Graduate*). Oui, il y eu des histoires d'amour sur les barricades, des débats sur l'érotisme et l'amour vrai qui produit le plaisir vrai, même si le slogan dont on se souviens est « jouissons

sans entrave ». Période esthétique, mai 68 fut, surtout dans sa part existentialiste, prolix en mots et en slogans entrés depuis dans la mémoire collective, de « sous les pavés, la plages » au célèbre « Soyez réaliste, demandez l'impossible ». C'est dans la Sorbonne occupée que le chanteur Renaud écrit sa première chanson. Mais au-delà de cette liberté, et même de ce pseudo libertanisme, il y avait aussi une crise, une crise à trois étages, culturelle, universitaire, et sociale. Culturelle car les codes établis étaient devenus obsolètes, universitaire car le mandarinat et la sélection l'étaient aussi, sociale, car l'action des ouvriers y a trouvé le débouché d'acquis sociaux. Ce ne fut qu'une courte – mais sévère - crise politique, le pouvoir étant conforté après la dissolution de l'assemblée du 30 mai et la majorité absolue donnée par les urnes au pouvoir Gaulliste.

Aujourd'hui, nous pouvons évaluer le quatrième étage, sans doute le plus profond, en tous cas le plus long à mesurer : La crise générationnelle. 68 fut une succession de petits faits sur un lit de braises. Révélée le 8 janvier 1968, par la manifestation de quelques étudiants de l'université Nanterre criant au ministre François Missoffe venu inaugurer la piscine du campus « Vous inaugurez une piscine, mais que faites-vous pour les problèmes sexuels de la jeunesse ? », puis le 7 février à la suite d'une répression policière d'une manifestation contre la guerre du Vietnam, et déclenché le 22 mars, par l'occupation, toute une nuit, de la tour administrative du campus de Nanterre. S'il ne reste que des souvenirs des nuits des barricades, ce mouvement, fut à l'occasion d'une jonction inédite entre le mouvement des étudiants et les ouvriers donnant les grandes grèves et les accords de Grenelle du 27 mai sur l'augmentation des salaires, la réduction des horaires et l'abaissement de l'âge de la retraite. Même contredit par les urnes ce mouvement, qui n'a pas eu d'équivalent, a aussi été marqué, dans tous les milieux, par une prise de pouvoir de la jeunesse, rejetant les normes d'une société et ses modèles d'éducation. C'était donc aussi une crise de génération. Bien-sûr, celle-ci avait éclaté avant les événements, mais nous ne pouvions en prendre la mesure qu'au terme d'un cycle. Et, c'est bien quand une génération prend le relais que ce temps s'accomplit. Et ce sont les femmes, ces filles de mai, présentes dans les manifs mais oubliées comme porte-paroles, qui révèlent la portée, le poids et les bienfaits de cette crise qui a appelée une classe d'âge la « génération de mai 1968 ».

Alors, quarante ans, c'est à la fois loin et très proche et la mémoire vivante se porte bien. Les enfants des baby-boomer ayant fait des enfants plus tard que leurs parents, on ne peut pas dire que 40 ans, c'est deux générations. Retenons juste que c'est une génération et demi et que cela peut donc devenir un sujet de transmission entre les générations. D'autant plus que celles et ceux qui avaient vingt ans en 1968 arrivent aujourd'hui à l'âge de la retraite et même de la grand-parentalité. A eux aussi de se dégager d'accusations, de dénégations, ou de mythes. A eux aussi de se saisir de ce sujet si actuel, en profitant du fait que le débat n'a jamais autant tourné autour de ces Baby-boomers nés à partir de 1946 et qui deviennent mamy boomeuses et papy boomers. *J'ai envie de revendiquer le très beau titre de Signoret La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était. Très nostalgique, j'aime bien nostalgiser. Sur 68- 70, le printemps, Sur 80-85, l'été de ma vie, Maintenant c'est l'automne, et c'est ma saison préférée. Alors, je vis. Luce<sup>viii</sup> Comme le dit si bien l'actrice Charlotte Rampling, « Je ne pense jamais à mon âge, je pense à ma vie »<sup>ix(5)</sup>*

Seule une minorité de femmes ont participé aux événements du quartier Latin, mais toutes ont vu leur vie changer en quarante ans.<sup>xxi</sup> Oubliée l'époque du film « Diabolo menthe »

avec les écoles pour filles séparées des garçons, les avortements à l'étranger, les mariages obligatoires, les études courtes et l'astreinte à la maison pour élever une famille nombreuse. Ce n'est qu'en 1965 qu'une femme a eu le droit de travailler sans l'autorisation de son mari, et d'ouvrir seule un compte en banque. Ce n'est qu'en 1967 que la contraception a été légalisée, avant l'avortement, en 1975. Le divorce par consentement mutuel date, aussi de 1975. Plus encore que la maîtrise du corps et la libéralisation des mœurs, c'est un renversement de valeurs qui s'est opéré. Ce n'est plus le couple mais l'enfant qui structure la famille, et ce ne sont plus les normes mais la qualité des liens qui la fédère. Le fait d'être ensemble tout en étant soi-même, de bouleverser les calendriers de vie, en quittant plus tard le domicile parental et en faisant des enfants plus tard, l'allongement de l'espérance de vie, de 15 années depuis 1950, ont modifié aussi les pyramides familiales en créant la « famille verticale » en référence à la tour que représentent davantage de générations, avec moins d'enfants à chaque étage...

La forte reprise de la natalité après la guerre (baby-boom) avait été obtenue avec le recul de la mortalité infantile, la baisse régulière et lente de la mortalité générale grâce aux progrès médicaux et à la hausse des niveaux de vie et une forte immigration. Depuis, notre population vieillit et notre croissance démographique lente ne permet pas le renouvellement des générations. En effet, si la France connaît depuis deux ans un taux de natalité élevé (voir en annexe le bilan publié par l'INSEE en janvier 2008) depuis la fin des années 60, les statistiques de tous les pays occidentaux ont accusé une baisse de la nuptialité et de la natalité et une hausse des divorces surtout demandés par les femmes. En France, le seuil de natalité a été l'année 1974. Mais si elles ne sont plus contraintes au mariage comme leurs mères, on observe aussi que plus le niveau d'éducation des femmes s'élève, moins elles se marient et plus elles divorcent. Il s'agit cependant moins d'un rejet du mariage que des relations d'inégalité à l'intérieur du couple, en particulier la charge exclusive des tâches domestiques. C'est ainsi que l'union libre et de la famille monoparentale se sont banalisés, tout comme la recherche d'une vie amoureuse y compris ailleurs que dans l'hétérosexualité. En comparant les recensements de la population de 1968 et 1999, sur un nombre de ménages passant de 15,8 à 23,8 millions, le pourcentage de femmes seules est passé de 13,8 % à 18,5%, de familles monoparentales de 2,9% à 7,4 % , de couples sans enfant de 21,1% à 24,8% alors que le nombre de couples avec enfant passait de 36 % à 31,5 %.

Ce sont donc ces femmes, ces filles de mai dont la vie va être bouleversée par l'évolution des mœurs et des mentalités qui a précédé et va suivre mai 68 qui nous intéressent. Celles qui ont été en avant, féministes, écrivains, mais aussi les anonymes et toutes celles qui sont restées en dehors du mouvement. C'est avec elles que nous allons essayer de retracer ces quarante ans, cet espace de temps qui nous sépare aujourd'hui du moi de mai 1968, à Paris, rue Gay Lussac ou boulevard Saint-Germain.

« Les filles de mai » sont la première génération à pouvoir s'affirmer comme « libérée », car elle est entourée de deux générations de femmes libres, leurs mères, qui se sont libérées, et leurs filles, qu'elles ont élevées selon leurs principes d'éducation. Alors, comment définir ces trois générations ?

## **Trois générations de femmes libérées et de mères au cœur des mutations de la famille, transformation , extraversion, modération.**

### **Première génération : Transformation, ces femmes qui ont eu 20 ans en 36**

Leurs mères ont vécu les plus grands bouleversements. La génération 1920, qui a vécu sa jeunesse en 1936, vécu la guerre et fait le baby-boom est celle des grands bouleversements. Ce sont ces femmes qui ont été les premières à voter, sont passées de la campagne à la ville et ont été les premières à étudier et à travailler massivement. C'est une minorité féministe active de ces femmes qui se sont affrontées à leurs mères, ont remis en cause la société matriarcale et patriarcale, et ont obtenu enfin, en 1965, la première loi permettant aux femmes de travailler sans l'autorisation de leur mari et de disposer directement de leur salaire. Ce sont aussi elles qui ont vécu la révolution des arts ménagers, l'arrivée de la télévision et la généralisation de l'automobile. Mais, plus que tout, ce sont aussi elles qui, enfant, ont bénéficié des premières campagnes de vaccination et ont ensuite, grâce à l'amélioration des conditions de vies et aux progrès de la médecine, découvert la longévité en bonne santé. Grâce à la réduction de la mortalité infantile d'abord, puis celle des adultes et des personnes âgées ensuite, trente années d'espérance de vie ont été gagnées au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, dont quinze années l'ont été depuis 1950. Voilà pourquoi ce sont elles les « nouvelles grands-mères » des années 80. Des femmes qui ont fait beaucoup d'enfants ( le baby-boom a eu un taux de natalité de 3 enfants par femmes) et sont arrivées à l'âge de la grande maternité encore jeunes. Ce sont elles qui ont remis en cause le rôle classique, et que nous avons étudié dans leurs différents styles. Ayant travaillé, bénéficiant dans les années 80 de retraites revalorisées, ce sont aussi elles qui ont été les premières à aider significativement leurs enfants et à soutenir leurs petits enfants, tout en s'occupant de leurs parents âgés. Elles ont développé une complicité avec leurs petits enfants, qu'elles ont accompagné comme adolescents et comme parents. Cette génération pivot a aujourd'hui entre 75 et 85 ans, et entre dans le grand âge comme elle était arrivée dans la grand-parentalité, en meilleur forme que leurs parents, et surtout, avec une complicité entretenue avec leurs petits enfants et des liens très forts. Voilà pourquoi cette complicité continue aujourd'hui alors que leurs petits enfants sont parents. Oui, il y a bien un « printemps des arrières grands-parents » en 2008.

### **Deuxième génération : Extraversion**

Leurs filles, les « baby-boomeuses », vont accomplir ces transformations de la condition de la femme. Ce sont elles qui vont remettre en cause le rôle et la place de la femme dans le couple, la famille et la société. Maîtrise de leur corps, remise en cause de la maternité même. Qui sont les « filles de mai » ?

Des femmes qui ont vécu leur jeunesse dans les années 60-70 et qui avaient entre 17 et 27 ans en 1968 sont nées entre 1941 et 1951. Elles ont aujourd'hui entre 57 et 67 ans. La plupart d'entre elles sont grand-mères. A 56 ans, une personne sur deux a au moins un petit enfant, mais une sur dix n'a eu pas d'enfants.

Certaines ont « jeté leurs soutiens gorges au feu » avec les féministes pour se débarrasser de ce corset qui emprisonne le corps des femmes, défendues la pilule et le droit à l'avortement,

rompu avec les principes d'éducation de leurs parents, fait peu ou pas d'enfants, inventé une nouvelle société en y prenant le pouvoir. Quarante ans après, seules, mères ou grands-mères, elles se sont calmées, ont relativisé l'esprit de révolte de leur jeunesse. Mais celles qui disaient « Ils peuvent couper toutes les fleurs, ils n'empêcheront pas la venue du Printemps » n'ont pas renoncé à changer la société. La comédie musicale Hair, présentée en Avril 1968, comme la chanson de Paul Simon « Mrs Robinson » sont restées dans toutes les têtes. Les slogans « Il est interdit d'interdire », comme celui inscrit dans l'ascenseur du Hall C de Nanterre « Jouissez sans entraves, vivez sans temps morts, baisez sans carotte » font autant réagir.

Ce sont ces filles de mai, habillées de mini-jupes courtes donnant une silhouette à la Paco Rabanne, ou de fripes colorées à la mode hippies, qui apparaissent comme le symbole éclatant d'un combat qui a changé la société en changeant la condition des femmes. Tout en corrigeant l'esprit de leur jeunesse, ces femmes restent innovatrices pour elles-mêmes comme pour leurs proches. Alors, même si elles ont rejeté l'allaitement que leurs filles revendiquent aujourd'hui, même si elles n'assument pas toute leur histoire, elles restent profondément attachées aux valeurs d'ouverture, d'écoute et de générosité.

Voilà pourquoi on pourrait nommer cette génération « Extraversion » ? Parce que, selon la définition du dictionnaire, il s'agit de la caractéristique d'une personne qui extériorise facilement ses sentiments et qui est réceptive au comportement des autres. (Larousse, 1996) Attitude, comportement d'un individu qui montre une grande facilité à établir des contacts avec ceux qui l'entourent, qui exprime aisément ses sentiments. ( Robert, 1993) Extra exprime à la fois l'extériorité – en dehors – et l'intensité – extrêmement . On a pu ainsi parler d'une contradiction possible entre les besoins du tout petit et les intérêts extra-maternels de la mère ou des problèmes rencontrés par l'étudiant dans la vie universitaire et extra-universitaire. Version, Fig, Action de tourner d'une langue dans une autre, traduction. A nos seigneurs académiques, raffineurs de locutions, entrepreneurs de locutions ( Littré, 1872)

A l'image d'une Jane Birkin, qui se dit 'mère, grand mère et adolescente', ces femmes qui ont vécu leur jeunesse dans les années 60, réinventent l'art et la manière d'être grand-mère. Entre souvenirs de révoltes, d'innovations et de conformisme revisité, elles préparent bien un « mai 68 des grands-mères »

Elles sont devenues des " grands mères innovatrices en s'appuyant sur leurs principes « Ne plus trop les contraindre et ce n'est pas pour autant qu'on était permissif – Pas de contraintes, certes sauf celles de notre liberté – Je n'ai pas l'impression de l'avoir éduqué mais de lui avoir fait partager notre mode de vie et nos valeurs et que il s'est éduqué lui-même par l'exemple. » " Elles ne sont pas passives mais actives, dans leur relation avec leurs petits enfants. Elles veulent établir de nouvelles relations avec leurs petits-enfants. Ces relations sont implicitement marquées par leur passé'soixante-huitard et par les transformations de la société et de la famille qui ont marqué leur jeunesse. Elles transmettront leur histoire à leurs petits enfants adolescents, en ne se comportant pas de la même façon avec les petites filles et avec les petits-fils . Celles qui ont contribué et réussi à changer les rapports homme/femme, les rapports parents/enfants vont changer aussi la

relation grands-parents/petits-enfants ? La figure de la grand-mère qu'elles incarnent est liée à 68, qu'elle soit héritière de 68, ou en réaction à 68.

Ces femmes du Baby boom, nées après 1946, celles qui ont eu 20 ans en 1968, sont nombreuses, ce sont aussi elles qui ont fait le moins d'enfants. Certaines ont considéré la grossesse comme une animalité, d'autres ont élevé leur enfant comme une personne adulte, la plupart ont privilégié leur vie professionnelle à leur vie familiale, et plus d'une sur deux ont divorcé. Alors que leurs enfants refont des enfants,<sup>xii</sup> elles deviennent de plus en plus, et à leur tour, grands-mères. Nous avons voulu comprendre comment elles vivent ce nouveau rôle, et quel bilan elles faisaient de mai 1968. Ce bilan n'est pas toujours celui que l'on pourrait penser. Ainsi, pour Dominique, une femme de 60 ans, qui était étudiante en Sociologie à la Sorbonne, chez les prochinois et sur les barricades, mai 68 a brouillé les repères et affaibli l'autorité parentale. « Parce que j'estime que j'ai complètement échoué dans l'éducation de mes enfants et, sans doute, que le « Fais ce qu'il te plait » ce n'est pas forcément un bon truc pour élever des gosses, comme « il est interdit d'interdire ». Les liens ne sont pas distendus avec ses fils, le problème est ailleurs. « Je ne leur ai pas donné ce qu'il fallait pour se positionner dans l'existence. Ils sont assez 'anars' et inadaptés à la cruauté du monde actuel ». En même temps, qu'en retire-t-elle ? C'était une période formidable, quelque chose de très joyeux. C'est l'impression forte, même si je suis très critique sur la naïveté et les dégâts qu'ont fait cette pensée » Elle pense avoir été mère trop jeune. Depuis, quelques années, elle apprécie son nouveau rôle de grand-mère, avec ses deux petites filles « Je me souviens des premières vacances que j'ai passées avec elles, elles avaient un an et demi et trois ans et demi. Je n'ai rien trouvé de mieux que de les emmener en Sicile, dans une île qui était un caillou. Il y avait une chaleur monstrueuse. C'était aberrant. Je trouve que les parents étaient très courageux de me les avoirs confiés »... Comme l'écrit Luce, une autre fille de mai « La marmite explose parfois, mais sans trop de dégâts (...) Et là, magique, une voix dit : On réfléchit. On se souvient. Et c'est pas triste ! » (3)

Cette génération a un désir fou de grande maternité, comme l'exprime bien Noëlle Chatelet « C'est d'autant plus acceptable, pour moi de se faire appeler grand-mère que, depuis que je suis grand-mère je m'identifie plus volontiers à ma mère, dans ce qu'elle avait de meilleur »

### **Troisième génération : Modération ?**

Sans remettre en cause les acquis, les 30-40 ans reconstituent la norme que leurs mères ont mis en cause, font le choix de la maternité, de la famille, d'une éducation recadrée et d'un retour des traditions. Les Françaises sont ainsi en tête du classement des Européennes qui font le plus d'enfants. Mais, dans les chiffres, l'effet de 68 touche de plein fouet les nouvelles générations. Entre 25 et 54 ans, 80% des Françaises travaillent, alors qu'elles n'étaient que 45,1% en 1962. Depuis 1970 et la maîtrise de la procréation, la proportion de Françaises qui s'estiment heureuses de leur vie sexuelle a plus que doublé ( passant de 26 à 54%) alors que celle des hommes n'a que faiblement progressé ( de 41 à 47%) En effet, 31,3% des Françaises (âgées de 15 ans ou plus) sont célibataires, contre 22,4% en 1980, 17% vivent en union libre, contre 6% en 1980, 48,7% sont mariées contre 59,5% en 1980 Mais les usages ont quand même la peau dure : Sur 4 cadres, quelle que soit l'entreprise, 3 sont des

hommes. Et les femmes continuent à consacrer deux fois plus de temps que leurs compagnons aux activités domestiques (ménages, courses, enfants), à raison de 4 h 36 minutes par jour ( en moyenne, week-end compris) contre 2 h 13 minutes pour les Hommes...

---

<sup>i</sup> Selon le mot de François de Singly

<sup>ii</sup> Marcia Maalox- « la Provence Femina », 2 mai 1998.

<sup>iii</sup> FILLES DE MAI-68-mon mai à moi-mémoires de femmes.- Editions le bord de l'eau-2004 P64

<sup>iv</sup> Entretien avec Nicole Lapierre

<sup>v</sup> Entretien avec Noëlle Chatelet

<sup>vi</sup> Entretien avec Dominique

<sup>vii</sup>

<sup>viii</sup> LuceHaccard-Perrin : En 68, j'émerge tout juste d'une interminable et douloureuse adolescence, d'un long séjour dans les couloir d'une mort programmée et jamais achevée. Bref je suis mûre pour NAÏTRE, vraiment, cette fois. Pour les autres, j'ai 27 ans, je suis documentaliste à l'Educ Naze et viscéralement rebelle à toute autorité. Mûre, donc, pour le gauchisme... Citée page 105 dans « Filles de Mai » 68 mon MAI à moi, mémoires de femmes, Le Bord de l'eau, Latresse, 2004.

<sup>x</sup> 2°) Rappel des acquis obtenus par les femmes depuis la Libération :

1944 : Ordonnance du Conseil National de la résistance su 21 avril signée par le Général de Gaulle et  
Donnant aux femmes le droit de vote et d'être élues.

1946 : Le principe de l'égalité des droits entre hommes et femmes est posé pour la première fois  
Dans le préambule de la Constitution.

1965 : Le mari ne peut plus s'opposer à l'exercice de l'activité professionnelle des femmes.

1967 : Loi Neuwirth autorisant la contraception.

1970 : L'autorité parentale se substitue à l'autorité paternelle.

1975 : Loi Veil autorisant provisoirement l'interruption volontaire de grossesse.

: Instauration du divorce par consentement mutuel

1979 : Loi définitive sur l'interruption de grossesse.

1982 : Remboursement par la sécurité sociale de l'interruption volontaire de grossesse

1984 : Congé parental ouvert à chacun des parents salariés sans distinction de sexe.

1985 : Loi renforçant l'égalité des époux dans les gestions des biens de la famille

: Possibilité d'ajouter au nom de l'enfant le nom de l'autre parent (en général celui de la mère)

1991 : Loi autorisant, sous certaines conditions, la publicité pour les contraceptifs.

1999 : Révision de l'article 3 et 4 de la constitution portant égal accès des hommes et des femmes aux mandats électoraux et aux fonctions électives.

<sup>xii</sup> 3°) Bilan démographique 2007

L'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) a rendu public le 15 janvier 2008 son "Bilan démographique de l'année 2007". Il confirme la plupart des traits spécifiques déjà repérés depuis le début des années 2000.

La population de la France est estimée au 1er janvier 2008 à 63,753 millions d'habitants, soit 361 000 personnes de plus que l'année précédente (hausse de 0,6%). Cette augmentation est due d'abord à un solde naturel positif de 290 000 personnes (816 500 naissances contre 526 500 décès), le solde migratoire s'élevant quant à lui à 71 000 personnes (seulement un cinquième de l'accroissement total de la population). Cela n'empêche pas la poursuite du vieillissement (16,3% de plus de 65 dans la population contre 15,2 en 2000 et, surtout, augmentation de 9% en un an des 60-64 ans).

Le taux de fécondité français reste le plus élevé d'Europe avec celui de l'Irlande (198 enfants pour 100 femmes), mais cela s'accompagne d'importants changements sociétaux : les naissances hors mariages sont devenues majoritaires pour la première fois en 2007 (50,5%), l'âge moyen des mères est monté à 29,8 ans, le mariage continue de reculer alors que la progression du PACS se poursuit au rythme de 25% par an, l'espérance de vie a encore augmenté de 3 mois en un an.

---

**Entretien avec Noëlle Chatelet**

*« Aujourd’hui je peux le dire je suis amoureuse de ma petite fille »*

---

**Eric Donfu** : Les filles de mai sont surprenantes. Je voulais lire absolument votre trilogie « la dame en bleu », « la femme coquelicot » et « la petite au tournesol ». La dame en bleu cela lui fait quel âge ?

**Noëlle Chatelet** : C'est le personnage d'un conte. Solange a 50 ans et elle s'identifie à une vieille dame de 75 ans. La femme coquelicot, c'est le point de vue d'une vieille dame qui va redevenir jeune grâce à l'amour, et la dernière, c'est la petite fille de Marthe qui elle veut, comme sa grand-mère, entrer en amour et à 6 ans, a une histoire avec un petit garçon de 7 ans. On passe sans transition des amours tardives aux amours précoces, et ce sont trois âges possibles de la métamorphose féminine à travers l'amour ou bien la décision de ne plus être amoureux et sous la forme du conte philosophique à chaque fois.

Pour la petite au tournesol, son modèle c'est sa grand-mère et non pas sa mère, ça c'est intéressant. J'ai écrit d'ailleurs à ce propos un texte qui s'appelle « grandir et vieillir, la boucle de la connaissance »

E.D : Une petite étude a été réalisée où on se rend compte que certains adorent leur grand-mère, au point même de les faire revenir vivre chez eux. La génération des femmes de 1920, ce sont elles qui ont révolutionné le monde des grands-mères car elles ont noué d'autres types de relations avec leurs petits enfants et il n'y a pas de raison que ça ne s'arrête pas maintenant, c'est-à-dire que ces arrières grands-mères sont plus « toniques » et les baby-boomeuses ont du mal à se situer.

N.C :C'est la question qui est exactement posée dans « grandir et vieillir... » On ne devrait pas avoir le droit de dire, pour les vieilles dames qu'elles « retombent en enfance ». Dire cela est pour moi le comble de la bêtise. Une vieille dame « regrandit » dans l'enfance. Elles retrouvent, à travers le fait qu'elles vieillissent et qu'elles aient de nouveau materné, par obligation souvent, à la fois une dépendance mais aussi un ludisme et une fantaisie de l'enfance.

E.D : Une question pratique : Avez-vous un portable ?

N.C : Depuis deux ans seulement. J'en ai pris un lorsque j'ai fait un documentaire avec Anne Landreu sur les greffes d'organe. On va dire que je m'y suis habituée mais dire que j'en suis contente, c'est autre chose.

E.D : Dites moi aussi, est ce que vous faites la cuisine la cuisine quelquefois ?

N.C : Oui, moins qu'autrefois mais la plupart du temps c'est mon compagnon qui la fait. Je me laisse un peu gâter. Mon fils cuisine également, il faut dire que son père était un grand chef. Il était beaucoup dans nos jambes, et c'est comme cela qu'il a appris. Antoine a appris en vivant avec nous.

E.D : Et donc vos enfants, vous avez...?

N.C : Un fils, qui aura 40 ans au printemps. Qui est né dans la nuit du 22 au 23 mars 1968...Plus soixante huit tard que lui, il n'y a pas ! Les premières douleurs ont du venir au moment où à Nanterre, les étudiants commençaient le mouvement.

E.D : Il a des enfants, il est marié d'ailleurs ?

---

N.C : Non. Il vient d'avoir un enfant. Il a été marié pendant de très longues années à une amie, une femme philosophe, il l'est lui-même. Il a quitté sa femme il y a un an environ et en a rencontré une autre avec qui il a eu cette petite fille de huit mois.

E.D : Et donc en 1968, vous aviez quel âge ?

N.C :23 ans.

E.D : Et où est ce que vous étiez ?

N.C : J'étais entre la fin de ma maîtrise de lettres et mon premier poste à l'éducation nationale, Je n'enseignais pas encore, j'étais dans cette espèce d'entre deux et pendant les mois les plus agités de 68, j'étais en « retour de couches » comme on dit. Et mon fils, un mois après a été opéré d'une double hernie et nous avions très très peur. C'était très étrange car je vivais un grand moment de ma vie de femme et j'aurais certainement vécu mai 68 autrement si je ne venais pas d'accoucher à cette époque. Moins de disponibilité bien sûr. J'allais dans les manifestations mais je calculais pour le biberon du bébé par exemple. L'heure était à la liberté totale des femmes, une revendication surtout de cette liberté y compris par rapport à ça, la grossesse et moi j'étais en plein dans l'expérience intime de cette maternité. Cela donnait une situation qui n'était pas banale.

E.D : 1968 a-t-il eu une influence sur la façon dont vous l'avez éduqué ?

N.C :C'est très difficile de le dire après coup. Il me semble que non parce que je crois que même sans 68, François et moi aurions eu une façon de vivre avec l'enfant qui aurait été la même. Ce n'est pas 68 qui a joué quelque chose mais là où ça a joué un tout petit rôle peut-être, c'est par rapport à l'allaitement. Je me rends compte que les femmes d'aujourd'hui par exemple, que les femmes le font par goût. Il y a un retour à l'allaitement maternel et il existe comme une pression sur les jeunes mamans dans les hôpitaux. Bref on a même tendance à leur faire savoir que si elles n'allaitent pas leur bébé elles ne sont pas nécessairement de très bonnes mères...alors qu'en 68 c'est le genre de choses sur lesquelles on n'insistait pas trop. En fait, les femmes n'étaient pas mécontentes de ne plus avoir de lait au bout de trois jours. Je me suis retrouvée dans la situation d'allaiter à la clinique, et je dois dire que je n'ai pas trouvé cela très agréable. A l'époque on nous extrayait le lait à l'aide de trayeuse, comme sur une vache et j'avais trouvé cela ignoble ! Et assez peu respectueux de l'image que je me faisais d'une femme vis-à-vis de son bébé. Et la société a effectivement joué un rôle très important dans la façon dont on vit sa maternité.

E.D : Honnêtement, jusqu'à présent, ce sujet là n'a pas encore été abordé, mais on a beaucoup parlé du fait de ne pas porter de soutien gorge, est ce que vous en portiez ?

N.C : Non, je n'en portais pas. Mais aussi parce que je pouvais ne pas en porter...Les femmes a grosses poitrines étaient bien obligées d'en porter ! C'est vrai qu'il y avait une tendance chez les femmes, à vouloir vivre comme les hommes, quitte même à ressembler un peu à des hommes, des corps un peu androgynes, la mode était à ça aussi. C'était à l'époque où je pensais faire une thèse sur l'androgénité (finalement je n'ai pas écrit celle que je pensais) avec Gilles Deleuze, mais une sur les rapports du corps avec l'alimentation, où j'aborde, longuement la question de moralité.

E.D : Est-ce que vous pensez que dans cette mouvance féminine il y a eu cette question ?

---

N.C : Bien sur ! Il y avait une pression sur le design des corps minces, fins...

E.D : Mais il y a eu aussi la mode des mini-jupes, et ce n'est pas très androgyne...

N.C : Moi je faisais partie de celles qui s'habillaient aux puces. J'aime m'habiller aux puces, car ça me va bien, des robes très longues, des châles, des boas...J'étais un peu extravagante dans ma façon de m'habiller à l'époque, il y avait une volonté de vouloir m'habiller différemment.

E.D : Et vos parents vous aidaient à élever l'enfant ?

N.C :Oui, un petit peu.

E.D : Et vous l'emmeniez où vous alliez ?

N.C : C'était un bébé couffin. A l'époque il n'y avait pas de garde d'enfant et il fallait se débrouiller. On l'emmenait partout. Et ce couffin, très pratique, on le mettait en général dans les baignoires de nos amis ! C'est un bébé que l'on trimballé partout. Dans les réunions, il y avait beaucoup de bébés, une forme de communautarisme régnait même si moi je ne l'étais pas car j'avais un sens aigu de mon indépendance. J'avais horreur des collectivités et mon grand bonheur de cette époque, c'est que je sortais du lot. Quand j'ai rencontré François, j'étais une très jeune femme et ce que j'aimais faire avec lui, c'était des choses que ne faisaient pas les autres, c'est sur. Ce bébé était comme opaque. J'avais une mère sage femme, qui a d'ailleurs assisté à la naissance d'Antoine, à la clinique des bleuets, qui était la clinique des métallos, celle où avait commencé l'accouchement sans douleurs de l'époque. J'avais d'ailleurs été très très en colère parce que, imaginez vous, on notait les accouchées, selon le degré de souffrance qu'elles avaient éprouvé pendant leur accouchement ! Moi j'avais eu 9/20 car j'avais accouché « par les reins » comme on disait, avec des douleurs lombaires que je n'ai pas pu maîtriser (et c'est la première fois que je n'ai pas eu la moyenne à un examen !) – Noter sur la capacité à dominer la souffrance, je trouvais cela assez dégoûtant. Pas bien du tout.

C'était aussi l'époque où on disait que c'était nécessaire de laisser un enfant pleurer. Alors je me morfondais dans la pièce à côté, il a tellement crié pendant un mois et demi, que c'est la raison pour laquelle il s'est fait une double hernie. Le médecin m'a dit qu'il avait trop crié.

On avait décidé, François et moi, que la naissance de ce bébé n'allait pas changer ni notre quotidien, entre lui et moi, ni notre rapport amoureux, ça ne devait que l'embellir et pas l'écraser. Et on y est arrivé, y compris dans la façon où nous éduquions cet enfant, très vite j'ai expliqué à Antoine que si le matin il se réveillait, il attendrait qu'on se réveille pour avoir son biberon. Il l'a fait.

E.D : Et vos principes d'éducation, vous les trouviez où ?

N.C : En nous même si je puis dire, il y avait à l'époque tous ces mouvement de l'anti psychiatrie qui ont joué un rôle dans notre façon d'éduquer les enfants, c'est-à-dire, de ne plus trop les contraindre et ce n'est pas pour autant qu'on était permissif – Pas de contraintes, certes sauf celles de notre liberté – Je n'ai pas l'impression de l'avoir éduqué mais de lui avoir fait partager notre mode de vie et nos valeurs et que il s'est éduqué lui-même par l'exemple. On se dit la vérité, je n'ai jamais surveillé le travail de mon fils. C'était sa responsabilité à lui mais bien sur, je lui donnais un coup de main quand il avait un problème. Je l'ai vite considéré assez grand pour se prendre en charge moralement.

E.D : Quand vous dites « assez grand » vous voulez dire quel âge ?

N.C : Dès la maternelle. Il y avait une atmosphère très bon enfant à la maison, pas de violence et certainement pas de disputes à propos de notre éducation. Cette harmonie très particulière que m'a

---

décrite Antoine vers ses 30 ans en me disant : « vous ne m'avez pas armé contre la violence du monde ». Il a eu une enfance tellement heureuse...

E.D : Alors pourquoi il vous l'a dit alors ?

N.C : Parce qu'il a été confronté beaucoup, notamment dans ses premières expériences professionnelles à la bêtise, à la médisance, à la rivalité, à la rentabilité, tant de choses dont on l'avait épargné. Mais on exigeait beaucoup de cet enfant, beaucoup plus que ce que les parents exigent du leur maintenant, on les obligeait à s'auto-gérer et ça c'est une arme extraordinaire quand même, non ?

E.D : Oui, je n'ai pas d'opinion mais vous considérez que ce que vous deviez faire était bien, lui faire partager votre mode de vie était pour vous essentiel ?

N.C : Oui, bien sûr. Et il se trouve que toute l'adolescence d'Antoine, dès 12 ans , a été tracassée par la maladie de son père. Il se mettait au service de celui-ci pour qu'il souffre le moins possible et je pense que on l'a armé pour ça. Pour faire l'autre avant lui-même. Et c'est bien après la mort de son père qu'il s'est trouvé désarmé. Il y avait une confiance dans l'enfant à l'époque, qui faisait penser que la répression était quelque chose de superflu. D'ailleurs, pour nous, elle n'a pas été nécessaire.

E.D : Un seul enfant. Pourquoi ?

N.C : Oui , j'ai été enceinte un an et demi après mais j'ai avorté, clandestinement, comme beaucoup de femmes à l'époque. C'était surtout lié à la fragilité de François, après je l'ai un peu regretté à cause de mon fils car s'il il avait eu un frère ou une sœur , il aurait peut- être été moins seul devant la mort de son père. Mais nous en avions discuté avec son père et c'était vraiment dans la mentalité de 68 : « un couple et un enfant, ça fait toujours un couple ; un couple et deux enfants, ça faisait une famille » et nous ne voulions pas d'une famille.

E.D : Pourquoi ?

N.C : A cause de cette idée du partage dont je parlais auparavant, ne pas mettre d'un coté les enfants et de l'autre coté les parents.

E .D : Et vous aviez combien de frères et sœurs ?

N.C : Quatre mais j'étais la dernière dont un demi frère. on ne voulait pas de père de famille , très anti – famille. L'enfant ne faisant pas partie d'une famille mais correspondant en quelque sorte au prolongement amoureux. Donc il a grandi douloureusement.

E.D : Et Antoine est papa depuis peu de temps. Comment est ce qu'on vous a annoncé la grossesse ?

N .C : Je savais que sa compagne, qui avait par ailleurs déjà une fille de 14 ans, voulait un enfant d'Antoine. Elle a même pensé être enceinte plusieurs fois avant de l'être vraiment. Et 6 mois après leur rencontre, ils sont arrivés dans notre maison du sud de la France, ils nous l'on annoncé et c'était un moment sublime, un des plus beaux moments de ma vie. Je voulais être grand-mère depuis longtemps mais je savais que ça ne serait pas possible de la femme avec laquelle il était car ils n'étaient pas dans cette trajectoire là. J'avais envie qu'il soit père davantage pour lui que pour moi, je pensais que ça le soignerait de la perte du sien.

E.D : Trouvez-vous acceptable le terme « grand-mère » ?

---

N.C : C'est d'autant plus acceptable, pour moi de se faire appeler grand-mère que, depuis que je suis grand-mère je m'identifie plus volontiers à ma mère, dans ce qu'elle avait de meilleur. C'est une mère exceptionnelle, une grand-mère exceptionnelle. Antoine avait une grande passion pour elle. Je me suis rendue compte que depuis que sa fille est née, j'ai des intonations avec elle, que je ne connaissais pas de moi. Des gestes que ma mère avait avec Antoine et que j'ai projeté.

E.D : Est-ce que votre fils découvre en vous des choses qu'il ne connaissait à l'occasion de cette naissance ?

N.C : Certainement. Mais on n'a pas besoin de se parler, on est tellement complices ! Le chagrin parfois sépare les êtres, dans notre cas il a renforcé notre complicité. A tel point que je suis partie quelques temps de la maison afin de lui laisser le champ libre et de ne pas peser, car il avait déjà son propre chagrin à vivre. La grand- maternité est pour moi une victoire sur la mort et le temps qui passe, comme une revanche , et grâce à cette nouvelle posture dans laquelle je suis, je peux d'une part revivre des choses que j'avais vécues avec mon propre enfant, d'une certaine manière, j'enfante à nouveau, dans ce rapport merveilleux et charnel avec ce petit bébé que je ne peux plus avoir, je rajeunis grâce à cela, et par ailleurs Antoine peut se revivre enfant dans quelque chose qu'il n'a pas totalement oublié.

Je trouve que la nature est assez bien faite : la femme d'un coté subit la ménopause, donc interdite de féconder, puis à nouveau féconde via son propre enfant... C'est peut être compliqué pour Freud mais c'est quand même pas mal !

E.D : C'est la « grande mère »...Donc vous le gardez beaucoup ?

N.C : Bien, une fois par semaine, une nuit et une journée donc 24h.

E.D : Qui est ce qui a demandé ?

N.C : C'est eux. En fait, j'ai dit que moi j'irai la voir mais eux ça les arrange, c'est donc d'un commun accord.

E.D : C'est du baby sitting qui ne vous dérange pas ?

N.C : Non ! J'y tiens.

E.D : Vous l'avez gardé assez vite ?

N.C : Oui mais pas très vite non plus car elle allaitait sa maman, donc moi je ne pouvais pas l'allaiter. Je la regardais et je lui disais : « ma petite Salomé je suis désolée mais je ne peux rien faire pour toi ! ». Un jour, une amie qui m'est très très chère et qui a beaucoup écrit sur les femmes et qui a forcément un coté que je ne supportais pas dans ses réunions ( elle interdisait les hommes, aucun plaisir à avoir ses règles, ce sont des choses de la nature que je ne vais pas revendiquer comme étant épouvantables contrairement à l'allaitement dont je parlais tout à l'heure) et que vous devez certainement connaître qui est Annie Leclerc. Elle a dit des choses sur sa grand- maternité comme « je ne suis pas encore grand-mère, je suis amoureuse », J'étais un petit peu troublée, pas choquée mais troublée ;mais aujourd'hui je comprends ce qu'elle veut dire. Aujourd'hui je peux le dire je suis amoureuse de ma petite fille mais « amoureuse » c'est quoi ? Quand je sais qu'elle va venir, j'ai une émotion particulière, j'ai envie de me mettre un petit peu d'eau de toilette derrière les oreilles, j'ai envie qu'elle sente mon odeur...vous voyez ? et j'aime ce contact sensuel que j'ai avec elle. Il se trouve en plus que cette petite ressemble étrangement à mon fils et je revis à travers elle.

---

E.D : Qu'est ce que vous faites avec elle quand vous l'avez ?

N.C : C'est encore un peu limité mais elle me reconnaît, elle reconnaît le fauteuil dans lequel vous êtes car c'est le sien, elle reconnaît le lit, certains objets que je lui donne systématiquement, elle a ses repères. J'ai l'impression déjà avec elle d'une très grande intimité, d'une très grande complicité. Et c'est très bien car au moment où j'ai su qu'elle était enceinte, j'étais prise d'une terreur de mourir, des métamorphoses du corps et de l'âme qui va avec. J'ai fait un grand bilan de santé car Je me suis dit : il faut qu'elle ait une grand-mère, je ne peux pas lui faire ça.

E.D : Et donc, vous avez acheté des choses aussi ?

N.C : Pour le bébé ? bien sur. D'abord dans la rue je ne regarde plus que les bébés. Je pense sans arrêt à ce que je pourrais lui offrir, elle a pris une place très importante dans ma vie, mais aussi dans mon imaginaire. Elle s'est inscrite dans ma trajectoire de vie, et d'une certaine manière elle me resitue dans cette trajectoire. Sur le mur il y a un dessin de François, et je lui fais caresser en lui disant que c'est son grand-père car je trouve dommage qu'elle ne voit pas son grand-père. Elle en a un puisqu'elle a mon compagnon. Mais l'autre elle ne le connaîtra pas.

E.D : Vous la verrez peut-être maman ?

N.C : Peut-être, j'espère mais en fait la mort me fait peur donc la vie me fait peur. J'ai calculé, il faudrait qu'elle ai un enfant à peu près à 25 ans et comme ma mère est morte il y a 4 ans, si j'arrive à vivre assez longtemps...

E.D : Il existe maintenant la génération des 85-110ans. Le dernier poilu est mort à 110ans !

N.C : Il y a aussi quelque chose d'important au niveau de Salomé, je pense qu'elle va changer la donne au niveau de l'écriture.

## **Entretien avec Nicole Lapierre**

Nicole Lapierre est sociologue, écrivain et directrice de collection. Elle est née fin 47, et a eu deux enfants, Eric, né en 1966 et Eve, née en 1982. Elle a aussi une nièce qu'elle considère comme sa fille, et 6 petits enfants. En mai 1968, elle avait 21 ans. Militante, étudiante à Nanterre, elle s'est impliquée dès le départ dans le mouvement étudiant.

« J'étais étudiante en philosophie et sociologie à Nanterre. J'habitais dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris. L'université accueillait tout l'ouest de Paris, c'est-à-dire les beaux quartiers. Nous prenions le train à Saint Lazare, arrêt à Nanterre, et on arrivait dans un terrain vague, plein de boue, où l'on passait à côté des bidonvilles pour arriver à un campus tout juste sorti de terre. J'y animais un cinéma club qui était lié à la revue Positif, aux surréalistes qui s'opposaient à l'institution des Cahiers du Cinéma. J'étais militante à l'extrême gauche, à la JCR, une des tendances trotskyste animée par Alain Krivine, pleine d'un imaginaire liée aux proscris, aux juifs persécutés.

La cité universitaire n'était pas mixte. J'ai vécu l'effervescence préalable au déclenchement de mai 68. C'était fait de plein de petites choses. Une fois, des garçons ont fait venir des filles dans leur bâtiment, et cela avait fait un tollé. Le coup d'envoi de mai, ce fameux 22 mars, était un coup

---

symbolique, avec l'occupation des bureaux du doyen Grapin toute une nuit. J'étais dans ce « mouvement du 22 mars ». Après cela a été un enchaînement. Arrestation, répression, réaction, et c'est monté tout seul, avec des vagues successives qui enflaient. Plus le pouvoir verrouillait, plus le mouvement enflait. Je me souviens de la spontanéité du mouvement, de ces grandes manifestations joyeuses et de ces réunions où nous passions beaucoup de temps. Ce que j'en retiens ? C'était très enthousiaste, très beau, très généreux. Il y avait sans doute des illusions, mais il y avait surtout une formidable générosité. Nous étions les relais des luttes pour la paix au Vietnam, nous faisons nôtres les causes des femmes, des homosexuels et des faibles. Oui, c'était généreux et beau, tout l'inverse d'un individualisme étriqué. Bien sûr, à côté de notre inspiration très libertaire, il y avait bien des proximois dogmatiques, mais l'ensemble du mouvement avait une dynamique libertaire.

Nous portions déjà le pantalon, et les jupes étaient courtes, très courtes même avec l'arrivée de la mini-jupe. Les filles se partageaient entre deux styles, le style Courrège, cheveux courts et silhouette droite et le style proche des hippies, avec des jupons achetés aux puces et teints de toutes les couleurs, des jupes roumaines brodées. Nous étions très élégantes. Je ne l'aurais jamais avoué à l'époque, mais nous nous faisons belles pour aller assister aux meetings. Même si l'on disait que c'était de l'aliénation, on jouait le jeu de la séduction, les filles n'avaient pas peur des amours de passages, c'était une grande époque de libération. On refusait de porter de soutiens-gorges, parce qu'elles étaient considérées comme des harnais qui enfermaient le corps des femmes. J'ai suivi le mouvement étape par étape. J'étais rue Gay Lussac, coiffée d'une chapka pour me protéger la tête. Mais je n'ai jamais été arrêtée ni matraquée.

En mai 1968, j'étais déjà mère depuis deux ans. J'ai eu mon fils à 18 ans, en 1966 et j'ai conscience que 1968 m'a, d'une certaine manière, influencée dans le mauvais sens dans mon rôle de mère, car je n'étais pas disponible pour Eric. Je n'avais ni le temps, ni l'esprit à lui, et je n'avais pas non plus la maturité nécessaire. Heureusement, j'avais une famille bourgeoise qui assurait. J'avais le relais de mes grands-mères qui n'habitaient pas loin, une étant même dans le même immeuble que mes parents, où je logeais. Nous avions aussi une jeune fille au pair, donc, l'enfant était bien entouré. On l'aimait, notre fils, mais il aurait aussi bien pu être un petit frère. On lui faisait des câlins quand on était là, c'est-à-dire pas souvent. Avec nous, les modèles changeaient. Ce que nous vivions avec notre enfant n'avait rien à voir avec ce que nous avons vécu dans notre propre enfance. Nous n'avions aucun rapport d'autorité avec notre fils, nous ne savions même pas ce que c'était. Nous n'avions pas les mêmes pudibonderies non plus, par rapport au corps et à la nudité par exemple. La parole était libre et les enfants étaient intégrés comme des personnes dans la sphère familiale. Ils avaient la parole, le monde de l'enfance et celui des adultes n'étaient plus deux mondes séparés. On avait des amis qui se baladaient partout avec leurs gamins. On avait des réunions, on animait des réunions, c'était le plus important.

En 1982, j'ai eu un autre enfant. J'avais 35 ans, c'était avec un autre père et dans un contexte différent. Mais j'ai aussi vu une grosse différence dans ma façon d'élever ma fille, par rapport à la manière dont j'avais élevé mon fils, que j'avais eu seize ans avant. Je me suis beaucoup plus occupé d'Eve que d'Eric, j'avais beaucoup plus d'attention, de présence. J'ai toujours gardé une très grande complicité mère-fille.

Quand Merlin, mon premier petit fils, et Eloïse sont nés, mon père était encore là. Il est mort à l'été 2003. Depuis je sens, qu'il n'y a plus de génération au-dessus de moi, et que ce sont eux la suite. Alors, aujourd'hui, quelle grand-mère suis-je ? Je crois que, aux yeux de mes enfants, je suis une grand-mère très sympathique, mais pas très performante. Nous sommes très pris, nous bossons beaucoup et nous sommes très investis dans des tâches qui nous mobilisent complètement. Si je peux garder un bébé et continuer à travailler pendant ce temps, ça va, mais il faut une vraie disponibilité pour un enfant et je ne suis pas prête à aménager mon emploi du temps pour l'instant.

---

Heureusement, ce qui nous sauvent un peu, c'est que les belles familles, plus âgées, sont plus disponibles. Ce sont elles qui assurent les rôles des grands-parents, nos enfants ont des solutions. Mais cela n'a pas toujours été facile pour eux. D'ailleurs, j'ai remarqué que, jusqu'à une période récente, mes enfants ne lisaient pas les livres que nous avons écrits, un peu comme s'ils les jugeaient comme des concurrents déloyaux. J'ai aussi une nièce, qui a aujourd'hui 43 ans, qui est la fille de ma sœur décédée et que je considère comme ma fille. Ce sont eux qui nous demandent ce dont ils ont besoin, et nous leur répondons clairement, quand nous pouvons nous en occuper, mais quand nous ne pouvons pas nous ne pouvons pas. Nous avons acheté beaucoup de choses dès la naissance des enfants, nous les aidons à acheter leur appartement et nous leur donnons pas de conseils sauf s'ils en demandent... Oui, je me sens très proches de mes enfants. Par exemple, avant, on louait une maison dans un petit domaine viticole, l'été. A la demande des enfants, nous avons acheté une grande maison dans le sud. Et bien je me suis vue réaménager de toute pièce une maison de famille ! Quand nous nous retrouvons ensemble, parfois, j'ai l'impression d'être le chef de cette famille de trois couples et de six petits enfants....

Durant les vacances, je profite mieux du temps avec mes petits enfants. Je mesure aussi les différences d'appréciations que j'ai avec mes enfants pour l'éducation des petits, mais je m'abstiens de tout commentaire, quelques soient mes désaccords, sur l'éducation notamment. Mon fils est clairement plus dur avec ses enfants que je ne l'étais avec lui. Il veut « tenir » ses enfants et n'hésite pas à être raide et exigeant avec eux, un peu « à cheval » sur la bonne éducation. Mais je ne vois pas cela chez ma fille et chez ma nièce ils seraient plutôt laxistes. Avec le temps, je constate que les enfants qui ont eu une soi-disant « bonne éducation » et les autres se rejoignent et se ressemblent.

Je me souviens d'une scène avec Eve, ma fille, quand elle était lycéenne, en seconde, au Lycée Jules Ferry, à Paris. dans le 9<sup>e</sup>. J'avais trouvé la cassette du film Diabolo Menthe, qui a été tourné dans ce lycée en 1977, et qui racontait la vie de collégiennes des années 60. En regardant le film, Eve m'a dit « Mais c'était horrible !... » Elle n'avait pas conscience de ce qu'était l'époque où il y avait des blouses, pas de mixité, pas de contraception, etc... Voilà un exemple qui illustre le changement d'époque représenté par Mai 68.

## **Entretien avec Jocelyne le 29 décembre 2007, à 15h.**

Jocelyne a 58 ans et a une petite-fille de 2 ans. Elle avait 25 ans lorsque sa première fille est née. Elle vit en couple avec le père de ses deux filles, âgées respectivement de 29 et 32 ans. La première est « pacsée », tandis que la seconde vit en concubinage. C'est cette dernière qui a eu un enfant.

Ils vivent dans un très grand appartement du côté de Belleville, dont ils sont propriétaires. Jocelyne possède une voiture.

Elle travaille en tant que sage-femme (salariée).

Son principal passe-temps est la lecture et dit « lire de tout ». Elle sort environ une fois par semaine pour assister à différents spectacles (théâtre, cinéma, etc.).

Elle possède un ordinateur et un téléphone portable, sa petite-fille étant seulement âgée de deux ans, elles n'échangent pas de SMS ou de mails.

Au niveau de la cuisine, il lui « arrive de faire des petits plats » pour sa petite-fille, mais sans plus, tandis que sa fille « cuisine un peu ».

Sa fille vit elle aussi à Paris, et même à « 10 minutes » à pied de chez Jocelyne. Pour elle, il s'agit d'une véritable « chance ».

---

Pour elle, mai 1968, c'est « un nouveau mode de vie qui s'est ouvert ; plus de liberté, une nouvelle façon de voir la vie, le changement d'un ordre établi ». Un peu gênée, elle ajoute « j'ai vécu en communauté ».

Cependant, lors des événements de mai, âgée de 19 ans, elle explique qu'elle a assez peu participé, « discrètement ». Son engagement s'arrête aux manifestations, alors qu'elle étudiait à la Sorbonne.

Ceci dit, vivant dans les Yvelines, elle se sentait loin du cœur.

Pour elle, « il se passait des choses absolument inattendues. A 19 ans, on était encore un peu des gamines. Donc ça a plutôt été une prise de conscience », par le biais de « multiples débats ». Elle répète qu'à son âge « j'étais encore une gamine. Ça a changé car c'est aussi l'âge auquel on change. On entre dans le monde adulte et peut-être que je suis entré dans le monde adulte différemment que si ça avait été 10 ans plus tôt ».

C'est surtout « d'une façon global, pas moi personnellement » que les choses ont changé. Il est possible que le mouvement féministe ait été précipité par 68, puisque « ça allait ensemble. C'était mûr à ce moment là ».

Qui plus est, avant « on était dans un moule extrêmement rigide. En même temps, c'était l'adolescence. Tous les gens de mon âge sont entrés dans une histoire qui s'est construite au fur et à mesure ».

De plus, « il y avait tout à construire. Il y avait un espace de liberté qui s'ouvrait. Pas de souci pour trouver du travail. Je trouvais du boulot. Si ça n'allait pas, je partais. Si on ne m'accordait pas mes deux mois de vacances, je partais. De retour en septembre, je trouvais tout de suite. »

« Il n'y avait pas comme l'angoisse des jeunes maintenant ».

Cette période a changé aussi la façon d'éduquer les enfants. « Je vous le disais, on a partagé des maisons avec d'autres couples et il y avait plein d'enfants qui vivaient là ensemble. Ils se connaissent toujours. Ils se voient toujours, alors qu'ils étaient petits. »

Quant au couple, « on était libre par rapport à 10 ans plus tôt. Il y avait la contraception, ce qu'il n'y avait pas avant. L'impression que tout était possible. (Silence et sourire) C'est vrai qu'il y a beaucoup de couples qui se sont séparés. »

Concernant sa petite-fille, elle se sent très proche et a été « très étonnée » de sa propre « réaction d'amour inconditionnel ». Comme elle vient souvent, « il y a un lien qui se crée ».

Si elle ne la voit pas de manière régulière, elle la voit fréquemment. La dernière fois qu'elle l'a vue ? « C'était un peu avant Noël. Quand on a fêté Noël. »

Au niveau des activités communes, « à cet âge, c'est encore petit. On peut dire la lecture. On (avec le grand-père) lui lit des histoires. On participe à des jeux. On va se promener. »

Son rôle en tant que grand-mère ? « Un rôle protecteur. Décharger ses propres enfants aussi qui travaillent durement. »

« Une référence. Oui, je pense que les grands-parents pour les petits, c'est hyper important. L'un des premiers mots qu'elle a dit, c'était pour nous [appeler]. C'est du sûr. Voilà, c'est son monde proche. »

A deux ans, c'est « le début du langage. Ça ne va pas très loin. On ne lui fait pas des conversations. Elle comprend très bien, même si elle ne parle pas encore très bien. On peut lui expliquer plein de choses ».

« Du genre : que s'est-il passé à la crèche ? »

Pour son rôle futur, « on verra. Je pense que tout ça, ça se construit. Et ça se construit bien. Je pense que c'est une petite-fille qui va partir en vacances avec nous. Je ne sais pas, mais je pense qu'on verra avec les parents. Mais, a priori, ça a l'air de bien se dessiner. »

---

Elle considère son rôle comme « classique », tout en étant « très heureuse » dans ce rôle.

Elle intervient auprès de sa petite-fille « à la demande de ma fille, mais on attend que ça (rires). Quand on peut. Après, je travaille encore. On jongle avec les emplois du temps. »

« Effectivement, on s'occupe d'elle ».

« On l'a gardée pas mal de fois ces derniers temps, car ma fille est aussi chanteuse. Elle a fait un spectacle dernièrement et elle a d'ailleurs souvent dormi à la maison ».

Sa fille attend « qu'on fasse partie de sa vie à cette petite-fille et, de temps en temps, qu'on s'occupe d'elle pour lui laisser plus de liberté. C'est vrai qu'avoir une soirée sans petit enfant, c'est mieux pour faire une soirée un peu plus personnelle. »

Jocelyne, par contre, n'attend « rien de spécial. Ça se passe très bien ».

La question du travail l'amène à une autre réflexion : « je ne suis pas aussi disponible que je pourrais l'être et il ne faut pas non plus que je le sois trop (rires). La question, c'est plutôt quand je ne travaillerai plus. Est-ce que ce sera différent ? Est-ce que je serai plus sollicitée ? En aurai-je envie ? Je n'en suis pas sûre. Il ne faut pas que ce soit de trop. Chacun doit trouver sa place. »

Elle-même ne donne pas de conseils, car « elle m'en demande. Je lui en donne quand elle m'en demande ». Sur quelles choses ? « Surtout quand elle était petite, vue la profession que j'exerce. Pour de petits conseils pratiques. En même temps, c'est sa fille. Il faut trouver la bonne distance. Je ne lui dis pas : tu devrais faire ceci, cela. »

Concernant la différence de rapports avec d'éventuels autres petits-enfants : « c'est difficile à dire, car j'ai entendu dire autour de moi, par des collègues dans la même situation que moi, que le second, ce n'est pas pareil. Ça, j'en sais rien. Je ne veux pas savoir à l'avance. Est-ce qu'on se blase ? J'en sais rien. »

Même si elle ne pense pas revivre la naissance de ses propres enfants, « ça replonge en arrière. J'essaie de me souvenir. Ça remet un peu en mémoire : à tel âge, comment ça se passait ? Qu'est-ce qu'on faisait ? Comment j'étais ? »

Avec ses grand-mères, « c'était un autre monde, je crois. Vraiment. Quand je vois mes deux grand-mères...quoique j'avais une grand-mère avec laquelle je parlais beaucoup mais que je ne voyais pas très souvent, car elle vivait à l'étranger. L'autre grand-mère, c'était une grand-mère de la campagne. Elle ne parlait pas. Il y avait les parents, les enfants. C'était très [cloisonné]. Il y avait de l'amour, mais je crois qu'on était moins proche quand même. »

Pour elle, les nouvelles configurations familiales n'ont aucune importance. « Le fait qu'on soit proche comme ça, c'est individuel. Est-ce que toutes les grand-mères sont proches de leurs petits-enfants ? J'ai la chance qu'elle soit très proche géographiquement et qu'on se voit très souvent. Ce n'est pas tout le monde. »

Qu'a-t-elle apporté à sa petite-fille ? « Ben de l'amour, de la tendresse. Je coirs que c'est déjà pas mal (rires). » Au niveau de l'éveil, « je suis quelqu'un qui lit beaucoup, par exemple. Les cadeaux, ce sont souvent des livres qu'on lit ensemble. J'adore les choisir. »

Les changements personnels que cela a provoqués ? « Ben, ça a été énorme quand même. C'est tout un nouvel espace qui s'ouvrait. Il y a toute une période où on vit ensemble, on a des enfants. Puis, les enfants s'en vont. Il y a quelques années où on s'ennuie. Et là, il y a quelque chose de nouveau, qui démarre là. Un nouvel intérêt dans la vie. »

---

L'image qu'elle a d'elle-même n'a pas changé : « non. Je ne me suis pas dit, allez tu vieillis, tu es grand-mère. »

Se rendre utile à l'avenir ? « J'y ai pas pensé. Je pense que ça va se faire au jour le jour. Effectivement, utile ça voudra dire prendre cette petite en vacances avec moi, comme mes parents ont fait avec mes filles. Ce sera un vrai plaisir, je pense. »

Son rôle futur ? « Je serai là. J'ai envie de vivre ça. J'ai plein à lui donner et après, je serai là en fonction de ce qui se passe. Les limites ne sont pas uniquement définies par moi. Je ne veux pas être une grand-mère intrusive. Alors, ça se passe très bien. Après, les enfants grandissent qu'est-ce que cela devient, j'en sais rien.

« C'est impossible de se projeter trop loin. Tous les jalons sont posés pour que ça se passe bien. »

Enfin, concernant la petite anecdote, elle parle d'un évènement particulier : « Il y a quelque chose qui m'a spécialement marquée. J'étais là à la naissance de cet enfant. C'était quand même quelque chose de... (Silence) un rite de passage. Quelque chose qui s'est passé entre ma fille, moi et la petite (silence) ...et le père, bien sûr. Ce qui m'a marqué, c'est que ma fille m'ait fait ce cadeau car elle voulait que je sois là à l'accouchement, alors que j'étais prête à m'éclipser totalement, bien sûr (blanc)...très émouvant et important pour moi. »

## **Entretien avec Dominique le 2 janvier 2007, à 10 heures.**

Dominique habite un bel appartement, qu'elle loue, dans une tour qui surplombe la gare Montparnasse. Elle est âgée de 60 ans et travaille en tant que sociologue « free lance ».

Elle ne possède pas de voiture. Même si elle a un ordinateur et un téléphone portable, elle n'échange ni SMS, ni mails avec ses petits-enfants. Par contre, il lui arrive régulièrement de le faire.

Elle a été mariée très longtemps avec « un anar » italien, mais a divorcé à la naissance de sa première petite-fille. C'est avec lui qu'elle a eu ses deux enfants, âgés de 35 et 37 ans.

---

C'est le plus jeune des deux qui est père de deux filles de 9 et 11 ans. Tandis que le premier est célibataire, le père est séparé d'avec la mère.

Celle-ci vit dans un petit village du Lot, du nom de Prudomat, au sud de Brive, avec les deux petites-filles de Dominique. A cause de cet éloignement géographique, la grand-mère ne voit ses petits-enfants que « deux à trois fois par an », tandis que le père vit actuellement à Rennes, là où vivent aussi l'aîné et l'ex-mari de Dominique.

D'une manière générale, « je ne vais pas les voir. Je vais plutôt les chercher pour aller en vacances ».

Cette sexagénaire a une vie associative très poussée dans « l'aide au développement au Tchad ». C'est une association qui s'occupe avant tout des enfants des rues en association avec l'Etat africain, ainsi que de « projets culturels ».

« Je ne suis pas dans un truc associatif militant. »

Tout cela « prend beaucoup de temps. C'est l'essentiel de mes passe-temps ».

Comme elle voit peu ses petites-filles, elle leur cuisine rarement des petits plats. Hasard de la date de l'entretien, elle les voyait cet après-midi là et leur avait préparé un gâteau. Sa belle-fille fait la cuisine, mais c'est surtout le rôle de son fils qui fait une « formation de cuisinier » actuellement.

Pour elle, 68 a brouillé les repères et affaibli l'autorité parentale. « Parce que j'estime que j'ai complètement échoué dans l'éducation avec mes enfants et, sans doute, que le 'fais ce qu'il te plaît', c'est pas forcément un bon truc pour élever des gosses et comme 'il est interdit d'interdire' ».

Les liens ne sont pas distendus avec ses fils. Le problème est ailleurs. « Je ne leur ai pas donné ce qu'il fallait pour se positionner dans l'existence. Ils sont assez 'anar' et inadaptés à la cruauté du monde actuel. »

Lors de mai 1968, elle était étudiante à la Sorbonne (en sociologie) et vivait dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

Ses premiers souvenirs spontanés ? « Gay Lussac, la première grande barricade. »

Mais ses paroles ne s'arrêtent pas là. Après un blanc, elle parle des « amphis à la Sorbonne. »

« J'étais chez les prochinois. »

Elle a été marquée par « la façon dont les gens se parlaient ».

« Je ne me suis jamais retrouvée dans des trucs... je parlais prudemment. Je parlais avant que n'arrivent les trucs très violents. »

« C'est une bonne question, car mes enfants m'ont reproché de ne pas leur avoir parlés. Et par exemple, qu'est-ce que j'aurais à dire à mes petites-filles ? »

« C'est le souvenir de quelque chose de très joyeux finalement. »

Le quartier latin était l'endroit où ils se réunissaient pour les amphis. « Effectivement, c'est très bien. C'était très bien au programme d'expliquer Marx. Donc, j'ai le souvenir de modes d'action, mais ça travaillait aussi (sourire) les grands auteurs. »

« Puis, il y avait Nanterre aussi. J'avais des copains à Nanterre. J'échangeais des informations sur l'ambiance. »

« Donc moi, les 'prochinois', ça m'impressionnait beaucoup. Et les prochinois étaient des normaliens. On allait tirer les tracts à ULM. »

« C'était la révolution, la victoire du prolétariat garantie (sourire ironique). »

« Dans le 13<sup>ème</sup>, il restait encore des usines : Béghain Say, et puis Singer, je crois. Et donc, on allait distribuer des tracts, discuter avec les ouvriers et les ouvrières ».

Et le mouvement féministe ? « Oui, mais, moi, j'étais pas dedans. Elles m'énervaient plutôt. »

Qu'en retire-t-elle ? « Ça a été une période formidable. L'impression forte, même si je suis très critique sur la naïveté et les dégâts qu'ont fait cette pensée ».

---

Quels dégâts ? « Le dogmatisme des staliniens 'c'est comme ça, ça se discute pas'. Inversement, 'tout est possible, tout est permis'. C'est un peu paradoxal d'ailleurs. A la fois, un peu rigide et puis, à la fois, tout se discute. Alors, pour allier les deux, c'est un peu difficile. »

Est-ce que cela a marqué sa façon d'être mère ? D'être grand-mère ? « Grand-mère non, mais mère certainement. » qu'est-ce qui lui fait dire cela ? « On est le produit de son histoire, et effectivement, mai 68 a été un évènement tout à fait marquant. J'étais mariée à un communiste italien, assez 'anar' italien, proche de *lota continua*.

« C'est un mouvement...d'une certaine manière, on admirait la façon dont les Italiens avaient un PC moins 'con' que le nôtre, beaucoup moins. Après, des 'anar' moins fous. Lui était un peu là-dessus et il est resté pro PC tout le temps. C'est un sujet qu'on abordait jamais, parce qu'on se disputait. »

« Sur l'éducation, c'est donc on respecte la parole des enfants, normal, mais ça veut pas dire on les laisse tout faire. Il y avait un peu de ça. Du laisser-aller.

« Il faut les comprendre, mais maintenant, il y a des règles à donner de façon ferme quitte à se disputer. Je pense que cette éducation a marqué les enfants –qui ont donc été dans les squats. Et je trouvais ça très bien, car c'était des squats où il y avait...ils avaient trouvé un repère : pas de drogue. Leur histoire à eux n'a pas tourné à la catastrophe, déjà. Il y avait de la poésie, de la musique, des trucs un peu artistiques.

« Je trouvais ça bien, mais c'est pas très structurant », une difficulté à s'adapter au monde d'aujourd'hui.

Pour celui qui est père, « ses enfants, c'est la seule chose qui le structure fortement » et c'est pour cette raison qu'il reste dans le Lot. « Il ne peut pas rester loin d'elles ».

« Il a fait semblant de faire des études, c'est jamais arrivé nulle part. il s'est décidé à faire une formation de cuisinier, alors qu'il est assez 'intello' de nature. Il travaille dans un centre de vacances, pour avoir des horaires adaptés à une vie familiale. »

« Je trouve ça désolant, car là il vient de s'inscrire à un stage d'intendant collectivité Economat (gestion de l'alimentation). Ça se fait à Rennes, chez son père. Il n'a pas de logement. Il vit comme un oiseau sur la branche. »

« L'autre est à Rennes aussi, mais pas chez son père. Il va très mal. Il refuse de se faire soigner. Il a des problèmes d'alcool.

« L'aîné est complètement inadapté social. »

« L'autre, c'est un mode de vie marginal, mais il s'occupe beaucoup et plutôt bien de ses enfants, au niveau de la culture alors qu'ils vivent à la campagne. Et ça, c'est remarquable. »

Elle se sent proche de ses petites-filles. Elle ne se sent pas plus proche d'une des deux. « Il y en a une qui a plus mauvais caractère. Quand elles sont avec moi, elles sont complètement fusionnelles. Et elles font front. L'aînée va toujours au secours de sa sœur qui essaye de toujours l'emmerder. Et si j'essaye de les séparer, c'est moi qui prends. Il n'y a pas de place pour moi là-dedans. »

La dernière fois qu'elle les a vues, c'est cet été. Elle part en vacances au mois d'août avec elles, à Cadaquès (Espagne). Elle les a rarement au téléphone, une à deux fois par mois au minimum, mais rarement une fois par semaine.

Quelles activités a-t-elle avec ses petites-filles ? « En février ou à Pâques, on fait un voyage. On est allé en Egypte il y a deux ans et à Djerba l'an dernier. »

« À Djerba, j'ai choisi un lieu où il y avait un centre d'équitation, car elles font de l'équitation. Et ce que j'ai trouvé très sympa, c'est qu'elles ont réussi à me mettre sur un cheval. On est allé faire des ballades très agréables. » Cela faisait une quinzaine d'année qu'elle n'était pas montée sur un

---

cheval et si ça avait été quelqu'un d'autre, elle ne l'aurait pas fait. « J'aurais toute seule ou avec d'autres gens, j'aurais dit 'non, moi, je monte pas' »

Quels sont ces rôles en tant que grand-mère ? « Leur donner l'envie de découvrir le monde, par les voyages. »

Parle-t-elle avec elles ? « Pas tellement. Je ne suis pas la mère confidente. »

Avait-elle imaginé son rôle futur ? « A un moment, mon fils aîné a eu une amie. Ça a duré un peu. Je me disais, j'aimerais bien être grand-mère. C'était une façon de dire que j'étais prête à changer de génération. »

Comment voit-elle ce nouveau rôle de grand-mère ? « Pas traditionnel, pas cocooning. Les autres grands-parents sont très traditionnels avec une maison dans la montagne. Les filles ont leur chambre où elles vont passer plus de temps, de manière très structurée. Donc, moi, c'est par tranche de huit jours. Il y a un peu 'l'aventure ensemble'. En me disant qu'il en restera quelque chose.

« Dans ce que je projette, mon engagement en Afrique en particulier. J'attends de les emmener » directement sur le terrain.

« À la fois, elles se sentent gâtées par rapport à leurs copines. En même temps, Sarah, la plus jeune, me disait 'tu sais, je crois que nous étions trop jeunes pour aller en Egypte'. C'est vrai que ce qui les a le plus amusé, c'est de courir dans les coursives du bateau. Enfin, je me dis qu'il en restera quelque chose ».

« Et aussi enseigner des trucs d'éducation qui permettent d'aller partout. Par exemple, « savoir quand manger des frites avec ses doigts et quand manger des frites pas avec ses doigts. Ce n'est pas interdit mais il y a des endroits où on ne peut pas le faire. »

« Les parents s'en occupent extrêmement bien au niveau curiosité. Ce sont des grandes lectrices. L'aînée m'a bluffé à lire 20.000 lieues sous les mers dans la semaine, avec un Lewis Carroll qui a suivi derrière et je ne sais quoi après [...] puis les parents sont très natures. Il y a un échange dans les deux sens. Elles m'apprennent des choses. »

Quelle contribution a-t-elle eu à leur naissance ? « On y est allé juste après. Mais, dans le genre baba cool, elle a accouché chez elle. Donc, c'est un peu étonnant comme ambiance. C'est important qu'on ait été présent. Elles sont nées toutes les deux le 20 décembre, à deux ans d'écart. On a fait les Rois Mages. Je lui ai même doré une citrouille. Arriver avec les cadeaux pour voir les bébés qui venaient de naître. »

Le fait de travailler : un frein ? Une aide ? « Oui, ça me permet d'avoir l'argent de faire ce que je fais avec elles, ce qui me coûte beaucoup d'argent. La vie à Cadaquès coûte très cher. Jusqu'à présent, j'avais un mode de vie luxueux avec elles. Là, l'activité se réduit. Il va falloir penser à des modes de vie plus adaptés. »

Aide-t-elle ? Donne-t-elle des conseils ? « Non, un jour, j'ai dit ce que je pensais, j'aurais mieux fait de m'abstenir. Je trouve que mon fils, qui est quasi sans ressource, qui est loin d'être idiot, dans son refus de tout ce qui est les modes bourgeois –sans doute lié à une attitude d'échec, je trouve que...ma question c'est 'quelle image les filles auront de leur père plus tard. J'avais écrit ce genre de choses.

« J'interviens financièrement régulièrement et il faut dire qu'il a pas de chance. Son père et son frère me 'tapent' aussi et qu'il arrivait le troisième. Alors là...c'est lui qui a tout pris (rires). Par rapport à ça, j'ai été extrêmement rassurée quelques temps après par la mère qui m'a dit de ne pas m'en faire, que c'était un bon père pour ses enfants et que pour toute la partie matérielle, elle assurait. Donc, je suis sereine (sourire). »

---

Pense-t-elle avoir le même rôle avec les deux petites-filles à l'avenir ? « J'en sais rien. Je ne sais pas ce que ça va donner tout ça. Je suis très attachée à leur bien-être, après... »

Pour elle, il n'est pas difficile d'être une jeune grand-mère. Elle n'a pas connue de mère plus âgée qu'elle (elle fut la première) et aujourd'hui, elle est presque la seule à être grand-mère dans ses connaissances. Par contre, au détour de cette question elle dit qu'elle a loué « une maison avec plusieurs couples et avec des enfants ». Il s'agit certainement des communautés dans les années 1970.

A-t-elle eu l'impression de revivre la naissance de ses enfants ? « Pas du tout. Rien à voir. »  
Quelles sont les plus grosses différences ? « Je me dis que j'ai été mère trop jeune. Pas prête affectivement. »

« C'était décidé différemment. J'ai été plus émue plus tard par les nouveaux-nés, les petits-enfants de ma meilleure amie que ce que je peux avoir comme souvenir d'émotion avec mes propres petites-filles. »

Elle se sentait plus prête d'être grand-mère « je voulais peut-être aussi tourner la page de ce que j'estime être un échec avec mes enfants. Je me dis que je ne pourrai plus rien faire pour mes fils. Je ne sais pas ce que je peux faire pour elles, mais au moins être attentive. »

Vit-elle la même chose que ses grand-mères avec elle ? « Non pas du tout. C'est de siècles. Il y en a une que j'ai beaucoup connue, car elle vivait à la maison. A la fois qui était très rigide et très affectueuse, présente. L'autre grand-mère est morte quand j'avais six ans. »

Les nouvelles configurations ont changé le rôle de grand-mère ? « Je ne suis pas sûre que ce soit les nouvelles configurations familiales. Je crois que ma mère travaillait. Les grand-mères comme j'ai eu à la maison, ça existe plus. Alors, si je pense à ma mère en tant que grand-mère...la même chose. Je pense qu'elle a été une mauvaise mère et une bonne grand-mère. Peut-être que j'ai été une mauvaise mère et on va essayer d'être une pas trop mauvaise grand-mère. »

A-t-elle des relations complices avec ses petites-filles ? « Pas vraiment. » il y a une distance ? « Elles m'aiment bien. On a de bons souvenirs ensemble. » Vous essayez de l'instaurer ? « Ça viendra, si ça doit venir. Je ne cours pas du tout après ce schéma. Si un jour je peux être la personne régulatrice, tant mieux. Il y a les jalons qui sont posés. On verra ce que cela donnera. Je n'aime pas jouer avec les enfants petits. Plus ça grandit, plus on parle. »

Cette naissance n'a pas changé l'image qu'elle a d'elle-même. « Je crois, ça m'a permis ça...quelques temps après, j'ai quitté mon mari. Ce n'est pas un hasard. Comme si la transmission était assurée. Et que je n'avais pas besoin de maintenir un truc. Je me faisais 'chier' avec lui. Donc, j'avais plus besoin de rester là, à maintenir un semblant de famille.

Cette naissance l'a-t-elle rendue heureuse ? « Oui. J'attendais ça. C'est une page qui se tourne, une étape. C'est comme si ça me libérait du pseudo rôle de mère. Il n'y avait plus lieu de tenir une figure. »

Comment veut-elle se rendre utile à l'avenir ? « Un truc que j'ai dans la tête. C'est impératif : les études à l'étranger. Enfin, j'espère. C'est financer des études à l'étranger. »

Quels sont les souhaits qu'elle a pour ses petites-filles pour leur vie future ? « Beaucoup de bonheur (rires) et d'être heureuse quand même. C'est bateau, mais bon...leur mère semble tout à fait heureuse à faire du fromage de chèvre. Si c'est ça qui les rend heureuses...l'important, c'est d'arriver au bout du truc. »

---

Comment voit-elle son rôle ? « Atypique. On va en vacances, c'est plutôt sympa. Il y a des moments on se 'frite' quand même. Je n'essaye pas obligatoirement de leur parler au téléphone quand j'ai leur père. »

« D'autre part, cette après midi, j'ai quand même appelé mes nièces, qui sont les cousines de mon fils, qui ont des enfants à peu près du même âge et proposer que tout le monde se retrouve et fasse connaissance.

« Donc, quelque part, je serai dans un rôle de maintenir quelque chose de la famille. »

Peut-elle me raconter une anecdote ? « Les premières vacances que j'ai passées avec elles. Elles avaient un an et demi et trois ans et demi. J'ai rien trouvé de mieux que de les emmener en Sicile, dans une île qui était un caillou. Il y avait une chaleur monstrueuse. »

« C'était aberrant. Je trouve que les parents étaient très courageux de me les avoir confiées. »

## **Entretien de Marie-Line, le 5 janvier à 11H30**

Marie-Line vit avec son mari qu'elle a épousé il y a 35 ans. Elle en est assez fière, car elle me dit tout de suite en riant : « vous pouvez le noter car c'est très rare. On va avoir une médaille bientôt ».

---

Ils vivent dans un appartement, près des Buttes-Chaumont, dont ils sont locataires. Elle est âgée de 59 ans. Elle avait 30 ans à la naissance de sa fille unique. Sa petite-fille « va avoir deux ans le 11 mars » et avait donc 57 ans au moment de la naissance.

Elle ne possède pas de voiture. Elle est assistante podologue.

Elle fait de la danse dans une association qu'elle a fondée elle-même. Il s'agit de danse classique et jazz. « 2 heures tous les lundis ». Elle n'a pas spécialement de hobby, car « la petite depuis qu'elle est née, c'est à fond grand-mère. »

Elle possède portable et ordinateur, mais sa fille est bien trop jeune pour pouvoir échanger SMS et mails.

Elle lui fait la cuisine tous les jours, car son mari, qui est à la retraite, garde la petite Célène. « On ne lui a jamais fait de petits pots. »

« Disons que c'est mon mari qui est nounou. Depuis le mois de septembre, elle va trois fois par semaine à la garderie, pour le soulager un peu. Sauf le samedi et le dimanche, les parents sont là. » Par contre, sa fille ne fait pas la cuisine.

Elle a assez peu de sorties, mise à part « les restos avec les amis ». « Le week-end, on va à la campagne chez ma mère ».

Sa fille unique, Chloé, a 29 ans. Elle vit en concubinage avec le père de son enfant. Ils habitent dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement et sont à un quart-d'heure les uns des autres, « quand ça roule bien ».

Elle se rend rarement au domicile de sa fille. C'est plutôt l'inverse qui se produit et quasiment tous les jours de la semaine puisque c'est le grand-père qui garde la petite-fille toute la journée.

Sa propre mère a 78 ans et n'a plus son père.

Elle est très proche de sa mère. Quand ils vont chez elle, « elle s'occupe de tout ». Notamment pour la cuisine : « elle c'est une grande cuisinière. Le matin, elle fait de la cuisine pour 50 personnes », dit-elle avec un sourire ironique. Par contre, quand sa mère vient, elle ne fait rien, notamment pour Noël où c'est Marie-Line qui s'est occupée de tout.

Au niveau des affirmations, elle ne se sent proche d'aucune des deux. D'un air dubitatif, elle dit : « ça m'a passé au-dessus ».

A l'époque de mai 68, elle avait 19 ans. Elle était à l'école hôtelière à Saint-Nazaire et y a vécu pendant deux ans pour faire ses études. Elle a commencé à travailler en janvier 1969.

« À la base, Saint-Nazaire, c'était chaud. Mon frère a fait sa communion en Province et je suis revenue le samedi, c'était le premier jour de grève. Je suis venue en stop. J'ai du faire 10 ou 12 voitures. Bon, à l'époque, je n'avais pas peur de faire du stop. Et puis après, quand on n'a pas eu école. L'école a fermé pendant un mois. »

« Après, il y a eu les examens. J'étais à Brest pour passer les examens. Comme il y a eu les grèves, ils n'avaient pas les papiers. Donc, je n'étais pas inscrite. En définitive, les examens, on les a passés quinze jours après. »

« Je suis remontée à Paris en fin 68 et j'ai commencé à travailler début 69. Donc, moi je n'ai pas...à part que ça m'a fait des vacances. »

Elle n'a pas du tout été marquée par cette période que ce soit en tant que mère ou grand-mère. Cela n'a pas non plus, à son avis, changé quoi que ce soit pour sa fille, sa petite-fille et le couple.

Se sent-elle proche de sa petite-fille ? « Oui, parce que je l'ai souvent ». Qu'est-ce qui se passe en la voyant souvent ? Comme activité ? « Je fais comme je faisais avec ma fille. Elle veut participer à tout, alors on met la lessive ; on sort la vaisselle ; je lui donne un petit couteau qui ne coupe pas pour faire les patates ; elle veut m'aider à faire le lit, alors elle tire d'un côté. Je fais comme je faisais avec sa mère. »

---

Quel rôle pense-t-elle avoir en tant que grand-mère ? « Disons que j'ai un rôle...elle ne me considère pas comme sa mère. Vous voyez, en ce moment sa mère est là. Elle veut toujours aller avec moi et elle ne veut pas aller avec sa mère. Vous voyez, ça, je ne veux pas. Mais quand elle repart chez elle, elle fait bien la différence. Elle sait que là-bas elle est chez ses parents, chez elle et quand elle revient là, elle est contente. »

« Elle a bien fait la différence entre ses parents et nous. Mais elle est toujours accrochée à moi. Par contre, au bout de quatre ou cinq jours, quand elle revient le lundi matin, elle me fait la tronche. L'air de dire 'là tu m'as laissé quatre jours, ben vas-y'. » (Rires)

Est-ce qu'elle parle beaucoup avec elle ? « Ah oui on parle ! Surtout qu'elle est bavarde. » Et de quelles choses parlent-elles ? « Alors, elle téléphone à ma mère, car mémé jaja...quand on ramène des trucs de la campagne, elle mange bien, car c'est le poulet de mémé Jaja. On parle de mon frère, c'est on parrain », c'est-à-dire les petites anecdotes de la vie ? « Oui, parce qu'elle est encore petite pour engager des conversations. » (Rires)

Comment ressent-elle cette position ? « Quand ma fille m'a dit qu'elle était enceinte, j'étais pas très contente. Et puis, après, on s'y fait. Et maintenant, c'est la princesse. »

Pourquoi n'était-elle pas très contente ? « Parce que je lui disais qu'elle avait le temps. Moi, je l'ai eue à trente ans. On a été marié six ans sans avoir d'enfant. Quand on est jeune, faut profiter. Surtout que maintenant, on a quand même plus de moyens qu'avant. Donc, elle voulait un enfant, parce qu'elle avait peur. Plus tard, on ne peut plus. C'est plus difficile.

De toutes les façons, tout le monde était content. Ma mère, mon frère. Tout le monde était content. » Pourquoi ce renversement ? « Je sais pas. Ça se fait naturellement, je pense. Quand elle est née, oui. »

Son intervention, à sa demande ou à celle de sa fille ? « J'interviens quand elle est là. Mais quand elle est chez elle, moi je ne téléphone pas. C'est ma fille qui appelle. Le week-end, quand ils ne sont pas là, je n'appelle pas. »

Pour quelles raisons la reçoit-elle ici ? « Là ? Son copain est parti à Toulouse jeudi matin. Comme c'est lui qui nous l'amène le matin. Ben, elle a couché là jeudi soir, vendredi soir. Là, il est arrivé à Orly, donc il va venir les chercher. »

« Autrement, quand il y avait les grèves, il la laissait là coucher. Souvent faut l'amener le matin, la reprendre le soir. Ça fait quand même un peu de transfert. On fait tout pour pouvoir s'arranger. »

« Mais, je préfère quand il vient la chercher, car elle se réveille 3 ou 4 fois la nuit. Moi, je travaille, alors le matin quand il faut se lever...bonjour ! (Rires) »

Sa contribution depuis qu'elle est née a-t-elle un impact dans leur relation future ? « Ben, j'espère oui. J'espère que si elle a un problème, si elle a des soucis, elle viendra vers moi pour me dire », que le lien continue de lui-même à s'entretenir.

Elle n'aide pas sa fille dans ses choix. Et elle ne lui donne pas non plus de conseils. « Disons qu'elle voit ce que je fais et apparemment, elle doit faire pareil ».

Elle ne se considère pas comme une jeune grand-mère. « Il y a des grand-mères beaucoup plus jeunes que moi. Moi et ma maman, on a 19 ans d'écart, donc, moi j'aurais pu être mère et grand-mère avant. Il y a des grand-mères qui ont 40 ans. Je ne suis pas dans les plus jeunes. »

Est-ce différent pour les grand-mères plus jeunes ? « Oui, parce que ce qui me choque, c'est quand on est à la plage et que je vois des grand-mères en train de fumer devant leur petite-fille. »

---

Je pense que les jeunes grand-mères ne sont pas moins strictes, mais, elles font plus de choses comme leur fille plutôt. Point de vue modernité, il y a des choses que je ne faisais pas avec ma fille, mais c'est aussi une question d'éducation. »

Pours les plus âgés ? « Ça dépend quel âge. Moi, j'ai des amies plus âgées. Elles s'investissent moins avec leurs petits-enfants. Elles les gardent un après-midi comme ça et c'est tout, vous voyez. Elles ont leur vie. Souvent, elles sont à la retraite. Elles font des voyages. Elles font ci. Elles font ça. Nous, avec mon mari, depuis qu'il y a la petite, on a mis beaucoup de choses de côté. Bon, on les aide au maximum. Ma fille, elle travaille. Lui aussi. »

« C'est ce que je dis à mon mari. Il y a beaucoup de couples qui travaillent et qui n'ont pas tout ça. Moi, je pense que c'est une chance pour eux. Maintenant, c'est à eux de dire. »

Elle n'a pas l'impression de revivre la naissance de sa fille. En quoi est-ce différent ? « Déjà, un fille et une petite-fille, c'est pas pareil. Ben, ma fille, c'est moi qui ai accouché. Célène, c'est sa mère. C'est la continuité plutôt que la même chose, vous voyez ? »

La même chose qu'avec ses propres grand-mères ? « Surtout une. J'en avais une qui habitait juste à côté de chez nous et une autre un peu plus loin. Il y en avait une, plus. Avec ma grand-mère maternelle, on était plus proche qu'avec ma grand-mère paternelle.

« On se parlait quand j'étais avec elle, en province. Car, ils sont là-bas. Autrement, elle m'écrivait souvent. Quand elle venait à Paris, elle venait chez nous. L'autre était déjà un peu malade. Autrement, je la voyais, car quand on était là-bas, ils avaient l'appartement juste au-dessus de chez nous. »

Les nouvelles configurations familiales ont-elles changé le rôle de la grand-mère ? « Disons qu'il y a beaucoup de familles qui se sont séparées. Je touche du bois, je n'ai jamais eu de souci, donc je ne sais pas comment ça peut se passer de ce côté-là. A mon avis, les grand-mères ne font pas de différences. En tous les cas, avec les petits. Après, quand ils ont 15, 18 ans, c'est plus délicat. Quand ce sont des petits enfants, ce sont toujours des petits enfants. »

Que pense-t-elle lui avoir apporté au niveau de l'éveil ? « Je lui fais faire les dessins, les gommettes, enfin tout. Je lui lis des histoires. On fait des collages. Je l'ai amenée voir Guignol cet été. Enfin, elle était un peu jeune. »

**A ce moment, la petite-fille est entrée dans la pièce, cela a quelque peu changé la situation de l'entretien.**

L'image qu'elle a d'elle-même n'a pas changé à la naissance de sa petite-fille. Naissance qui l'a rendue heureuse.

Son utilité à l'avenir ? « Si je peux lui apprendre des choses, l'amener au spectacle, au cirque. Je veux dire faire comme j'ai fait avec ma fille. Je l'emmenais toujours en vacances, pour faire des choses ensemble. »

Quels sont ses souhaits pour sa vie future ? « J'espère tout ce qu'il y a de bien pour elle. On peut pas lui souhaiter autre chose »

Comment voit-elle son rôle ? « Continuer à être grand-mère. Et puis quand je serai à la retraite, je pourrai faire plus de choses avec. On l'amènera en vacances. On ira au bord de la mer ; on ira au ski (dernière phrase en direction de la petite). »

Anecdote ? « Non pas vraiment. Je n'arrête pas de l'appeler Chloé », qui est le nom de sa fille.

---

**Entretien avec Evelyne Nakache , le 14 janvier 2008 à 15h30**

---

Evelyne Nakache est âgée de 68 ans. Elle avait 26 ans à la naissance du premier enfant et 52 à celle du premier petit-enfant. Elle est mariée et a deux enfants. Elle habite un appartement dont elle est propriétaire à Vanves, dans le 92 (banlieue proche de Paris).

Elle possède une voiture.

Elle est retraitée, mais est aussi professeur émérite de l'université de Caen. Elle est professeur en chimie des polymères. « Après la retraite, on a un période de trois ans renouvelable pendant laquelle on peut être enseignant, chercheur, diriger des thèses, etc. en ce qui me concerne, j'ai décidé de laisser de côté l'enseignement et puis de continuer un peu la recherche et beaucoup l'interaction avec le conseil régional de Basse-Normandie pour voir avec les responsables de la recherche comment on pouvait, déjà l'année dernière, monter des assises de la recherche que j'ai contribuées à monter et puis, être expert pour juger les projets de recherche. »

« C'est une inactivité active (rires) »

A-t-elle une vie associative ? « Oui, tout à fait. Je fais partie de plusieurs associations. De type ludique, du style conservatoire pour une chorale par exemple ; des associations comme 'femmes et science', qui œuvre pour favoriser les carrières scientifiques au féminin. »

« Pousser les jeunes filles à faire des sciences. Tout ce qui concerne les étudiants en général, essayer d'expliquer ce que c'est que les sciences, pour favoriser les études scientifiques, alors qu'aujourd'hui, elles sont en pleine dégradation. Il y a une désaffection des sciences cruelle en fac. C'est pour ça que l'association à laquelle je participe essaye aussi, du côté des garçons et des filles, de les pousser à faire des études scientifiques. On fait des colloques pour ça. »

Fait-elle du sport ? « Oui, la gymnastique volontaire ; la marche »

Hobbys ? Lecture ? Télévision ? « Plein, oui. La lecture. Je fais des bijoux. La musique et les bijoux, c'est des passions si vous voulez.

« La musique, un petit peu tous azimuts, sauf le très 'teckonik' (rires), encore que je regarde ça avec beaucoup de curiosité. Je n'ai pas d'a priori. Toutes les musiques sont intéressantes, la musique classique, la musique de variétés, la chanson. En général, la musique. »

Elle a un téléphone portable et un ordinateur. Elle échange mails et SMS avec petits-enfants.

Fait-elle la cuisine pour ses petits-enfants ? « Oui. Ça peut être un peu n'importe quand. Ils viennent me voir. Ils savent que je suis chimiste. Chimiste, c'est assez proche de la cuisine. C'est ce que je leur ai expliqué en tous cas pour comprendre ce qu'est la chimie et donc, ils aiment bien faire des gâteaux avec moi par exemple. On en a fait il y a quinze jours, à l'occasion d'un mercredi après-midi.

« Je les ai quasiment tous les mercredi après-midi, alors avec mon mari, on les garde. »

Et sa fille ? « Alors peu. Elles en font, mais en général elles travaillent elles sont prises. Beaucoup plus que je ne peux l'être, donc elles ne font pas la cuisine. C'est de la cuisine de tous les jours. Ce n'est pas de la grande cuisine tous les jours. »

Son enfant le plus âgé a 42 ans. Elle est mariée. L'aîné a 16 ans. Son second enfant a 32 ans. Il est marié avec deux enfants. Son petit-enfant le plus jeune a 4 ans. Sa fille habite Paris 17<sup>ème</sup> et son fils à Montrouge. Elle va voir ses petits-enfants en transports en commun pour ceux qui sont dans le 17<sup>ème</sup> (une demi-heure). Et en bus ou à pied, pour ceux à Montrouge (une demi-heure aussi).

« Ils sont assez proches, j'ai cette chance. »

Elle n'a plus ses parents.

L'affirmation dont elle se sent la plus proche ? La première.

En 68, elle avait 29 ans. Enseignante à Paris VI. Elle habitait déjà à Vanves.

---

Ses souvenirs spontanés ? « Il y en a beaucoup. Les manif, les barricades, j'y ai pas beaucoup participé, car j'étais enceinte de mon deuxième fils. Par contre, je m'étais plus investie dans les AG en fac pour savoir quel pourrait être l'université idéale aussi bien en enseignement qu'en recherche. Donc, j'ai fait pas mal d'AG et participé à des commissions. »

« Dans les moments un peu creux, je me baladais à l'Odéon. On était dans le quartier et c'était l'avantage. J'étais vers l'Institut Curie. Donc, je me baladais et je me souviens de séances mémorables où on discutait de l'avenir du théâtre, des gens assis par terre avec des cerises à la main (rires) »

La bohème ? « C'était vraiment la bohème. Un enthousiasme et une vision à long terme que je n'ai pas retrouvée souvent dans les réunions.

« La dernière chose, c'est que j'ai monté avec des copines une crèche à Paris VI. La crèche a duré cinq jours car au cinquième jour, la rubéole s'est déclarée (rires), que j'ai attrapée d'ailleurs, enceinte que j'étais. Mais, heureusement, j'allais accoucher un petit peu après donc, il n'y avait pas trop de problèmes.

« Mais, si vous voulez, c'est un foisonnement. Un foisonnement d'initiatives. Une convivialité comme on peut pas en retrouver aujourd'hui. Et puis, une très grande effervescence. J'ai un sentiment très positif de mai 68, contrairement à beaucoup de gens qui pensent que c'était une perte de temps et du désordre surtout. Là, j'ai trouvé que c'était un désordre qui servait à quelque chose, parce qu'il remettait beaucoup beaucoup en question des institutions et les idées toutes faites et de la façon dont la société marchait. A la fin de mai 68, il y a eu une telle remise en cause que des postes se sont libérés et ça m'a permis, alors que j'étais en thèse comme vous, sans être payé d'avoir un poste à l'université. Pour moi, c'est en 69 que tout s'est déclenché. Voilà, donc ça ne peut être que positif (rires). »

Qu'est-ce qu'il se disait aux AG, aux commissions précisément ? « On réfléchissait à l'avenir de l'enseignement. Par exemple, on avait concrètement remis en cause les cours magistraux. Pour nous, ça n'avait aucun effet à partir du moment où il n'y avait pas d'interaction entre l'enseignant et l'étudiant. Et on préférait de beaucoup les TP, dans lesquels on pouvait discuter, et dans lesquels on pouvait sentir ce que voulait l'étudiant et s'il était dans le milieu dans lequel il devait être.

« Parce qu'il y avait un problème d'orientation qu'on a toujours connu en France. Moi, j'étais en biochimie, et j'étais assez persuadée que je contribuais à former des générations de chômeur. Il était donc question de savoir si l'étudiant qui était en face était vraiment motivé par ce qu'il était en train de faire ou pas. Si voulez, tout était dans le sens de l'étudiant. »  
La question de la professionnalisation était déjà le point crucial.

Qu'est-ce que ces événements ont changé dans sa vie ? « J'ai eu un poste. Et je pense que je le dois à mai 68. Jusque-là, j'avais été dans le privé, en tant qu'ingénieur au CNRS. Mon contrat s'était arrêté. J'étais donc au chômage, surdiplômée, avec une thèse. Je n'arrivais pas à trouver de boulot, alors qu'on dit que les années 60, c'était les trente glorieuses. Pour une femme dans le privé, c'était pas si évident que ça. »

« J'essayais de repartir sur une thèse pour trouver un job. Des postes, il n'y en avait pas non plus tellement en fac. L'avenir était assez bouché. »

« J'avais quand même trouvé un poste d'assistant en médecine, mais un contrat à mi-temps. »

Ce n'était pas la joie ? « Donc, c'était pas la joie. Avec deux enfants, et un enfant qui arrivait. Mon mari était dans le même cas que moi. Lui aussi, il a trouvé un poste après mai 68, à l'université Paris VII et moi, à l'université Paris VI. A l'époque, c'était la même université. Pour moi, ça a changé du tout au tout (rires). »

Cela a marqué sa façon d'être mère ou grand-mère ? « Je ne pense pas, parce que j'avais déjà 29 ans. J'avais déjà un enfant. Oui, ma fille avait trois ans. Elle était déjà en école maternelle. Donc je

---

me suis intéressée d'un peu plus près à la façon d'enseigner en maternelle. Peut-être que oui, après est venu de là ma volonté de militer. Au niveau des classes primaires, ça se passe bien. J'ai été à la fédération des parents d'élèves. La FCPE. »

« Donc côté mère, au niveau de l'éducation à la maison, ça n'a rien changé. A l'école, pour ma fille, un petit peu. Surtout sur le primaire. »

« Alors, comme grand-mère, on est loin. Non, je ne sais pas ce que cela a pu changer. Je suis incapable de vous le dire. Comment j'aurais pu faire autrement ? J'ai toujours été comme je suis (rires). »

Et pour ses filles et petites-filles ? « Pour mes filles, sûrement. Elle a été dans les premières générations des écoles mixtes. Donc, là ça a changé pour elle. Elle a pratiquement continuellement été dans un système mixte. Elle est sortie de la maternelle, quelques années après, c'était la mixité. »

« Pour mon fils, ça n'a pas changé grand-chose, car les crèches étaient déjà mixtes. Par contre, il a eu une scolarité dans une école pilote. La directrice avait envie d'utiliser des méthodes qui étaient originales et positives. Et elle a pu le faire sans trop de problème. Est-ce lié à 68 ? Je ne sais pas. Il a eu des activités telles que le cheval, le patin. Des choses qui ne se faisaient pas à l'époque. Ça a été une des premières écoles à emmener les enfants en classe de neige. »

Et pour son couple ? « Notre couple est paru un petit peu anachronique. Parce qu'en 68, le mariage était considéré comme une corde au cou. (rires) or, nous, on était marié depuis 4 ans. On a eu des remarques du style : « mais qu'est-ce que tu fais avec ta femme ? Tu peux aller avec plein de femmes, qu'est-ce que tu t'enquiquines ? » Donc, c'était pas notre façon de voir. On s'aimait. On a toujours été ensemble, en fac. Lui participait énormément à ce que je faisais et réciproquement. Dans l'éducation des enfants. »

« On s'entendait très bien. Il n'y avait pas de raison, mais vis-à-vis des autres, on a pu paraître anachronique, dans notre milieu, car ce n'était pas le cas dans les autres. »

Se sent-elle proche de ses petits-enfants ? « Je me sens très proche d'eux ». Y en a-t-il un en particulier ? « Oui, ça a été un petit peu à tour de rôle. » A l'heure actuelle ? « J'en ai deux dont je me sens très proche, mais c'est parce qu'ils sont petits. Les autres qui sont plus grandes ont moins à faire avec les grands-parents. Ça, c'est assez connu. Ce n'est pas une désaffection, c'est qu'il y a d'autres sujets d'intérêts. »

« Pour les deux petits, j'ai d'une part un petit-fils extrêmement curieux et c'est un scientifique. Il s'intéresse à la chimie et il veut faire des savons. Ça rapproche. Et puis, j'ai une petite-fille, elle a 4 ans. Donc si vous voulez on craque pour un gamin de 4 ans. »

« C'est merveilleux, quand un enfant, ça évolue, quand ça pose des questions, quand ça vous montre l'affection. Le dernier en général est quelqu'un à côté de qui on ne passe pas à côté. »

« Et les autres, je pense être poche. Elles font appel à leurs grands-parents. »

Quel genre d'activité avec les petits ? « Avec les petits, je vous disais la cuisine, les gâteaux. Avec le plus grand, ce sont les jeux scientifiques, les jeux de cartes, question pour un champion, qui veut gagner des millions (rires). Avec la toute petite, c'est la musique. Tout ce qui éveille l'esprit. Elle est assez en demande de ça. »

Avec les grandes ? « Quand on les avait avec nous, c'était pendant les vacances. Aller à la mer ; les sports, les jeux aussi. C'est vrai, ce n'était pas du même genre. C'était beaucoup plus sportif. »

Son rôle en tant que grand-mère ? « Un peu une grand-mère traditionnelle. C'est-à-dire quelqu'un avec qui on a de la complicité, avec qui on peut jouer, qui fait de la cuisine. Alors ils aiment bien manger chez moi. Et puis, quelqu'un à qui on se confie si on a des petits problèmes. De façon très sporadique, mais très dense. Une grand-mère classique. »

---

Parlez-vous de tout avec eux ? « Oui, on peut parler de tout. » des sujets privilégiés ? « Oui. Les sujets privilégiés, c'est en général la musique, les arts. C'est les copains. Parler des copains pour un peu les situer. Et eux, quand ils me posent des questions. »

Son ressenti ? « De façon très positive. C'est intéressant. En même temps, ça rajeunit. Vraiment, y a que du bon. »

Ses interventions ? « En général, à la demande de mes enfants. Je ne m'insère pas. J'ai un principe : intervenir si il y a une demande. »

Pour quels motifs ? « Parce qu'ils sont ennuyés au niveau de la garde. Elle travaille et ses enfants sont libres le mercredi. Elle a pris son mercredi matin et j'ai proposé, avec mon mari de prendre le mercredi après-midi. Il y a un besoin derrière »

« Ma fille, c'était les vacances. Pour elle, il fallait qu'on garde ses enfants. En même temps, pour ma belle-fille aussi, c'était important que leurs enfants voient leurs grands-parents. Il y a quand même toujours l'idée derrière qu'on va être utile. C'est important. Ou alors, c'est qu'on les voit avec leurs parents. Les parents viennent manger à la maison, ils sont là. »

Un attente les uns des autres ? « En terme de solidarité ? On n'a pas vraiment besoin les uns des autres. On a la chance d'être une famille où chacun travaille, où chacun a des revenus et les questions matérielles, sans aller jusqu'à la grande aisance, vivre tous les jours n'est pas un problème ».

« Il peut y avoir des problèmes de santé, effectivement. Bien sûr, on compte sur ses enfants quand on n'est pas bien. De mon côté, en tous les cas. Du côté de mes enfants il y a une certaine solidarité. »

« En fait, c'est tellement naturel la solidarité. Si ils ont besoin d'argent, on fait face avec eux. Ce n'est pas une attente. Ça se fait spontanément. Ça vous paraît peut-être idyllique (rires). Pour le moment, on n'a pas vraiment de problème ».

Le même rôle avec tous ses petits-enfants ? « Ah non ! Ça c'est lié à l'âge. On ne parle pas de la même façon à une ado de 16 ans et une gamine de 4 ans. Et eux, ils ne me voient pas de la même façon. »

Les différences ? « Avec les enfants de 16 et 14, je peux envisager des sujets très divers qui vont des sujets de société avec un échange. Alors que si je parle d'un problème de société à mon petit-fils, c'est à sens unique. Lui ce qui va l'intéresser, c'est fabriquer un parfum. C'est un âge très curieux. La petite, ça va être comment peut-elle aller à un endroit pour faire du manège, se faire des copains. Donc, elle va me solliciter. Les réponses doivent être dans ce sens. »

Différent pour les plus jeunes grands-mères ? Les plus âgées ? « Si j'avais dix ans de plus, j'aurais des problèmes de santé et je ne pourrais pas être autant là. De plus, quand on est une jeune grand-mère, on a la force physique. Toutes les grand-mères vous diront que c'est assez épuisant. On ne peut pas les laisser faire n'importe quoi et en même temps de les suivre, de leur donner quelque chose.

« Je vois des grand-mères qui sont beaucoup plus âgées pour qui c'est difficile. Quand on s'y consacre, il faut s'investir entièrement alors que tous les jours, on n'a pas à le faire. On a une activité assez cool, même si on est très actif. On fait au rythme des enfants et ça, c'est très difficile. » (rires)

Est-ce la même chose que la naissance de ses propres enfants ? « Dans une certaine mesure, je retrouve dans les années qui suivent des traits de caractères communs (rires). » et le type de relations ? « Mais le type de relation n'est pas du tout le même. On retrouve le rôle des parents quand on les garde longtemps. On est obligé d'avoir une certaine discipline, de cadrer. Quand c'est

---

juste une après-midi, on gâte les petits-enfants, comme jamais on aurait gâté les enfants. On les laisse faire des choses qu'on n'aurait jamais laissé faire à nos enfants. »

Elle n'a pas connu ses grand-mères.

Les nouvelles configurations familiales ont-elles transformé le rôle des grand-mères ? « J'ai des amies qui sont grand-mères de familles recomposées. Et là, effectivement, la solidarité, le besoin de l'un de l'autre, tout ça, c'est extrêmement différent. La grand-mère a un rôle parental. Pour que les enfants ne soient pas désaxés, elle intervient et sert de référence. »

« Je connais des amies et, en particulier une d'entre elles, dont la fille est à Toulouse, elle va tous les quinze jours à Toulouse aider sa fille bien qu'elle soit avec quelqu'un. C'est une famille recomposée qui tourne très bien, mais elle en ressent le besoin et sa fille aussi. »

Les changements dans sa vie ? L'image vis-à-vis d'elle-même ? « Le premier, c'est en fait la découverte que son propre enfant est devenu adulte. C'est la sensation de la séparation. Avec le premier petit-enfant qui arrive, c'est une autre famille qui se crée. Quand l'enfant était en couple, il venait voir assez souvent. Nous avons encore le temps d'avoir des relations. »

« Ils ont quelque part moins besoin de vous. Quelque part, ils ont décidé d'avoir leur famille. C'est une séparation assez difficile à vivre, que tout le monde vit. Et puis, au fur et à mesure que les petits-enfants viennent, vous retrouvez un peu la famille dans la mesure où on va avoir besoin de vous pour les garder, pour les vacances. »

« On passe de deux à quatre quand on a des enfants. Aujourd'hui, on est dix. A quatre, c'est pas la même chose qu'à dix, donc les relations ne sont pas les mêmes. Aujourd'hui, je dirai que c'est de plus en plus agréable. »

« Vous avez moins ce sentiment d'être à l'écart. Le passage où votre enfant a un enfant, vous, vous n'êtes plus utile. Donc il faut trouver une autre utilité. Après on se recycle. On se réinvestit davantage dans son métier, par exemple. »

« Mon mari pareil. »

« Le temps que ma famille grandisse, on se retrouve concerné. Il faut lâcher certaines activités pour revenir vers la famille. C'est une sorte de cycle. »

L'image qu'elle a d'elle-même en a-t-elle été changée ? « Non, ce qui a fait le changement de notre propre image, c'est seul, égoïstement. Non, l'image de moi-même, ça a été quand j'ai accepté de prendre un poste en Province. Pour passer professeur, j'ai été obligée d'aller à Caen pendant la semaine et à Paris le week-end. Ça correspond justement au temps où mes enfants se sont mariés, ont eu des enfants et où je me suis réinvesti. Et là, investissement dans une nouvelle vie, dans un nouvel enseignement, dans un nouveau laboratoire, de nouveaux collègues. »

Ce qu'elle souhaite pour ses petits-enfants ? « (rires) d'abord, je souhaite qu'il trouve leur voie. C'est déjà important et qu'en trouvant leur voie, ils trouvent une activité dont ils puissent vivre. Ça, je crois que c'est le plus important. Une activité, un métier qui leur permette de s'assumer. »

« Et qu'ensuite, ils aient la chance de s'épanouir avec un compagnon ou avec une compagne et d'avoir une vie harmonieuse. [...] quand je dis harmonieuse, c'est compte tenu des difficultés qui se profilent, aussi bien écologiques, financières. C'est vrai que c'est un petit peu angoissant, quand on est grands-parents quand on voit ce qu'il se passe. Ceci dit, je suis assez persuadée que quelqu'un qui est bien dans sa peau et qui a été éduqué avec amour, peut traverser après n'importe quelle épreuve. Peut-être suis-je un peu utopique. »

Une anecdote de ses débuts de grand-mère ? « Y a l'anecdote de la grand-mère qui n'est pas encore au courant des différentes précautions qu'il faut prendre avec un enfant. On nous a confiés la dernière, c'est une anecdote qui m'a beaucoup marquée. La petite avait un an et demi. Elle marchait et elle était avec nous dans les Alpes pendant trois jours. Et, en promenade, elle a très soif. On

---

s'approche d'une fontaine. Avec mes mains, je lui fais un verre pour boire. On s'amuse toutes les deux à ça. Je tourne le dos pour ouvrir sa poussette. Elle fait la même chose et elle roule dans la fontaine glacée à cinq degrés (rires) et pourtant c'était la quatrième.

« J'aime autant vous dire que ça marque. Heureusement, on avait la voiture pas loin, avec heureusement un change (rires). Ça, c'est typique de ce qui peut arriver aux grand-mères car vous oubliez que mes enfants sont intrépides, inconscients. »

Elle a voulu rajouter ceci : « je m'étonnais que vous n'avez pas de question sur la libération sexuelle des femmes et je pense, pour ma part, que la contraception a été une étape extraordinaire. On a toutes été féministes au départ. Il faut reconnaître que des mouvements comme le planning familial, comme un certain nombre de mouvements féministes, nous ont énormément apportés, à leurs débuts. Ensuite, certains ont dégénéré. C'est une certaine conscience de notre féminité et de notre individualité en ce qui concernait en particulier les enfants. »

« C'est des choix de vie. Choisir le moment où elles allaient l'avoir, choisir d'en avoir ou pas. En fait, la libération est la liberté de son propre corps. Mariée pas mariée. Les gens pouvaient vivre comme ils avaient envie de vivre. Elles avaient le choix et ça, c'est essentiel dans l'apport de moi 68 pour les femmes. Ça, c'est certain. »

« C'est pas particulier aux grand-mères, et les générations d'aujourd'hui, en profitent largement. Malheureusement, elles n'en sont pas conscientes ».

**Entretien avec Irène Koch, le 18 janvier à 15 heures.**

---

Madame Koch est âgée de 70 ans. Elle avait 26 ans à la naissance de son premier enfant et 59 ans à la naissance de son premier petit-enfant.

Elle est mariée. Elle possède une maison en Normandie (de façon provisoire). Bientôt, elle sera en appartement sur Paris. Elle possède une voiture. Elle a arrêté de travailler à la naissance des enfants. Par la suite, elle a eu des activités associatives et artistiques.

A-t-elle une vie associative ? « Actuellement, je suis plus dans des activités littéraires et artistiques. » Que fait-elle ? « Je peins, je fais de la gravure et de la sculpture. J'ai été dans des associations quand mes enfants étaient plus jeunes. J'ai été dans l'association UFC-que choisir ? Au moment de l'avènement de l'Europe verte, j'étais à Saint-Germain-en-Laye. Nous avons constitué un groupe. Nous organisons des débats publics. Nous faisons venir des conférenciers et nous-mêmes, nous essayions d'informer la population. J'étais chargée d'expliquer les montants compensatoires. »

L'Europe verte était au tout début de l'Europe. Au niveau de l'agriculture, il y a eu une confédération européenne. Les montants compensatoires servaient à compenser ce que certains pays perdaient par rapport à d'autres.

Fait-elle du sport ? « En ce moment, je suis tellement débordée que je ne pratique plus rien. J'ai beaucoup pratiqué le tennis. Je pratique la marche dans des randonnées pédestres avec des groupes, en été. En ce moment, rien. Mais, je vais m'y remettre car j'ai toujours pratiqué un sport. »

Quelles sont ses lectures ? Les essais surtout. La philosophie. « Quand ça rentre dans l'actualité, dans le social. » « paru au niveau des élections, par exemple, un ouvrage de Ségolène Royal, 'la femme fatale' », tout comme Eric Orsséna, Jacques Attali, Le dernier goncourt.

Elle a un portable mais n'a pas d'ordinateur. « Je vais seulement en posséder un, tout récemment. Là, c'est mon point faible, je me sens analphabète. Donc je vais en posséder un et m'y mettre, malgré mes réticences. »

Elle n'a pas d'échange SMS. Encore petits. Aîné de 11ans. « Ils n'ont pas de portable ».

Elle fait la cuisine quand ses petits-enfants sont là et c'est pareil pour sa fille. « Bon, à mon avis, les choses sont facilitées. On peut acheter des choses toutes faites. Pour les tout-petits, ils achètent des petits pots. Moi aussi, je l'ai fait. Déjà avec mes enfants, j'achetais des petits pots. On va vers la facilité ».

La fréquence de ses sorties ? Assez souvent. Suivant les périodes, souvent « quand le film m'intéresse. Je ne vais pas au cinéma, je vais voir un film. » Surtout l'hiver, va au théâtre. L'été, ni l'un ni l'autre. « Je suis en normandie. Je profite de la nature. »

Elle a 3 enfants. L'aîné a 43 ans (célibataire, pas d'enfant). Le second a 41 ans. Il est marié et a 4 enfants. Ses propres enfants ont entre 2 mois et 11 ans. Enfin, sa fille a 38 ans. Elle a 3 garçons.

Les enfants de madame Koch habitent à Enghien, Paris à Londres. Ses petits-enfants sont à Paris et à Londres. Pour ses petits-enfants à Paris, elle y va en métro ou en voiture et met entre 15 et 30 minutes. Pour ceux à Londres, elle prend l'Eurostar.

L'affirmation dont elle se sent la plus proche ? « Je suis déjà d'un tempérament assez individualiste. Est-ce que mai 68 m'a apporté un surcroît d'initiative ? Peut-être. J'ai essayé de réfléchir à ma 68 à comment je l'ai vécu, ce qu'il m'a apporté ou pas. »

« Au moment de 68, c'était un moment exaltant. On avait l'impression qu'on vivait un moment privilégié. Maintenant, est-ce que ça nous a apporté plus de liberté ? Peut-être. Peut-être à d'autres.

---

J'aurai pris ma liberté de faire des choses. Mais mai 68, d'une manière générale a peut-être un peu brouillé...là, vous me demandez de choisir entre les deux et je ne peux pas. »

« Parce que je vois mon cas personnel, la façon dont on a vécu les choses sur le moment où on était exalté et où on a cru qu'on allait changer les choses. On refaisait le monde. La vie allait être d'un seul coup extraordinaire. On ne s'est pas rendu compte de l'impact d'une phrase 'il est interdit d'interdire'. Aujourd'hui, on se rend compte que cette phrase on l'a mise à exécution. Et peut-être que c'est pour ça que nous assistons à la désacralisation de beaucoup de choses. Je suis toujours dans le doute de ce que mai 68 a apporté de positif et de négatif. »

« Sûrement du négatif. Est-ce que l'état de violence, la désacralisation de tout ça vient de mai 68, je ne sais pas. Est-ce l'évolution normale de la société ? Je n'en sais rien.

« Mai 68 aurait contribué à apporter cette liberté que nous connaissons aujourd'hui et peut-être ce laxisme aussi. Sans mai 68, aurait-on connu cette trajectoire ? Je ne sais pas. Je ne veux rien affirmer. Je ne peux rien affirmer. »

Elle avait 30 ans en 68. Elle élevait ses enfants (4 ans, 2 ans et un bébé). Elle vivait à Saint-Germain-en-Laye, « donc loin de paris. J'ai assisté à mai 68 impuissante à aller participer à toutes se manifestations car on n'avait pas d'essence. J'aurais fait garder les enfants. J'aurais été à la sorbonne. Je me souviens quand on avait annoncé que Cohn-Bendit devait tenir un meeting, je voulais y aller, mais je ne pouvais pas. Les transports ne fonctionnaient pas et il n'y avait pas d'essence. J'étais coincée. Alors, on communiquait avec mes amis par téléphone. Alors, tous les jours, on s'appelait. Les dernières nouvelles. Mon mari et moi étions entrés dans un groupe, celui du professeur Kaufman. Il est décédé. »

« Un groupe de réflexion sur la société. Et là-dessus, est arrivé mai 68. Ça allait tout à fait dans cette mouvance. Dans ce cénacle, il y avait toute sorte de gens, de tous les milieux dont un psychiatre. »

« Je me souviens. Quand mai 68 a explosé, il était dans un état de fébrilité. Et il allé se mêler aux manifestants. Il s'est pris des coups de matraque (rires). Il est venu nous raconter ses mésaventures. »

Quel était ce groupe de réflexion ? quadri vium. Et le livre ? « Quadri vium. Essai sur la civilisation promotionnelle. Depuis, ça a été pris. C'est le professeur Kaufman qui a été l'initiateur. Il a toujours travaillé dans l'ombre. Il n'est pas connu. Très tôt, bien avant mai 68, parlait de civilisation promotionnelle et du don du savoir. Or, mai 68, on a assisté à des manifestants qui revendiquaient non pas pour de l'argent, mais pour une autre société.

« C'était nouveau. Tellement nouveau que ça nous a exaltés. Ça rentrait dans les idées de ce groupe. Le professeur Kaufmann parlait du don du savoir. Ne pas faire de la rétention, le communiquer. Et ça, de façon gratuite. »

Elle était mathématicien. « On était lié à lui par des congrès, des choses comme ça. Quand il parlait, je me souviens, une fois, je ne sais plus dans quelle capitale européenne. On assistait à des congrès. Mon mari était ingénieur et on allait à des congrès. On rencontrait le professeur kaufmann. Après, on dînait ensemble. Et quand il se mettait à parler, on aurait cru un prophète. Je me souviendrais toujours. Il s'est mis à parler. Il avait une voix qui portait. »

« Et d'un seul coup, dans le restaurant, les gens se sont approchés et jusqu'au cuisinier du restaurant, ils sont venus écouter. Il parlait de la société du futur, etc.

« C'était en 66 ou 67, par là. J'ai eu la chance de vivre ces moments avec un homme d'exception que personne ne connaît. »

Qu'en retire-t-elle ? « Je retiens toute cette exaltation, cette espérance d'un avenir prometteur. J'étais toujours bloquée avec les petits que j'avais eu les uns après les autres, donc j'avais un peu cette soif de sortir de chez moi. Je revenais toujours de ces réunions extrêmement

---

excitée, mais bon, je retombais dans mes couches (rires). En fait, j'ai plus réalisé des choses quand les enfants ont grandi. »

Qu'a-t-elle accompli ? « Donc, j'ai commencé à peindre de plus en plus d'ailleurs. Je peins toujours. J'ai commencé à explorer plein de choses au niveau de la peinture. Je fais de la sculpture. Tous les étés, car j'ai pas le temps d'en faire l'année car la peinture me prend beaucoup de temps. Maintenant il y a la gravure.

« Je suis rentrée par hasard. J'ai rencontré une écrivaine qui dirigeait des ateliers d'écriture. J'ai passé un trimestre très...qui m'a apporté énormément. Mais je ne peux pas, l'écriture, c'est une ascèse. Il faut tout laisser tomber pour écrire. Je ne peux pas laisser tomber la peinture après 25 ans »

Est-ce que cela a marquée sa façon d'être mère ou grand-mère ? « Difficile à dire, car il faut en même temps tenir compte de ce qu'on est profondément et de ce que l'extérieur nous a apportés. C'est une combinaison des deux. Il y a mon caractère qui fait que j'ai toujours été récalcitrante. Par exemple, les petites filles imitent souvent leur maman. Donc, j'ai eu une fille et deux garçons. Les garçons ne faisaient pas leur chambre et la fille la faisait. D'un seul coup, je la surprénais en train de faire les lits de ses frères. Alors, je lui dis : 'mais non ! Tu n'a pas à faire leur lit.' J'ai essayé d'inculquer à ma fille qu'on était égaux. Le résultat immédiat ça a été qu'aucun lit n'a été fait. Mais, il y avait ce sentiment d'égalité. Est-ce que je l'ai acquis par mai 68 ? mai 68 l'a confirmé, je vais dire. »

« Je ne pense pas que j'ai été dans la liberté que nous offrait cette période. Parce que j'étais déjà mère de trois enfants. Je suis restée dans la famille classique en tenant compte que mon mari est plus âgé que moi, que j'étais tributaire d'un certain conformisme. Mais ce conformisme, je l'ai progressivement balayé, hein ?

Pour elle, ce qui compte, c'est l'interaction entre ce qu'on est, mai 68 et la personne avec qui on a vécu. « Par exemple, j'appartiens à ceux qui ne divorcent pas. Par exemple, j'ai un mari qui n'a jamais intégré qu'il fallait faire les tâches ménagères (rires). Ça, je me suis rebiffée dix fois, cents fois. Donc, je veux dire que j'ai vécu de mai 68 et de l'époque précédente. J'évoluais à mi-chemin. Ça m'a peut-être apporté un souffle, ça m'a permis des choses.

Et les mouvements féministes ? « J'étais à l'union féminine et civique, pendant plusieurs années. On se réunissait. C'est par l'UFC qu'on s'est organisé pour faire des débats publics pour l'Europe verte. »

« J'étais dans ces mouvements vers 30, 32 ans. Je suis restée quelques années. Puis, après je ne reste pas longtemps dans ces mouvements, car je me lasse vite. »

Se sent-elle proche de ses petits-enfants ? « Oui »

Y en a-t-il un dont elle se sent plus proche ? « On va dire que la petite dernière qui est chez mon fils. Elle est très attachée à moi. Les petites-filles...proches sur le plan féminin peut-être. Mais, je les aime tous de la même façon. »

A quelle fréquence ? Par période. Elle voit plus ceux de Londres, car à sa fille. Ceux de Paris, à son fils, donc belle-fille qui confie à ses propres parents. « Très classique »

« Maintenant, je vois souvent ceux de Paris. Ils viennent en Normandie. »

Il n'y a de règle. « Je travaille sur ma peinture, donc je ne sollicite pas pour garder les enfants. Je réponds toujours. Quand ils ont besoin, je viens, mais sinon... »

Elle ne les sollicite jamais ? « Ah si ! quand ça fait un moment que je les ai pas vus, je les sollicite. »

Leur dernière rencontre fut pendant dix jours à Londres, au moment de Noël. A Paris, elle a emmené les deux aînés au palais de la découverte.

---

Quelles activités avec eux ? « J'aime bien leur faire faire des activités créatives. On dessine. On fait de la poterie. Quand en classe, l'aîné a fait un devoir sur l'Égypte, je lui ai acheté des magazines sur l'Égypte ancienne. L'aîné chez mon fils s'intéresse aux vieilles éditions de la comtesse de Ségur et je lui ai trouvé trois livres de la comtesse de Ségur de 1927. Ah ! Il était ravi. L'aîné chez ma fille, s'intéresse à la météo, tout ça, on lit ensemble tout ce qui concerne ces choses là. En Normandie, on peut faire du vélo avec les enfants dans le domaine. »

Elle parle assez peu avec eux. « Je suis pas quelqu'un qui parle beaucoup sauf maintenant (rires). Je ne parle pas beaucoup d'une manière générale et c'est peut-être ma faille. D'un autre côté, à ma décharge, quand j'ai les enfants récemment. J'avais les trois. Celui de deux, il fallait le suivre à la trace. Quand ils viennent en Normandie, j'ai les courses, les repas à faire. Finalement, ce sont les autres qui profitent des enfants.

« Moi, je suis engluée dans les tâches ménagères. Ça me plaît pas beaucoup (rire jaune). Mais sinon, on peut avoir des apartés sur des sujets précis, une interrogation de leur part. on va en discuter. Le petit à Londres, Jérémy, qui s'intéressait au problème de la mort. Alors, il posait des questions. Comment répondre, c'était très intéressant.

« Ou alors, l'aîné à Paris qui me disait si mon activité de peinture était rémunératrice. J'ai dit non, il faudrait plus d'exposition que je ne fais et que je n'ai pas le temps. Je préfère continuer ma recherche plutôt que de m'impliquer dans une recherche qui me prend beaucoup de temps, pour l'instant. »

Quel est son ressenti du rôle de grand-mère ? « Par rapport au temps qui passe, peut-être que c'est quelque chose qui est comme une continuation de soi, qui permet de poursuivre ce temps. Ce n'est pas ce qui me vieillit. Pas du tout. Pour moi, quand je suis avec les petits, ce sont des partenaires. J'aime bien bavarder avec eux. Je reste très libre. Je ne suis pas enchaînée. Je garde des activités très personnelles. »

« Ah ! Oui. Ça m'a rendue plus anxieuse. Peut-être que c'est parce que j'ai vieilli. Avec mes enfants, j'étais peut-être un peu plus détendue. Avec mes petits-enfants, je suis plus inquiète. »

Inquiète de quoi ? « Qu'il arrive quelque chose ! Si on sort ensemble : 'vite ! Pas traverser sans me donner la main.' (rires) voilà, je suis plus inquiète. »

Ses autres activités sont un frein ? Une aide ? « Je ne l'envisage ni comme frein, ni comme aide. Mais comme quelque chose de personnel. J'espère que ça me valorise auprès de mes petits-enfants. Oui, sûrement. Il y a eu des réflexions. »

Quel genre de réflexions ? « Quand ils ont une question concernant les couleurs, on s'adresse à moi. Une fois, j'avais fait une petite nature morte qui était très classique. Le petit –elle n'était pas...- le petit, l'aîné de ma fille voit et il reconnaît puisque c'était une cafetière avec les tasses et je les avais peintes avec la technique Vanecq. Et donc, j'avais fait cette nature morte avec une lampe, etc. et le petit avait reconnu le service à café. Il m'a dit 'qui ?' et j'ai fait 'c'est moi'. Alors, il m'a dit 'c'est magnifique !'. Il m'a fait rire parce que ce n'était pas magnifique du tout. Mais (rires) le fait qu'il ait reconnu mon service à café sur la peinture... ça, c'était tout au début. »

Aide-t-elle ses enfants ? Non. « Parfois, timidement, j'ose dire 'moi, je faisais comme ça'. Par contre, parfois quand je sens que quelque chose s'est mal passée. Un jour, mon gendre a grondé trop sévèrement le petit. J'ai rien dit bien sûr. Après, en aparté, j'ai dit à ma fille 'tu sais, tu devrais dire à Frédéric de ne pas être si sévère. Le petit a fait ceci, cela. C'était pas si grave'. Non, j'y vais sur la pointe des pieds, vraiment. Ils sont absolument [souverains]. Sauf si on me demande. »

On lui demande souvent ? « On peut me demander mon avis. Mais, non, on ne me le demande pas souvent. Ils ont aussi leur méthode. Je n'ai pas à interférer, je le sais. De toutes façons, je n'ai pas envie d'interférer. J'interviens quand vraiment il y a quelque chose qui m'a chiffonnée, mais sur la pointe des pieds. »

---

Pense-t-elle avoir la même relation à l'avenir avec tous ses petits-enfants ? « Non, je pense pas. Chaque enfant a son caractère propre. Ils sont encore petits. Quel sera leur degré de proximité ? J'en sais rien. A mon avis, je serai sûrement plus intime avec certains moins avec d'autres. Donc, je ne me fais aucun scénario là-dessus. Donc je ne sais pas quel degré de relation j'aurai quand ils auront grandi. Feront-ils appel aux grands-parents ? En tous cas, on fait en sorte d'être présent. Mais pas trop, déjà parce que les parents ne tiennent pas à ce que l'on soit trop présent. Ils aiment qu'on le rende service, ça c'est sûr. Mais on leur répond toujours prêt quand ils nous demandent. »

Est-ce différent pour les plus jeunes ou plus âgées ? « La relation à la grand maternité, ce sont des questions personnelles. Ça dépend du caractère de la personne, de sa relation aux enfants. C'est tout. Je sais qu'il y a des grand-mères qui sont plus proches car elles voient beaucoup plus souvent leurs petits-enfants. Moi, je les vois moins souvent que certaines grand-mères. Il y a plusieurs cas de figures. Parfois entre grand-mères quand on parle de nos relations avec les enfants ou la relation mère/fille qui peut parfois être conflictuel, etc., on retrouve des points communs. A part ça, chacun fonctionne avec ce qu'il est. »

A-t-elle l'impression de revivre la naissance de ses propres enfants ? « Je pense que c'est différent parce que c'est pas moi qui les ai faits et qu'ils ne m'appartiennent pas. C'est ce que j'arrête pas de répéter à mon mari qui se les approprieraient. Bien que je me sente très proche d'eux, ils ne m'appartiennent pas. D'ailleurs, ils n'appartiennent qu'à eux-mêmes à un moment donné. J'ai à chaque fois qu'un enfant est né avec un petit pincement au coeur parce que l'angoisse de mettre un enfant au monde dans notre société. Ça toujours en tête. A chaque fois qu'on m'annonçait une naissance possible, j'étais angoissée. « Quel va être son avenir dans ce monde pour le moins incertain et violent ? J'essaye de ne pas y penser. »

A-t-elle la même relation qu'avec ses propres grands-parents avec elle ? Une grand-mère pas connue/ l'autre est morte quand elle avait six. Garde un souvenir très vague très lointain. Se rappelle de certains soirs où elle racontait des histoires. Ça n'a rien à voir. Etait au Maroc. Mère qui travaillait et donc grand-mère qui s'occupait d'elle et de ses sœurs. Pas la même période, pas les mêmes activités.

Les nouvelles configurations ont changé quelque chose ? Sûrement. Des grand-mères suppléent aux parents, car familles recomposées. Elle, dans sa famille, il n'y en pas, mais partout ailleurs, famille recomposée. Rôle qui a changé : plus dans la vie active, dans l'actualité, dans la vie active. Pour elle, « avant, la grand-mère, c'était la vieille dame qu'on venait voir le dimanche, qui recevait à déjeuner sa famille. Bon, ce n'est pas moi. Je n'aime pas faire la cuisine. Je la fais par nécessité. J'aime bien avoir mes petits-enfants, mais pas trop souvent. Je sais que mon petit-fils, le Parisien, il aime bien mangé. Parfois, il me compare à l'autre grand-mère. Elle, c'est une cuisinière. Là, je fais pas le poids (rires). Alors, j'évite les conversations autour de la nourriture. »

Tout cela a-t-il changé sa propre image ? « Je pense que l'image que j'ai de moi-même, est-elle exact ? D'abord, l'image est fluctuante. Par rapport aux naissances, je pense que ça n'a pas de rapport (silence). Peut-être que si je vais chercher au tréfonds de moi, de ma conscience, une petite fierté d'avoir sept petits-enfants. Peut-être. Mais, c'est tout. »

Ces naissances l'ont rendue heureuse : « on peut être heureux et anxieux en même temps. ».

Que souhaite-t-elle à ses petits enfants pour leur vie future ? « Plein de choses. Surtout qu'ils réussissent dans leurs études de façon à avoir un capital pour se débrouiller. Je pars d'un principe.

---

Moi, j'ai connu les trente glorieuses. Eux, ils sont sensibles, trop sensibles. Et surtout, ils sont sensibles pour subir ce que la vie vous fait subir. »

L'anecdote qui se produit quand elle dit qu'elle est grand-mère : on lui dit « oh ! Une si jeune grand-mère ! » Ça lui fait plaisir de ne pas avoir l'air d'une grand-mère. Au sens classique du terme.

---

## Entretien avec Bénédicte Oudot, le 19 janvier 2008, à 11h

Bénédicte Oudot a 59 ans. Elle avait 21 ans à la naissance de son premier enfant et 50 ans à la naissance de son premier petit-enfant. Elle est divorcée et héberge des jeunes filles étrangères pour payer son loyer. Elle a une voiture « très vieille »

Elle est en préretraite à France Télécom : « on est encore actif, mais qu'on est obligé de rester chez soi. J'ai des mandats syndicaux. Je suis syndicaliste depuis fort longtemps. J'accomplis mes mandats ». Son travail essentiel, c'est le syndicalisme. Elle est aussi administrateur d'une caisse de retraite.

Elle n'a pas vraiment de vie associative, mais participe au conseil de quartier de Bercy dans le 12<sup>ème</sup>. Très modestement. Elle y a beaucoup participé au début pour le lancer. « J'ai pas le temps le soir, donc je suis spectateur beaucoup plus que acteur. »

Pratique-t-elle un sport ? « Je suis censée faire du yoga, mais en ce moment, je rate tous les cours. En fait, je viens de reprendre un petit boulot, trois jours par semaine, car je ne m'en sors pas financièrement. J'ai beaucoup voyagé en 2007, donc j'ai un peu tiré sur les fonds. Je suis vendeuse dans une librairie. »

Ses lectures ? Journaux et livres. Les romans essentiellement. Multi consommatrice, donc lit tout ce qui lui passe dans la main : journaux plus facile.

Elle a un portable, un ordinateur. Elle va dans les cybercafés et à la BNF. Elle échange des mails et SMS pour son « boulot », mais pas avec ses petits-enfants, trop petits. « Une partie de mes petits-enfants sont déjà à réclamer de jouer à l'ordinateur toute la journée. »

Cuisine-t-elle ? Très rarement sauf quand elle les garde, elle leur fait des crêpes, des hachis parmentiers, ce qu'ils aiment. Plats assez faciles.

Et sa fille ? Et sa belle-fille ? « Non, elles ont des maris qui sont cuisiniers. Comme moi j'ai fait, elles sont dans la reproduction. Elles ont trouvé des maris qui cuisinent. Et ça leur permet de faire le reste. »

Les sorties ? Elle va « pas mal » au spectacle, beaucoup au cinéma. « De temps en temps au théâtre. Le ciné presque une fois par semaine. Concert tous les deux ou trois mois. »

Son enfant la plus âgée a 38 ans. Elle est mariée et a 3 enfants. Le second a 37 ans (3 enfants, marié). Dernier est en concubinage, 32 ans. Lui n'a pas d'enfant, mais sa conjointe se prépare à devenir mère.

Les plus âgés de ses petits-enfants sont nés l'année de ses 50 ans car elle a demandé pour son anniversaire d'avoir des petits-enfants. Ils ont 8 ans et demi. La plus jeune, 3 ans.

Sa fille vit à Suresnes. Ses deux fils sont à 30 km de Toulouse et Angoulême. Et ses petits-enfants sont à Suresnes et à Toulouse. « Et, ma fille part en Afrique du Sud l'été prochain avec ses enfants, ce qui me coûte beaucoup comme idée, pour l'instant. Bien que ça m'offre des perspectives de voyage dans des endroits que je n'ai pas visités. Ça va être dur. Même si je ne les vois pas beaucoup, j'étais bien contente de les savoir tout près. Surtout ma fille. »

Suresnes en transport en commun, est à une heure. A Toulouse, elle prend les trains de nuit, et donc cela prend une nuit.

Elle a encore sa mère qui a 85 ans. Obligée d'être proche d'elle. Maladie d'Alzheimer. Ne s'occupe pas beaucoup, « car j'ai toujours été dans une distance choisie assez importante. J'ai la chance d'avoir une sœur sur paris. C'est elle qui s'en occupe et qui fait tout le travail.

---

« Moi, je fais que des petites visites. »

Concernant les deux affirmations : pour elle, la première, bien que la deuxième soit « vraie aussi ».

« Je choisis la première et je la revendique. » Pour quelles raisons ? « Parce qu'en fait, c'est ce que je préfère affirmer. L'autorité parentale est bien sûr totalement remise en cause. Pour moi, ce qui a été important çà a été revendiquer ma liberté. En fait, je me suis échappée l'année d'après sous la forme d'un mariage. »

En 68, elle avait 19 ans et était en 2<sup>ème</sup> année d'université à Nanterre. « Bien placée pour m'amuser, parce que je me suis beaucoup amusée ». Elle habitait dans le 8<sup>ème</sup> arrondissement.

Ses souvenirs spontanés ? « Bien sûr les manifestations. La grande liberté de parole. Pour moi, une grande liberté que j'ai réussi à acquérir à ce moment là. Mes premiers émois amoureux. »

Ses engagements ? « Totalement spectatrice ».

Ce qu'elle en retire ? « Çà a changé beaucoup de choses dans ma vie de partager çà, même en étant essentiellement spectateur. C'est ce qui m'a permis de m'émanciper complètement de ma famille. »

L'ambiance dans la famille ? « Une famille extrêmement traditionnelle, catholique pratiquante. J'étais en pleine effervescence à ce moment là, en rejet de tout ce qui était ma famille. Sauf que je n'en suis sortie qu'en me mariant. J'ai pas réussi à m'en sortir en quittant le domicile familial et en m'installant toute seule. Çà, je ne l'ai pas fait. J'aurais aimé le faire, mais j'avais une chape trop lourde pour moi. »

« La solution a été de me marier en 1969. »

Est-ce que çà a marqué sa façon d'être mère ou grand-mère ? « Je pense pas tellement en fait. Si quand même, j'ai éduqué mes enfants d'une manière beaucoup plus libérale que j'ai été élevée. En faisant très attention à leurs goûts et à leur individualité. Je pense qu'ils font la même chose avec leurs propres enfants. Ils sont dans la reproduction sociale. »

« Bien sûr que çà a changé des quantités de choses dans les modes de relations et dans le rapport parents/enfants aussi. Mon fond d'éducation bourgeoise était toujours bien présent. J'ai eu la chance d'avoir un mari qui était une perle au foyer. Çà m'a permis d'avoir une vie de femme, d'épouse et en même temps, je travaillais loin. Donc, nos enfants ont été élevés de façon assez libérale. »

« Mais il y avait quelqu'un à la maison. Ma fille est en train de reproduire exactement la même chose. Elle essaye du moins. »

« Sur le partage de tâches, on était pas du tout un couple classique. Il y avait même une inversion des rôles masculin/féminin d'une certaine manière. C'est lui qui tenait la maison et moi, je cavala à l'extérieur. Je rentrais tard le soir.

« Il travaillait à la maison. Il était enseignant à l'université avec très peu d'heures de cours. C'est vraiment lui qui a joué le rôle maternel. Ce n'était pas si classique que çà à l'époque. C'est beaucoup plus fréquent aujourd'hui. Et moi, çà me convenait très bien. »

« Çà a eu beaucoup d'inconvénients aussi. »

Quels en étaient les inconvénients ? « C'est que je me suis retrouvée peu à peu dépossédée de tout rôle. J'étais pas un homme, mais j'étais dépossédée de tous mes rôles typiquement féminins. Je me suis retrouvée sans rien. Donc, j'ai fini par tirer ma révérence. J'ai mis du temps. »

Les conséquences sur les enfants ? « Oui, je pense qu'ils ont un modèle familial où les hommes font beaucoup de tâches ménagères, où un maximum de choses sont partagées. Ils ont épousé des gens qui leur permettent de continuer ce mode de vie en fait. Ma fille n'aime pas du tout cuisiner. »

---

« Elle a rencontré un mari qui ne cuisinait pas, mais il a compris que s'il voulait bouffer, il fallait s'y mettre. Donc, il est devenu un excellent cuisinier. »

« Mon fils aîné fait un maximum de choses chez lui. Sa femme travaille. »

Se sent-elle proche de ses petits-enfants ? « Pas très proche, non. C'est pareil que comme je l'ai fait avec mes propres enfants. Je maintiens une distance. Pour ne pas être totalement envahie. Les enfants de ma fille sont beaucoup plus proches de moi que les enfants de mon fils. Ça, je pense que c'est du au fait que les enfants de sa fille et de sa belle-fille, c'est pas tout à fait la même chose. Mes petits-enfants me connaissent bien, parfois je m'en occupe. Et souvent sur une durée assez longue. En général, je garde les enfants quand les parents ne sont pas là. C'est beaucoup plus facile, quand il n'y a pas deux personnes qui font la loi. »

« En plus, il est éloigné physiquement. Ceci dit, on n'est pas du tout dans une relation continue. J'y vais quand on a besoin de moi pour donner un coup de main. Je vais de temps en temps, mais très rarement, comme ça pour rendre visite. »

Dernière visite ? « Ceux de ma fille, je les ai gardés très récemment chez eux. Leurs parents sont allés en Afrique du sud, chercher une maison, une école et tout le bazar. Je suis restée une semaine chez ma fille.

« Au moment de Noël, mon fils est resté à Paris quelques jours, mais je dirai le temps d'un repas. Le temps de leur donner leurs cadeaux de Noël. Donc ça a été très bref. Mais, récemment, mon fils m'a appelé pour savoir si j'étais libre le week-end de Pâques pour venir jouer la grand-mère, ce que je vais faire. J'ai accepté en courant. J'ai vérifié que j'étais libre. Ça me fait plaisir, mais pas trop longtemps, sinon je suis totalement dépassée par les événements. »

Quel genre d'activités a-t-elle avec ses petits-enfants ? « Souvent, l'objet de mes visites est de les garder, donc je les garde. Je tiens la maison. Je participe à toutes les tâches familiales. Puis, on va se promener. Très rarement au spectacle, car quand j'arrive, ils ont déjà tout vu. »

« Je les ai amenés ici, donc ils ont joué chez moi. J'ai toute une caisse de jouets. Je les emmène dans le parc à côté. Parfois, on va au jardin d'acclimatation. Ce sont plutôt des sorties à l'extérieur. Et puis, à la maison, on joue à des jeux, des jeux de société. On tape le carton. Et surtout, on raconte des histoires avant de dormir, pour les calmer. »

Quel est son rôle en tant que grand-mère ? « Le rôle d'aide familiale. »

« Ils m'accueillent à bras ouvert. Je suis un peu sévère car j'ai pas envie d'être débordée par les événements. Donc, ils me respectent encore un petit peu. Ils essaient de dépasser la ligne jaune de temps en temps. Je les remets en place. Je suis dans un rôle de grand-mère classique. »

Qu'attendez-vous les uns des autres ? « C'est pas comme ça qu'on a vécu. Moi, je n'attends pas grand-chose de mes enfants. Je suis très proche de ma fille, mais dans un rapport très distancé. C'est pour ça que ça m'ennuie qu'elle s'en aille en Afrique du Sud, car elle m'a un petit peu à l'œil. Elle me surveille. Quand je ne vais pas très bien, elle est là. »

« Mais on n'est pas du tout dans une proximité physique réelle. On sait qu'on est là. La distance qui va s'installer puisqu'on peut communiquer autrement, pas mal par mail. C'est un mode de communication que j'aime bien. Les autres, je pense que je n'attends pas grand-chose d'eux, car ce sont des hommes. Ce n'est pas la même chose.

« Mon fils le plus jeune qui a un métier d'artisan gagner très mal sa vie, donc je l'ai énormément soutenue financièrement et moralement par la même occasion. J'avais décidé dans ma tête que passé trente ans, j'arrêterai. Mais, ce n'est pas tout à fait ça. »

« Je suis dans une relation de contrôle par rapport à lui. Ce n'est pas quelqu'un d'extrêmement ardu au travail. Il a choisi quelque chose de particulièrement difficile, d'être totalement autonome. Donc quand je vais le voir, c'est affectueusement, mais c'est aussi dans un

---

rôle de contrôle. Je lui demande où il en est, comment il se débrouille, de me prouver que ça avance. »

« Et c'est pas toujours facile. Ça ce n'est pas très bien passé juste avant Noël. Je suis allé le voir. J'ai vu que question boulot, ça n'avait pas l'air d'avancer. On a parlé argent et ça m'a énormément troublée de voir que j'allais devoir continuer à jouer les roues de secours. Ça allait durer encore longtemps. »

« [...] c'est celui qui a le plus souffert de la séparation de ses parents. Je me suis laissée aller trop longtemps à titre compensatoire, je dirai. »

Elle est venue le plus vite possible pour voir la « tronche » de ceux nés à Paris. Deux nés en Grèce, à Athènes. Elle y est très vite. Famille très nombreuse, 9 frères et sœurs et beaucoup de ses neveux nièces ont trois enfants.

« Pour moi, la naissance des enfants, c'est la victoire de la vie contre toutes les vicissitudes. Donc, on est toujours content. Enfin, moi, j'ai toujours été très heureuse que mes propres enfants avaient eux-mêmes envie de se reproduire, cet instinct même de reproduction. »

Le fait de travailler, un frein ou une aide ? « Moi, ça m'a protégé. Comme ça, on n'a pas pu abuser de mes services. Je me suis toujours tenue à des coups de main de temps en temps, mais pas régulier. Pas le mercredi par exemple. Pas les vacances scolaires. Ça m'est arrivé, très peu en fait, de prendre les trois enfants de ma fille une semaine pour que ma fille ait le temps de respirer un peu. Ils veulent s'occuper de leurs enfants. J'ai toujours trouvé ça très bien. J'applaudis de mes quatre mains (rires). »

Donne-t-elle des conseils ? « Ça m'arrive. Sur le plan de la psychologie de l'enfant. A un moment, un ou deux enfants montrent des signes soit de souffrance, soit d'autre chose et avec ma fille, on échange sur un enfant qui a des difficultés. »

Etre une jeune grand-mère difficile ? Différent pour les plus âgées ? « Pas du tout. Moi, je l'ai revendiquée. Parce qu'en fait, je ne suis pas tout à fait représentative de ma génération. Quand j'étais petite fille, le métier que je voulais faire, c'était grand-mère. Donc j'ai dit à cinquante ans, qu'il serait temps quand même. Je vois autour de moi le gens de ma génération. Elles sont grand-mères beaucoup plus tard. Pas en si grand nombre et aussi rapidement. Moi, j'ai trouvé ça agréable d'être grand-mère jeune. Pouvoir faire des choses avec mes petits-enfants. »

« Si, il y a une chose que j'ai pas racontée, c'est que tous les deux ans, j'en emmène deux aux sports d'hiver pour leur apprendre le ski, car je pratique le ski. Et donc, je les prends. J'ai emmené les deux aînés de chaque famille ensemble, les deux deuxième ensuite. C'est tous les deux ans. Donc l'année prochaine, je ne sais pas trop ce que ce sera. Le prochain tour, les enfants sont un peu décalés question âge et un sera en Afrique du Sud. Je vais peut-être emmener, mais pas tout de suite, la petite-fille en Afrique du Sud avec moi pour l'amener chez ses cousins. »

« J'ai décidé que les relations que j'aurai, ce serait des choses comme ça. Faire un petit voyage avec mes petits-enfants deux par deux. Pas trois par trois, car à trois, c'est la bagarre. A deux, c'est beaucoup plus cool (rires). Je ne vais pas me compliquer la vie. J'ai déjà fait ça avec mes filleuls. Je les emmenés quelques jours à Londres. »

Une raison à cela ? « Le gros avantage, c'est qu'on mène la barque. Je pense que faire des voyages quand ils seront adolescents, ce serait pas mal, si à ce moment là, ils en ont encore envie. »

L'image d'elle-même changée ? « Sûrement. Parce que je suis enfin entrée dans le rôle de la grand-mère que j'espérais, que j'avais beaucoup idéalisé qui ne ressemble pas du tout au rôle que j'ai maintenant. Nos grand-mères étaient d'une autre génération. Elles étaient dans le rôle d'aide, essentiellement. Oh, si ! C'est aussi un peu ce que je fais finalement. »

---

Ses grand-mères ? « Ben, en fait, ça va être du même ordre, finalement. Quelqu'un qui vient donner un coup de main de temps en temps à la maison, qui est là quelque part, si on en a besoin. La différence, c'est que maintenant, on fait autre chose avec les enfants. Avant, elles ne faisaient que venir et surtout nous accueillir dans leur maison l'été. En fait, on passait toutes nos vacances chez nos deux grand-mères, qui étaient capable de nous accueillir en grand nombre. Moi, je n'ai pas de lieu pour accueillir mes petits-enfants. Je ne suis même pas propriétaire de mon appartement. C'est un truc que j'aurais bien aimé avoir, un lieu où réunir mes petits-enfants tous ensemble, et les enfants aussi. Et puis, en fait, je me suis rendue compte que d'une part, ce ne me serait jamais matériellement possible et que, d'autre part, eux-mêmes n'avaient pas du tout envie. Mes enfants, n'avaient pas du tout envie de passer leurs vacances ensemble. J'ai fait un essai une fois et j'ai vu que une semaine, ça suffisait (rires). »

« [...] Je pense que c'est une chose que je ne leur offrirai jamais. C'est un peu un renoncement. J'aurais aimé aussi que mon ex-mari vienne avec sa nouvelle famille. Tout ça, c'est mes petits rêves de soixante-huitarde attardée. J'aurais bien aimé que tout ça se passe de manière cool, mais c'est pas du tout ce que veulent, donc c'est loupé (rires). »

Quand on est plus jeune, elle considère que c'est mieux : « on supporte plus facilement les enfants, moins de pépins de santé. » Elle ne supporte pas le bruit qu'ils font, car elle vit dans le silence le plus grand possible. Très vite dépassée par les écrans (ordi, télé). Elle est sidérée par leur capacité d'apprendre et par la place que ça prend dans leur vie. Elle n'est pas d'accord avec. A élevé ses enfants sans télé le plus longtemps possible.

« Horrifiée par leur attrait des écrans. »

A-t-elle l'impression de revivre naissance de ses enfants ? « Non, pas du tout. Je suis toujours dans cette relation très distanciée. Ce qui leur appartient leur appartient. Je reste à ma place. »

Les changements dans sa propre vie ? « Pour moi, que des gens mettent au monde des enfants, ça veut dire que ça y est la vie les intéresse et à peu près la même chose pour moi. Quand j'ai eu ma fille, c'est-à-dire très jeune, pour moi, ça a signifié que j'acceptais. Avant, j'étais dans le refus et là, j'acceptais. Et ça a été un bouleversement. Je suppose que, pour eux, ça a été un bouleversement dans leur mode de vie de passer d'une vie de couple de passer à une vie à trois, puis à une vie à quatre, puis une vie à cinq. Ça veut dire ils sont dedans. Ils jouent le jeu. Ils acceptent le jeu de la vie. En même temps, ça s'est accompagné avec mes deux aînés à une autonomie totale vis-à-vis de leurs parents. Ils vivent leur vie. »

« Il se trouve que j'ai un compagnon. Je ne vis pas du tout avec lui. Il a lui-même des enfants, mais eux ne se reproduisent pas. Je ne peux pas m'empêcher de faire, dans ma tête, la comparaison. [...] là, la différence, elle est patente car ses enfants à lui ont le même âge que mes enfants et eux ne se sont pas lancés dans la vie de cette manière là. Eux, ils ne sont pas dans la reproduction. Totalement inconscient. »

Qu'est-ce qui fait ce passage du refus à l'acceptation ? « C'est pareil. C'est totalement mon interprétation. Je n'ai pas forcément raison. Je pense que mes enfants ont vécu dans une atmosphère de vie, dynamique. Avec des gens dynamiques. Mon mari et moi, on vivait à 150 à l'heure. On avait une espèce de petite doctrine qui est 'plus on en fait, plus on en fait'. Ce qui a beaucoup d'inconvénients aussi, hein ? Néanmoins, ça roule même vite. »

« Mon ami et sa fratrie, ils ont vécu dans une atmosphère beaucoup plus protectrice. Son épouse ne travaillait pas. Elle est tombée malade assez tôt. Elle a eu deux cancers successifs à deux ans d'intervalle. Ils ont vécu dans une atmosphère que j'estime mortifère. Je m'explique le fait qu'ils ne se reproduisent pas du fait de cette atmosphère mortifère. »

---

« On n'a pas envie donner la vie quand on n'a pas cette impulsion instinctive de reproduction. Alors si il entendait, il serait complètement horrifié que je puisse dire des trucs pareils. »

« [...] je peux parler de mon fils qui serait aussi dans une position d'adolescent attardé. Mais il a une compagne qui elle fonce. Elle a foncé doucement, parce qu'elle a le même âge que lui. Elle commence à se dire que c'est le moment de faire des enfants. Elle, elle le fera. »

« L'autre grand-mère pousse psychologiquement. Du côté de mon compagnon, le fait que leur mère soit décédée change beaucoup de choses. Il n'y a pas cette présence vitale, féminine qui est là pour réclamer des petits-enfants. Je pense que ce n'est pas pareil un grand-père frustré et une grand-mère frustrée. »

Que souhaite-t-elle à ses petits-enfants ? « Ça c'est dur. Je suis assez affolée du monde dans lequel on vit, de la régression par rapport à nos ambitions soixante-huitardes, de paix dans le monde, écologistes. A l'époque, ça n'existait pas trop. De la dégradation écologique dont on a pris conscience maintenant. Je suis rudement contente d'avoir des petits-enfants, mais je suis inquiète du monde dans lequel ils vont vivre. En même temps, je suis rudement contente que la mondialisation existe. Il y a des côtés économiques qui sont négatifs, mais il y a aussi ce formidable échange interculturel qui est l'avenir du monde. Alors je trouve ça assez affolant, mais est-ce plus affolant que quand nous, on était plus jeune ? Probablement pas. Je pense que tous les constats dans le monde depuis des siècles sont les mêmes. Un e fois qu'on a acquis une certaine sagesse due à l'âge, on regarde derrière, on regarde ce qui attend les autres. On est rassuré. Ce n'est pas beaucoup mieux. »

« Ils vivront leur vie. Je pense qu'ils auront une vie totalement différente de la nôtre. Je pense que l'accélération de ses moyens de communication va totalement changer la donne, y compris dans les relations personnelles entre les gens. [...] Ça sera leur problème. En même temps, je crois que le fond de commerce qu'est la vie dans la petite enfance, quelle qu'elle soit, la mise au boulot entre 25 et 35 ans, tout ça, ça va continuer. Il y a quand même un fond de commerce qui va rester. »

Son rôle par rapport à ça ? « Aucun. Je suis vraiment un petit grain de sable qui essaye de survivre dans ce monde. » Elle se sent larguée par le nouvelles technologies.

Par rapport à ses petits-enfants ? « J'essaierai de rester en contact avec eux, mais c'est pas sûr que j'y parviendrai. Je pense que, passée la petite enfance [...], dès l'adolescence, c'est terminé. » Comme avec ses grands-parents, il y aura une relation affectueuse et de respect de la personne âgée.

Une anecdote ? « Je dirai la naissance du premier. Je suis arrivée ventre à terre pour être la première à voir sa tronche. C'est un moment très très fort. J'ai dit que je n'avais pas vécu la naissance de mes petits-enfants comme celles de mes enfants, ce n'est pas tout à fait vrai. Surtout ce premier petit-enfant qui montre le bout de son nez. »

---

## Entretien avec Régine,

Régine a 55 ans. Elle a deux enfants, une fille de 29 ans qu'elle a eu à 27 ans, qui est professeur et pacsé depuis 2 ans et un garçon de 27 ans qu'elle a eu à 30 ans et qui est pharmacien.

Depuis septembre 2007, elle est pour la première fois grand-mère de jumeaux : 2 garçons : Rafael et Marius, les enfants de sa fille.

Régine est propriétaire d'un appartement en Banlieue (dans le 91). Elle a vécu plusieurs années au Zaïre, au Guatemala et au Sénégal.

Elle est mariée, possède une voiture et est cadre dans une institution.

Elle ne fait pas beaucoup de sport, quelques randonnées dans l'année mais rien de régulier. Elle n'a pas non plus d'activités associatives.

Elle lit beaucoup, aime aller au cinéma et surtout voyager.

Elle a un téléphone portable, un ordinateur mais pour l'instant, ne communique pas de cette façon avec ses petits enfants : *« ils sont trop jeunes ! »*

Régine *« adore fais la cuisine »* : *« j'ai vraiment très hâte de faire des petits plats pour mes enfants, ma fille n'est pas du tout cuisinière donc c'est moi qui fera les bons plats »*

Régine sort beaucoup : *« je suis peu chez moi, je travaille et le soir et le week end, je suis toujours occupée »*

Régine habite dans l'Essonne et ses enfants et petits enfants habitent dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Elle met à peu près 45 mn en voiture de chez elle mais vient souvent après le travail (elle travaille à Opéra) ce qui fait à peu près 25 mn de métro.

Régine a encore sa mère, elle va avoir 80 ans en février, elle vit dans le 92.

Elle est proche d'elle et l'aide beaucoup : *« je l'appelle, je lui fais des courses quand il faut. Mon mari l'aide beaucoup, étant donné qu'il ne travaille pas et qu'il n'habite pas très loin, il est souvent avec elle, il lui fait des courses, il lui tient compagnie »*.

Régine n'hésite pas à dire qu'elle se sent plus proche de la première affirmation : 68 m'a offert la possibilité de *« produire ma propre individualité »* en réhabilitant l'initiative individuelle.

Régine avait 16 ans en 68, elle était en première, au lycée, elle vivait chez ses parents, dans le 92.

Régine a des souvenirs de cette période :

*« J'étais allée à la Sorbonne avec mes parents, on avait vu des gens qui faisaient des settings. Je suis allée à des manifestations mais en même temps, j'étais un peu jeune, je ne savais pas trop ce que je faisais là, mais j'y allais. Je n'étais pas engagée mais dans la famille, je sais que mes parents soutenaient le mouvement et donc, j'étais contente d'y aller ! »*.

Régine n'a pas eu de prise de conscience à ce moment là :

*« J'étais vraiment jeune, c'est plus tard que je me suis rendue compte de ce qu'il s'était vraiment passé. Ça n'a pas changé ma vie sur le coup, je retiens juste que dans l'évolution générale, ça a été un pas très important. Mais ça, je le dis avec du recul. »*

---

Régine se sent très proche de ses petits-enfants : *« Oh oui, je me sens très proche d'eux, je les aime énormément »*

Elle se sent autant proche de l'un que de l'autre *« Je ne peux pas me sentir plus proche d'un des deux, ce sont des jumeaux et ils ont trois mois, même si chacun a son propre caractère, mais je les aime autant l'un que l'autre »*

Régine essaye de les voir le plus régulièrement possible *« mais pas assez »* me dit-elle. Sa dernière visite auprès d'eux s'est passée il y a deux jours : *« on a fêté Noël avec eux le 23 au soir, ils ont eu un beau cadeau, une superbe poussette »*

Pour l'instant Régine n'a pas beaucoup d'activités avec eux *« à part risette, biberons et couches »* mais *« plus tard, je pense que je ferais beaucoup de voyages. Je les inviterai à la maison, à sortir, à aller au cinéma. Ah je suis ravie, j'ai envie de faire plein de choses avec eux. J'ai hâte qu'ils aient 12 ans car j'ai prévu d'aller en Egypte avec eux et en Afrique car j'y ai vécu »*.

Régine n'avait pas du tout imaginé son rôle de grand-mère *« je n'y avais jamais pensé, c'est arrivé très vite, elle a arrêté la pilule et même pas un mois plus tard, elle était enceinte des jumeaux, tout a été très vite, je n'ai pas eu le temps d'y penser »* *« mais pour l'instant ça va, je ne suis pas trop angoissée, j'aime beaucoup ce rôle de grand-mère et j'ai hâte qu'ils grandissent »*

Régine intervient beaucoup auprès de ses petits enfants, toujours à la demande de sa fille qui demande beaucoup de présence mais en même temps, Régine trouve cela *« naturel de faire ça en tant que grand-mère »*

*« Elle a eu du mal au début avec les deux, on a été très présent avec son père et tout le reste de la famille, avec ma sœur, on est venu dormir chez elle, s'occuper une nuit entière des jumeaux pendant qu'elle allait dormir ailleurs avec son ami, pour qu'ils se reposent »*

Régine pense que sa fille attend de sa mère beaucoup d'aide *« Elle a besoin de nous pour s'occuper des enfants, qu'on les emmène en vacances, qu'on ait des activités récréatives avec eux et puis, notre rôle s'est aussi de l'aider financièrement car elle va prendre un congé parental sans solde et pendant quelques mois, ça va être dur donc on s'est engagé son père et moi, à l'aider pendant cette période »*.

Régine pense qu'il est important d'intervenir au moment de la naissance *« c'est un moment incroyable et c'est bien d'avoir une reconnaissance immédiate, c'était important pour moi et pour ma fille et bien sûr pour les petits »*.

Régine travaille est il vrai que pour elle, c'est un frein : *« Ma fille a besoin de moi en semaine, lorsque son ami travaille et qu'elle est toute seule toute la journée, mais je ne peux jamais venir en journée, et le soir, ils dorment et le papa est là donc, c'est plus facile pour ma fille mais je suis rassurée car ma sœur et ma nièce habite juste à côté et l'aide énormément puis, elle a beaucoup d'amis qui passent »*

Régine aide beaucoup sa fille pour habiller les petits : *« j'achète énormément de vêtements, j'adore »*.

Par contre, en ce qui concerne l'alimentation et les soins, elle *« n'a pas besoin de l'aider : Je n'aide pas ma fille pour l'alimentation, pour les habiller oui mais pour le reste, elle se débrouille très bien et puis, on oublie ce qu'on a fait pour nos propres enfants et, finalement, les choses ont tellement évolué, les conseils qu'on nous donnait ne sont plus du tout les mêmes. Je pense par exemple à la position pour les faire dormir : avant on nous disait de les faire dormir sur le ventre, puis maintenant, c'est le contraire donc, mes conseils sont trop vieux et puis, elle a des conseils beaucoup plus avertis par les livres et par ses amies qui ont des enfants du même âge et par la pédiatre. J'ai plus un rôle d'écoute et je trouve ça bien »*.

---

Régine ne pense pas avoir la même relation avec ses petits enfants car pour elle, « *les choses vont évoluer : je ne vais pas tout le temps travailler donc avec les autres, ça sera sûrement très différent* »

Régine ne considère pas qu'être jeune grand-mère est difficile bien qu'à cause de son travail, elle ne peut pas les voir très régulièrement, cependant, elle est une des premières de ses amies donc pour l'instant, elle se retrouve un peu seule face à cette situation.

Elle trouve que même si elle a moins de temps, elle peut faire des choses qu'une grand-mère plus âgée ne pourrait pas faire : « *passer une nuit entière seule avec deux nourrissons, je peux vous dire qu'à plus de 60 ans, c'est très difficile, il faut avoir la pêche* ».

Lors de la naissance, Régine a eu l'impression de revivre la naissance de ses enfants : « *Ah oui. C'est-à-dire que j'étais comme quand mes enfants sont nés, j'étais émerveillée de les voir et là, ça m'a fait la même chose.* »

Par contre, elle ne pense pas avoir la même relation avec ses petits enfants qu'elle a eue avec ses grands-parents : « *Je pense que ça sera différent. Mes grands parents vivaient à côté de chez nous, on les voyait constamment, ils nous amenaient à l'école, on partait en vacances avec eux pendant près d'un mois. Je pense que ça sera quand même différent.* »

Depuis la naissance de ses petits-enfants, son emploi du temps n'a pas vraiment changé sauf que « *le week end, j'essaye d'être beaucoup avec eux et moins au cinéma ...* ».

Régine a tout de même eu « *un coup de vieux* » lors de la naissance des petits. « *Je me sens évidemment plus vieille maintenant, ça c'est sur.* »

Mais, malgré cela, Régine est très heureuse de cette naissance et souhaite vraiment être utile et soulager sa fille dès qu'elle le souhaite.

Son rôle, elle le voit comme celle qui sera là pour les distraire, leur apprendre des choses, « *j'ai envie de leur faire faire plein de choses* ».

Pour ses petits-enfants : « *J'ai envie qu'ils fassent ce qu'ils aiment, qu'ils soient bien dans leur vie, bien avec leurs parents, bien dans leurs études* »

#### ANECDOTE :

*Mes débuts de Grand-mère : j'avais Marius dans les bras, il était très bien avec moi et son père est entré dans la pièce, il a parlé et là, Marius s'est retourné et a regardé son père, c'était extraordinaire.*

---

## Entretien avec Véronique

Véronique a 58 ans. Elle a eu son fils à 23 ans et a eu son premier petit-fils à 50 ans.

Véronique a 2 petits-enfants : deux garçons de 8 et 4 ans et un autre qui va arriver en avril.

Son fils va avoir 35 ans.

Elle vit en couple, dans un appartement dont elle est locataire, à Paris, dans le 11<sup>ème</sup>.

Elle a une voiture. Elle est psychanalyste et travaille chez elle.

Elle fait du sport une fois par semaine, de la gymnastique dans une salle.

Elle fait partie de 3 associations :

- une association qui concerne sa maladie d'intolérance au gluten
- une autre qui concerne le champ de la folie
- une autre qui est une école analytique

Hobbys :

Véronique peint beaucoup, elle lit aussi, elle va un petit peu au cinéma.

Comme hobby : « *je m'occupe de mes petits enfants* ».

Elle possède un portable, un ordinateur mais n'échange pas de mails ni de sms avec son petit enfant de 8 ans « *il est encore petit pour ça* ».

Véronique prépare des plats pour ses petits enfants lorsqu'ils viennent chez elle. Sa belle-fille est aussi cuisinière.

Véronique travaille chez elle mais sort aussi régulièrement car elle travaille aussi avec des éducateurs.

Elle habite dans le 11<sup>ème</sup>, son fils à Chatenay Malabry. Elle met entre 30mn et 1h pour aller chez lui en voiture.

Véronique n'a plus ses parents : son père est mort il y a 3 ans et sa mère, lorsqu'elle avait 4 ans. Sa belle-mère est encore en vie, elle habite en Bretagne, elle a 80 ans. Elle la voit un petit peu « *on a fêté ses 80 ans, il y a 15 jours mais c'est compliqué, c'est ma belle mère et ça n'a pas toujours été simple mais maintenant, les rapports sont cordiaux* ».

Elle se sent proche de la première affirmation sur mai 68. « *Forcément la première mais de façon assez marginale quand même car quand j'étais jeune, j'avais beaucoup de problèmes avec mes parents, je suis partie de chez moi et donc 68 a été une occasion pour moi d'être libérée. Mais libérée tout en étant assez mal* »

Véronique avait 18 ans en 68. Elle passait son bac. « *Comme je ne m'entendais pas avec mes parents, j'ai fait des études courtes, j'ai fait des études de kinésithérapeute et à 21 ans, je suis partie, à la majorité, j'ai rompu avec ma famille.* »

En mai 68, elle était encore chez ses parents mais était en pension chez des bonnes-sœurs à st germain en laye mais « *elles étaient assez progressistes puisqu'on les emmenait sur les barricades* ».

---

Véronique a beaucoup de souvenirs de cette période : *« c'était une période assez tumultueuse, on parlait beaucoup, on essayait de refaire le monde mais, en fait 68 a duré plus longtemps que 68, c'est une nébuleuse qui a duré une dizaine d'année. Il y avait un climat de mettre à bas les poncifs, les préjugés, c'était une époque où on avait le sentiment qu'on allait pouvoir vivre autrement ».*

Véronique ne s'est pas tellement engagée en 68, plus tard, elle s'est engagée politiquement : *« Je suis rentrée au PC en 78, donc 10 ans plus tard parce que j'étais avec Lucien Bonnafé, qui était quelqu'un de très connu, très intelligent et en 81, quand Mitterrand a été élu, j'ai rompu avec le parti et avec la politique en général ».*

Véronique ne sait pas si mai 68 a changé sa vie : *« j'ai eu une histoire tellement compliqué que j'ai l'impression que ça a été un nouage entre les deux. Je n'étais pas très bien dans ma peau et 68 m'a certainement permis de pouvoir me libérer plus facilement mais la liberté intérieur est venue plus tard ».*

Véronique pense que ça a certainement marqué sa façon d'être mère : *« J'avais une belle-mère extrêmement rigide, catholique et je voulais l'envers de ça et 68 m'a donné cette possibilité ».*

Véronique se sent très proche de ses petits enfants. Elle se sent aussi proche de l'un que de l'autre. *« Le premier, ça a été quelque chose de formidable, on a commencé à le garder, il avait 15 jours, on s'est découvert, on s'est adopté mutuellement, il y a un grand attachement qui dur toujours d'ailleurs. On les prend très souvent, ils nous réclament, c'est un vrai bonheur et même si ça me fatigue puisque j'ai été malade quelques années et bien, ça me donne quand même une certaine pêche car ils mettent de la vie ».*

Véronique n'a pas de rythme régulier pour garder les petits. Elle les a vu il y a quelques jours, pour Noël, ils ont réveillé chez leur fils, ils y ont même dormi. Son fils et sa belle-fille partent pour le réveillon et *« nous allons probablement prendre les enfants, mais ce n'est pas encore sur car l'ainé a peut être une fête, alors parfois, il ne veut pas venir et donc on ne prend que le petit ».*

Véronique voit ses petits enfants autant qu'elle le souhaite : *« J'ai une très bonne relation avec ma belle fille ».*

Véronique fait beaucoup de peinture avec ses petits enfants : *« de l'aquarelle, de l'acrylique, beaucoup de petites choses à créer, beaucoup de spectacle comme guignol, le théâtre, le cinéma, les sorties, on les emmène à l'aquarium, au muséum d'histoire naturelle, on fait tout ce qu'on peut, tout ce qui peut leur ouvrir l'esprit. On les a abonné à des livres plus intelligent que Wall Disney, on lit beaucoup avec eux, ils adorent les histoires ».*

Véronique parle avec ses petits enfants : *« mais bon, un enfant vit dans le présent, ce n'est pas une anticipation de la pensée comme j'ai l'habitude mais on parle. Par exemple, il y a des moments où il y en a un qui fait des cauchemars et on en parle. On essaye pas d'expliquer mais d'essayer de montrer que finalement la vie, ce n'est pas si simple que ça, qu'on peut avoir peur par moment. Par exemple, le grand a peur du noir donc on en parle, on a acheté une lumière ».*

Véronique n'avait pas du tout imaginé son rôle de grand-mère : *« Je ne voulais pas d'enfants déjà donc et quand je suis devenue grand-mère je me disais que c'était tôt, je suis jeune, c'est bizarre, qu'est ce que je vais faire avec eux mais finalement, c'est venu naturellement, comme une évidence. Au début, on voulait qu'ils nous appellent grand-père et grand-mère mais lorsque le premier est né, il était trop petit pour nous appeler comme ça donc c'est pépé et mémé, ce qui est très laid et le jour où on a voulu le faire changer, il a dit non, donc c'est resté comme ça ».*

---

Véronique ne pense pas avoir aidé son fils, « *je pense que pour eux, c'était une évidence, que les grands parents avaient une place* ». Véronique a toujours voulu créer une relation avec sa belle fille qui soit « *correcte, pas trop d'intrusion, pas trop d'exclusion non plus mais d'essayer de l'adopter. Et l'adoption s'est faite très bien et elle n'a aucun problème pour nous laisser ses enfants. Et du côté des petits, lorsqu'elle nous les laisse, ils ne pleurent pas, il n'y a pas d'angoisse de séparation. Au contraire, lorsque j'étais jeune, mon fils pleurait dès que je partais autant là, ça se passe bien* ».

Véronique pense qu'être là au moment de la naissance est très important. « *Je pense que les liens sont très précoces, je suis psychanalyste donc je crois à ça, je pense que les liens avec les parents bien sur mais également avec les grands parents et qu'il y a quelque chose qui passe, la relation au corps, la chaleur, l'ambiance, je pense que c'est extrêmement important de créer des liens le plus tôt possible. Et je pense que quand on ne les crée pas, c'est un peu comme si après ça devenait artificiel, il ne faut pas louper le coche* ».

Véronique était là pour les naissances, « *c'est très important, mais tout en étant en retrait, il faut assister les parents, faut être présent, il y a une espèce de présentation implicite des grands-parents qui est nécessaire et souhaitable* ».

La belle-fille de Véronique lui dit souvent qu'elle devrait arrêter de travailler pour s'occuper plus souvent de ses enfants mais elle dit ça en riant. Véronique pense qu'il y a quelque chose d'assez sein « *on a envie de voir les petits, on appelle, ils ont envie de nous voir, ils appellent, lorsque les parents ont besoin, ils nous demandent, ça m'est arrivé de faire des trucs pas possible pour aller m'occuper de mon petit-fils qui avait de la fièvre, il faut pouvoir être mobile dans sa tête et dans sa façon de faire* ». « *Je ne sais pas si mon fils et ma belle-fille sont en demande, oui ils sont demandeurs mais ils n'attendent pas, ça se fait et par contre, les petits enfants oui, ils sont en demande, pépé et mémé, c'est important pour eux* ».

Véronique ne s'est pas tout le temps permis d'aider son fils et sa belle-fille en ce qui concerne l'alimentation et les habillement, par contre « *il y a une chose qui était pour moi importante, c'était l'homéopathie et l'ostéopathie. Ma belle-fille n'y croyait pas du tout et mon petits-fils a eu un accident grave, il a sauté sur une voiture lorsqu'il avait 1 an et demi et je l'ai emmené chez l'ostéopathe. Ma belle-fille est maintenant à fond dedans, j'ai vraiment poussé. Pour l'alimentation, ils cuisinent mais je vois que le petit mange quand même des Mc nuggets et des pates. Par contre, je sais qu'ils sont assez vigilant avec les bonbons alors que moi, j'en donne !!* »

Véronique pense qu'elle aura la même relation avec tous ses petits enfants. « *Forcément, ça sera différent, mais ça sera le même rôle de grand-mère. Par exemple, là j'en ai deux, ils n'ont pas du tout le même caractère, il faut faire autrement avec l'autre, c'est une relation qui se bricole, qui s'adapte, qui se crée* ».

Véronique pense que c'est plus facile d'être une jeune grand-mère. « *Je suis ravie, je n'ai jamais eu cet espèce de narcissisme de dire houlala je suis grand-mère, ce n'est pas bien au contraire, j'étais très fière et qu'il m'appelle mémé à 50 ans, c'était rigolo. J'étais suffisamment jeune pour que ça soit rigolo*.

Véronique était la première à être grand-mère dans son entourage « *j'ai beaucoup d'amis qui ont encore des petits* ».

Véronique n'a pas eu l'impression de revivre la naissance de son fils « *C'est toujours l'émotion mais à mon époque, il n'y avait pas de péridurale, c'était encore balbutiant et à la naissance de mon fils, je me souviens que j'avais peur, bon, j'ai toujours un peu peur pour ma belle-fille mais c'est pas la même chose, une naissance ça se vit au singulier, ton enfant c'est ton enfant, l'enfant de ta belle-fille, c'est le sien. C'est justement important de ne pas trop fantasmer, de ne pas faire d'analogie* ».

---

Véronique n'a pas la même relation qu'elle avait avec ses grands parents : « *Mon père était un enfant abandonné qui a été adopté, j'adorais mes grands-parents qui étaient très vieux pour le coup, ils avaient adopté mon père alors qu'ils étaient déjà âgés mais je les adorais, mais je pense que ce n'est pas pareil. Quand ma mère est morte, on est resté quelques mois avec eux. Ce n'était pas pareil sauf au niveau de l'amour, je sentais l'amour de ma grand-mère et de mon grand-père. Du côté de ma belle-mère, je n'ai jamais senti d'amour de ses parents mais, c'était compliqué avec elle donc avec eux aussi. Mon père n'a jamais fait le deuil de sa femme donc ça a été dur* ».

Véronique ne pense pas que les nouvelles configurations familiales aient changé le rôle des grands-parents. En effet, elle est actuellement mariée avec un homme qui n'est pas le père de son fils. Son ancien époux est décédé lorsque son fils était encore enfant.

« *Le père de mon fils est décédé et mon mari a adopté mon fils, lors de son mariage, ça s'est fait très tard mais mon fils considérait mon mari comme son père, pourtant il avait 11 ans quand il l'a connu mais il y a eu quelque chose qui s'est fait naturellement donc, mon mari est quand même grand-père à part entière, se sont ses petits-enfants, il n'y a aucun doute, pas plus de doute sur le fait qu'il est le père de mon fils. Donc finalement, beaux grands-parents ou grands-parents, ça ne change rien, il est presque même plus proche car il n'a pas eu d'enfant donc il a envie d'être là, de savoir ce que c'est, il s'en occupe énormément* ».

Véronique constate que son aîné prend toujours sa défense « *Quand je me dispute avec mon mari, il prend toujours ma défense, il prend toujours mon parti et je suis toujours assez étonné, il ne se met pas dans le clan des hommes, y'a quelque chose d'assez fort, c'est un truc que j'ai constaté il y a quelques années alors que le petit va plus facilement vers mon mari alors que le grand a toujours été très proche de moi* »

Véronique ne sait pas ce qu'elle a pu leur apporter : « *On verra si ça porte ses fruits, de l'amour c'est sur mais après, tu sèmes des choses et après on voit ce qu'on récolte, je ne sais pas* ».

Elle compte se rendre utile tout le temps : « *Quant ils se seront plus grands, s'ils ont des soucis et qu'ils ne veulent pas en parler à leurs parents moi, je suis prête à en parler avec eux et à respecter une certaine confiance, j'ai envie d'avoir une place qui évolue et qui soit toujours là* ».

Véronique souhaite à ses petits enfants qu'ils soient bien dans leur peau : « *J'ai été très mal dans ma peau toute mon enfance et mon adolescence, peut être une partie de ma vie adulte et maintenant que j'ai trouvé une certaine sérénité, je leur souhaite ça, le reste passe après, évidemment, mon fils a un bon travail et de bons moyens, c'est toujours mieux mais je pense que ce n'est pas la valeur essentielle, je veux qu'ils aient de l'humanité, c'est le plus important* »

Anecdotes des débuts de grands-mères :

« *Chez mon grand-père, on avait une statue de Voltaire ou Beaumarchais et mon petit fils, quand il était petit, il avait très peur de cette tête, quand il arrivait, il avait peur, il l'appelait têtète et un jour, on s'est dit qu'on allait la mettre sur le balcon. Et quand mon petit-fils est rentré, la première chose qu'il a faite, c'est de chercher têtète et il s'est mit à pleurer quand il ne l'a pas vu donc on a remis têtète !!, on a trouvé ça assez drôle* ».

---

## Entretien avec Dominique

Dominique a 63 ans, elle a trois enfants

Frédérique (38 ans) et Pierre (35 ans) qu'elle a eu avec un premier mari, David (24 ans) qu'elle a eu avec son second mari

Frédérique a un garçon de 15 ans, elle est divorcée

Pierre a 3 enfants: 2 filles de 8 et 6 ans et un garçon de 2,5 ans, il est marié.

Dominique a eu sa fille à 23 ans et son premier petit-fils est né lorsqu'elle avait 47 ans.

Elle vit en couple, dans une maison dont elle est propriétaire, en Ardèche, aux Vans.

Dominique tient une boutique de produits biologiques dans le centre ville des Vans, elle fait aussi régulièrement les marchés.

Dominique aime faire de la marche : *« il y a beaucoup de sentiers de randonnées dans notre région »*, elle va régulièrement au cinéma et lit aussi beaucoup.

Elle a une voiture, un téléphone portable et un ordinateur mais n'échange pas de sms ni de mail avec ses petits enfants

Sa fille et sa belle fille sont cuisinières mais elle fait la cuisine à ses petits enfants lorsqu'ils sont là.

Elle habite loin de ses petits enfants :

Le plus grand vit en région parisienne (à 700 km)

Les autres à côté de Nice (à 350 km)

Dominique n'a plus ses parents

Dominique se sent proche de la première affirmation : *« 68 m'a offert la possibilité de « produire ma propre individualité » en réhabilitant l'initiative individuelle »*.

Dominique avait 23 ans en mai 68.

Elle était secrétaire et vivait à Nanterre.

Dominique se rappelle bien de mai 68 *« J'étais enceinte de ma fille, elle est née le 30 mai 68, j'écoutais à la radio tout ce qui se passait et quand j'ai accouché, il y avait la grève donc, il y avait très peu de personnel et c'était un peu n'importe quoi, l'accouchement, c'était un peu fou, ça été très vite fait dans une clinique où on ne s'est pas tellement occupé de moi, y'avait très peu d'infirmière (rire) »*

Dominique ne s'est pas engagée personnellement, par contre son mari de l'époque oui : *« L'homme avec qui j'étais était très engagé politiquement, très militant et justement, il s'est fait licencier à cause de ça en mai 68. Etant donné qu'il était viré, on a décidé de partir dans le sud, en province, en Ardèche, faire de l'artisanat »*.

Dominique considère que ces événements ont changé sa vie *« d'une vie de citadine, je me suis retrouvée à la campagne à faire les marchés »*

---

Elle ne sait pas si ça a changé sa façon d'être mère : « *Surement car être mère en ville est très différent mais je ne l'ai jamais fait* »

Dominique se sent très proche de ses petits enfants

Elle se sent plus proche de son plus grand « *c'est un ado donc j'ai plus de contacts avec lui mais j'adore les petits aussi* »

Elle voit régulièrement ses petits enfants, surtout le grand : « *Arthur vient à peu près tous les mois et il est là à chaque vacances scolaires, les petits un peu moins mais ils sont là quand même assez souvent* »

Dominique a vu tout le monde à Noël

Dominique fait plein de choses avec ses petits enfants : des balades, de la lecture, des jeux, ils vont au cinéma « *et puis, il y a le jardin et on a une piscine donc c'est super pour eux* »

Dominique pense que son rôle c'est « *d'être peut être un peu moins sévère que les parents, qu'il y ait un peu de fantaisie, de liberté avec moi* »

Dominique n'avait pas du tout imaginé son rôle de grand-mère, elle était une des premières grands-mères de son entourage.

Elle considère que s'occuper de ses petits enfants est à la fois une demande de sa part et de la part de ses enfants.

Elle pense leur apporter « *un peu de changement dans leur vie, c'est les vacances quand ils viennent* »

Dominique considère que travailler freine son rôle de grand-mère « *Ah ça le freine, si je ne travaillais pas, je viendrais les voir plus souvent, et en plus l'été, pour moi, c'est la haute saison dans mon travail, je fais les marchés nocturnes, ma boutique est ouverte tous les jours pour les touristes donc, c'est plus difficile* ».

Dominique pense qu'elle n'aura pas la même relation « *J'ai un fils qui a 23 ans donc quand il aura des enfants, je serai plus vieille, ça ne sera pas pareil c'est sur, c'est bien d'être jeune* »

Dominique n'a pas eu l'impression de revivre la naissance des ses enfants.

Elle considère que les nouvelles configurations familiales n'ont pas changé ce rôle « *c'est toujours le même rôle, pour moi c'est peut être encore plus important, quand il y a des séparations dans le couple, on représente quelque chose de stable pour eux* »

Dominique pense avoir apporté « *Une écoute, un échange, avec Arthur on parle beaucoup, je lui explique comment c'était avant, qu'il se rende compte des choses* »

Elle a beaucoup de complicité avec son plus grand petit fils

Dominique ne regrette pas d'être en Ardèche loin de ses petits enfants « *C'est un plus pour eux, qu'on soit à la campagne, c'est sympa, il y a des espaces* »

Dominique me que dit la grossesse de sa fille a été très difficile pour elle « *Elle était enceinte alors qu'elle était étudiante, son mari était à l'armée, elle a décidé d'avoir un enfant comme on décide n'importe quoi d'autre et j'étais très choquée, ça ne m'a pas du tout plus, ça tombait mal, ce n'était pas bien pour moi, la situation était trop instable, finalement ça s'est très bien passé mais bon, ça aurait pu très mal se passer* »

Dominique compte leur faire découvrir des choses « *voyager, les aider, les ouvrir, communiquer avec eux, être ensemble* ».

---

Le mari de Dominique n'est pas le grand-père, c'est un deuxième mariage mais considère les petits comme ses petits enfants « *avec Arthur, ils ont plein de chose en commun, ils s'aiment beaucoup* ». Elle l'a rencontré en Ardèche, lorsqu'elle militait contre des mines d'uranium qui devait se construire à côté de chez elle : « *on s'est rencontré dans un groupe de militant.* »  
Son second mari est venu en Ardèche lorsqu'il avait une vingtaine d'année pour vivre en communauté avec une dizaine de personnes.

---

## Témoignages recueillis sur Internet

j'avais 20 ans en Mai,et ce fut une aventure fabuleuse: les gens se parlaient, jusqu'au bout de la nuit ,la conscience politique naissait,on refaisait le monde et surtout on apprenait qu'ensemble tout était possible ( à NS a bonne mine!!!!!!!!!!!!) et surtout le pouvoir du NON Etudiante en ARCHI ,ma vie n'a été que choix. Choix d'avoir 2 enfants,choix de mon parcours professionnel,choix du successeur d'un mari,choix de mes amis et de mes ennemis. Aujourd'hui ,je suis grand mère , et je bosse toujours . Comme Charlotte Rampling ,quand je pense à ma vie je suis heureuse et fière ,je ne pense pas avoir renier mes idéaux bien que "ce ne soit pas nous qui modifions le monde mais le monde qui nous modifie". Mes garçons ont hérité d'un esprit critique ,d'une morale,d'une philosophie de la vie basée plus sur l'être que de l'avoir. Les petits enfants ne sont là que pour le plaisir de les gater,leur transmettre l'amour de la vie et la joie. Alors les slogans tels que interdit d'interdire,sous les pavés... etc OUI OUI même 40 après

### Témoignage 2

J'avais 21 ans en 68, étudiante et bonne étudiante ! Divorcée , j'ai élevé seule 2 enfants qui ont aussi bien réussi leurs études. Je suis toujours rebelle et je crois l'avoir transmis.J'ai géré ma vie , et ces libertés gagnées je pense les avoir bien utilisées. Le monde souhaité à l'époque ne correspond pas à celui qui est aujourd'hui ; nous voulions être entendus et acteurs réels de notre souhait de vie de société.La tolérance , le droit à la différence, le droit à une vie digne pour tout humain du monde, le choix de la famille , travailler , étudier pour assumer une qualité de vie honnête et non matérialiste à toute fin.

Je suis encore dans le monde du travail aujourd'hui, et je pense transmettre encore ces valeurs autour de moi ou le mot bonheur malheureusement n'est lié qu'à l'argent. Je suis au travail depuis l'âge de 24 ans sans jamais un arrêt de travail , ni même l'aide une seule fois de " l'assistantat" de l'état. C'était cela 68, moins d'autorité, plus de libertés, la reconnaissance des femmes sur le plan individuel et professionnel et nous avons assumé.Je pense que nous n'avons pas déçu, mais l'évolution vers la mondialisation et le capitalisme a été contraire à nos souhaits. Aujourd'hui, j'ai l'impression que de nouveau tout le monde accepte ce que certains décident de ce qui est bon pour lui.

On peut dire tout ce que l'on veut sur les soixante huit, mais au moins avons nous eu le courage à un moment de bouger et de faire changer le cour de nos vies, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.La haine de l'autre existe partout, l'individualisme est au + haut, l'acceptation de tout et n'importe quoi se fait béatement.

Pourtant , au fond de chacun pris individuellement, les désirs sont encore les mêmes qu'à notre époque, mais on n'ose + le dire, et on suit le mouvement, les ouvriers arrivant même à créer des mouvements anti grèves contre d'autres ouvriers....

La révolte me tient toujours, car je pense que nous avons su assumer nos choix et avons eu une vie d'adulte responsable La qualité de vie peut se faire avec une vie professionnelle réussie, et arrêtons de nous prendre pour des moutons , à mois que cela plaise ...

---

L'exemple d'une femme qui n'a pas eu d'enfant, et se présente comme une « victime de 68 »

### Entretien avec Véroniques, le 19 janvier 2008, à 14h30

Elle a 52 ans et n'a pas eu d'enfants. Elle avait 13 ans au moment de mai 68 et vivait à Sheffield lors des événements. « J'étais en 4<sup>ème</sup>. » Paris. « Le dernier trimestre, moi je l'ai passé en Angleterre. J'ai suivi mai 68 en à la télé. »

« Je voyais de images avec des autos qui brûlaient, des pavés, des voitures, des flics. Tout ce monde là qui se tapait dessus. »

68, déterminant dans sa vie ? « Pour moi, c'était une perte totale de repères. C'est-à-dire que j'ai été élevée dans un milieu très strict, donc en école privée, avec une discipline à la maison. Tout à coup, mon frère était en socio à Nanterre avec Cohn-Bendit. Tout le monde remettait en question l'autorité paternelle qui régnait dans la famille. Moi, j'avais 13 ans. »

Marquée par le comportement de ses frères et sœurs ? « Ben, sur le moment, je trouvais ça génial. Je ne sais même pas si je m'en rendais trop compte. C'est la première fois qu'il y avait une prise de parole à la maison. »

Que faisaient ses frères et sœurs ? « Je sais pas bien. »

Au niveau familial, de quelle façon s'est faite cette remise en cause ? « Ben, de toutes les manières. Ils acceptaient plus l'autorité paternelle. J'ai assisté à des engueulades entre mes pères et frère. Ce qu'il n'y avait jamais eu auparavant. »

Il y a eu une coupure nette entre avant et après. « Après, je suis partie car mon père a pris sa retraite. J'étais la dernière donc j'ai quitté Paris, peu de temps après. »

Pour elle, tout cela était moins rassurant et très excitant. « C'est très double ce que je ressens. »

En quoi cela était-il angoissant ? « D'entendre les gens se quereller, quand on est enfant, on n'est pas bien. Je ne comprenais pas bien. Je sentais qu'il y avait une atmosphère électrique. »

Y a-t-il eu un changement d'attitude des parents ? « Certainement. Je crois qu'ils ont été très désemparés. J'ai été séparée de mes 9 frères et sœurs. Ils se sont retrouvés lui, 65 et elle, 57 ans. Je me suis retrouvée seule avec eux. J'ai appris plus tard qu'ils demandaient à mes frères et sœurs ce qu'il fallait faire avec moi. »

Pourquoi ? « Les choses ont été complètement changées. J'étais dans une école religieuse et j'ai été dans une école d'Etat mixte. Moi, je trouvais ça super. Pour eux, tout avait complètement changé. Avant, ils étaient rassurés. Il y avait une bonne éducation. Là, ils savaient plus ce qu'il se passait. »

Et vous, quand vous étiez au lycée ? « Moi j'avais été habituée à un encadrement plus important et à un niveau d'études peut-être plus poussé. Et là tout d'un coup, c'était beaucoup plus laxiste. Mais, j'en profite. C'est ensuite que je me suis rendu compte que cela avait nui à un certain développement. »

En quoi cela avait nui à un certain développement ? « On est passé à une grande permissivité de tout. Quand vous avez 13 ou 14, c'est important d'avoir des repères. »

---

« Je faisais grève avec des profs. J'étais toujours en train de gueuler contre tout. Je remettais en cause le mariage, les enfants. » Tout cela était complètement inséré dans une mouvance.

Comment s'est-elle rendue compte que tout cela avait eu des conséquences ? « C'est beaucoup plus tard. J'ai discuté avec des amies de mon âge et on s'est vraiment rendue compte de s'engager dans un couple et si on s'engage de faire des enfants. Il y avait tellement de trucs qui avaient été remis en question, qu'il y avait un questionnement permanent. Je ne dis pas que les jeunes ne sont pas dans un questionnement permanent, mais je crois qu'il y avait un passage à l'acte extrêmement difficile. »

« Comme si on ne savait pas où aller. Prendre des décisions concrètes, c'était renier quelque chose qu'on avait vécu. »

L'engagement dans un couple ? « Le couple paraissait figé, un héritage ancien. Il y avait le schéma familial, celui des aînés, qui était très conventionnel. Et puis, il y avait l'envie de tout transformer. Et entre les deux, c'est difficile de faire son chemin. Surtout quand ça a débuté à l'adolescence. Je pense que ça a été un âge critique. » Différents pour les gens avant après. Ses neveux et nièces sont tous en couple et ont des enfants.

Pourquoi à l'adolescence était-ce plus dur ? « À l'adolescence, on a besoin de repères. Quand tous les repères de votre enfance se cassent la figure, on est projeté dans la vie adulte directement [...] dans les pensées des adultes, encore enfant, et faire le lien entre ces deux mondes, c'est difficile. »

Ces discussions quand elle était jeune, un point particulier ? Politique, écoutaient Joan Baez, les films de l'époque. Elle ne parlait que de révolution. Au niveau politique, il s'agissait déjà d'« écologie » (nucléaire, Larzac, service militaire), contre « tout ce qui représentait l'autorité ».

Socialement, avec des profs soixante-huitards, « on voulait vivre en communauté »

Après le lycée, elle voulait être photographe, mais pas son père. Donc, elle a fait une école d'éducateur. « Justement, je pensais que l'éducation c'était la première chose à donner aux enfants. Libérer les garçons. Il fallait que les mères les éduquent correctement, que l'école leur apprenne des choses. C'était la continuité.

« Je lisais beaucoup toutes les expériences d'alphabétisation au Brésil, dans les pays de l'est, toutes les pédagogies ouvertes. »

En même temps, elle a fait partie des premières coopératives bios, à Toulouse. « C'était une communauté d'échanges. Vous faisiez partie d'un système et chacun son tour s'occupait de l'échoppe. C'était un peu autogéré ».

A la sortie de l'école, « je me suis heurtée entre mes idéaux et la réalité. Ça je ne l'ai pas supporté. Je me trouvais dans des endroits, les éducateurs, c'était plutôt des 'fonctionnaires', entre guillemets. Il y avait des attitudes avec les enfants, je n'étais pas d'accord. »

Parfois, « c'était très militaire ».

Son père par rapport à ses frères et sœurs a-t-il eu la même attitude ? « J'ai un frère qui a arrêté ses études et qui est parti dans les communautés. Il faisait du commercial. Un jour, il est parti dans une communauté politique, pareil, il en est ressorti parce que finalement, c'était une secte. Donc, c'était chaud. »

Son père par rapport à ce fils là ? « Ils en ont parlé sur le lit de mort de mon père. Ils en ont parlé. Non, ça a été très violent. Mon père se sentait dépossédé de ses croyances. Il ne voulait pas remettre en cause les choses. »

---

Les frères et sœurs étaient prêts à tout remettre en cause ; un idéal de société que le père ne comprenait pas. Il s'agissait plus des cadets que des aînés.

Ceux qui se sont rebellés ont eu des enfants. Sa sœur a eu deux enfants, s'est mariée tard (vers 30 ans). Il en va de même pour son frère qui a eu trois enfants.

Pourquoi a-t-elle été à ce point marquée au niveau du couple ou des enfants? « J'ai été mariée et j'ai divorcée. Je me suis mariée à trente ans, par rapport à l'époque. Je crois que je n'étais pas faite pour me marier. »

Pourquoi ? « C'est peut-être à la fois une envie de construire et une exigence qui nous empêche de construire. Il y a un idéal et il n'y a pas de concordance avec la réalité. »

Cet idéal à travers le mariage ? « Beaucoup de communication. Beaucoup de liberté, que chacun puisse se développer, être autonome. »

Et cette réalité ? « Ben, quand on choisit quelqu'un c'est par des motifs tout à fait différents qui font qu'on choisit quelqu'un. Il y a l'histoire officielle et il y a l'histoire qui est derrière. Ça, on l'apprend beaucoup plus tard. » Ces deux histoires ne correspondaient pas. « Ça clashe »

Et les enfants, à cause du mariage ou à l'époque ? « C'est difficile. J'ai rencontré des femmes qui étaient dans le même cas que moi. Vous avez des gens même si ils ont eu un mariage difficile, ils font quand même des enfants. Moi, je me dis 'pourquoi c'était une impossibilité pour moi' ? »

Et les autres femmes avaient des réponses ? « Non, nous on avait discuté de ça en disant qu'en mai 68, on avait été une génération un peu sacrifiée. On ne savait pas bien pourquoi. »

« C'est pas tout mai 68, mais ça y contribue. Ce n'est pas négligeable. » A la base, pour elle, il y avait intérieurement une possibilité et 68 l'a renforcée.

« Ça a démultiplié quelque chose de départ. » c'était quoi ce quelque chose de départ ? « C'était une grande volonté d'indépendance, de ne pas se sentir impuissant. »

Le schéma familial rendait difficile d'être indépendant. Grande autorité qui empêchait cela. « Mai 68, c'était un rêve. On pouvait changer le monde. »

---

## Le témoignage de Caroline de Bendern, dite « l'égérie de 68 »

Elle est anglaise et pourtant Caroline de Bendern est un symbole des événements de mai 68 en France. Sa vie a basculé lors d'une manifestation dans les rues de Paris. Elle nous raconte comment un cliché a chamboulé son existence. Un témoignage sans amertume, ni regrets, simplement touchant.

Presque 40 ans plus tard cette minute de liberté individuelle pèse encore sur son quotidien. Installée aujourd'hui à Manneville, un village du canton de Gisors, cette passionnée d'art ne cherche pas à tirer une quelconque exploitation commerciale de son histoire, préférant même oublier ce moment. Et pourtant la couverture de Paris Match qui a fait bousculer sa vie trône dans son salon. « C'est une amie qui me l'a offerte, elle est un peu là par hasard ».

C. de Bendern n'avait rien prémédité. Nous sommes le 13 mai 1968, elle prend part à un défilé de protestation : « il n'y avait aucune agressivité dans le cortège, on se dirigeait vers la Bastille, en invitant les gens à nous rejoindre. Après plusieurs kilomètres de marche j'ai commencé à avoir mal aux pieds ». Instigateur de l'occupation de l'Odéon, le peintre Jean Jacques Lebel l'invite à monter sur ses épaules « j'étais tellement fatiguée que j'ai accepté. Pour le soulager, j'ai pris un de ses drapeaux. Pas question pour moi de brandir le rouge des communistes ou le noir des anarchistes, mais celui du Viet Nam, pourquoi pas ? C'était pour moi un signe de protestation contre la guerre qui se déroulait là bas ! ». Très vite les photographes la remarquent, une horde se presse autour d'elle. « Mannequin de métier, j'ai commencé à jouer un rôle. A ce moment là j'ai pensé à la révolution française, je me suis redressée, le drapeau bien haut, mon visage s'est refermé. Je voudrais à tout prix être belle et donner du mouvement une représentation à la hauteur de ce moment. Les flashes ont crépité, je me suis moi-même piégée. Parce que d'un coup l'émotion me gagne : cette foule qui converge, juste, ardente, lumineuse avec toutes ces bannières, et ce symbole si lourd au bout de mon bras... Je deviens exactement ce que j'essaie de paraître. Je ne joue plus aucun rôle, je suis à fond dans le mouvement et dans l'instant, et consciente, moi, l'aristocrate anglaise, d'une responsabilité ». Pourtant elle ne mesure pas alors l'ampleur de son geste. Ce n'est qu'à la fin des événements de ce mois de mai historique qu'elle découvre ce qu'on peut appeler aujourd'hui l'étendue des dégâts.

Petite fille du comte de Bendern, la jeune anglaise fait la une de l'hebdomadaire Paris-Match, puis très vite le cliché fait le tour du monde. Plus d'une centaine de magazines reprennent la photo, elle devient une icône. Un statut d'égérie des révolutionnaires qui ne plaît pas à tout le monde et en particulier à son grand-père, l'une des plus grandes fortunes d'outre-manche. Comme elle l'avait trahi, lui et cette aristocratie européenne au sein de laquelle il la prédestinait à un mariage royal ! et comme elle l'humiliait dans ce cliché que certains commentateurs comparaient au tableau de Delacroix, la Liberté guidant le peuple et qui officialisait l'outrage. C'était pire qu'une provocation. C'était impardonnable. Alors le vieil aristocrate viennois dont François-Joseph avait fait un baron, la reine Victoria un anglais, Churchill un ami, la Chambre des communes un député et le prince de Lichtenstein un comte, rejeta avec fureur son testament. Sans discuter il décida de la déshériter. « Mon grand-père est mort en octobre 68, sans que j'aie eu le temps de me réconcilier avec lui. Jusqu'à sa mort, il décida de me voir. Tant pis me suis-je dit. Je ne voulais pas de la vie qu'il me préparait ; me voilà au moins libre de choisir ce qui me chante... Si j'avais hérité de sa fortune, ma vie

---

aurait été totalement différente, convient-elle. Je ne regrette rien mais être désignée comme l'égérie de Mai 68 est selon moi un peu exagéré ».Anglaise, oui. Née à Windsor, au début de la seconde guerre mondiale, d'une mère écossaise et d'un père anglais, fils du fameux comte de Bendor, alias baron de Forest, qui, furibond, le renia le jour où il commit la faute de se marier avec une roturière. C'est donc sur Caroline, sa préférée parmi ses petits enfants qu'il mita pour perpétuer sa dynastie et transmettre sa fortune. Il prit en charge son éducation, l'inscrivit en pension dans les collèges les plus huppés d'Angleterre d'où elle se fit prestement renvoyer.<sup>xii</sup>

Mannequin reconnu, C de B. a côtoyé Andy Warhol et Otis Redding avant de tout plaquer. Au revoir Paris, Bonjour l'Afrique. Là Bas elle partage la vie du jazzman de renommée internationale, Barney Willen. « Peut-être devrais-je remercier mon grand-père. Il m'avait ôté toute entrave. J'ai foncé dans le jazz ». Les prises de son se multiplient et les captures vidéo avec. Quelques années plus tard elle revient en Europe à Monaco. Aujourd'hui, son nouveau compagnon est Jacques Thollot, un batteur lui aussi reconnu sur la scène du jazz.

A l'aube du 40<sup>ème</sup> anniversaire des événements de 68, C de B. veut tourner la page. « C'est étrange d'être sans cesse renvoyée à cet épisode de ma vie où une image me fige pour toujours. Cela fausse la hiérarchie et l'ordre de ma mémoire, comme si ma jeunesse, mes rêves, mes élans tenaient tout entier dans ce cliché là. Mais il est trop étroit pour contenir tout ça !il dit une vérité, il oublie toutes les autres. C'est moi et ce n'est pas tout moi, juste une image de moi pas mon miroir...Une photo prise quelques secondes plus tôt me montrait jeune, rieuse, légère, insouciant. C'est l'autre qui fut choisie. Et je devins symbole »<sup>xii</sup> L'ancienne mannequin continue à construire après, notamment autour de la réalisation de films et de documentaires. Mais pas facile de se faire un nom lorsque tout le monde vous cantonne à l'image de « Marianne 68 » Et pourtant, son talent est indéniable. Pour preuve, son film « à l'occasion de Melle Issifou à Bilma » vient d'être sélectionné pour le 70<sup>ème</sup> anniversaire de la cinémathèque française. Se faire un nom dans le monde des « docus » est devenu son nouveau défi.

---

Annexe : Le questionnaire d'enquête

**Enquête « Les filles de mai sont Grand-mère  
Guide d'entretien avec la grand-mère N° \_\_\_\_\_**

Nom de l'enquêteur :

Entretien réalisé à :

Date	Commune	Département

Bonjour,

Dans le cadre de la fête des grands-mères 2008, nous réalisons une enquête sociologique sur le thème « Les filles de mai sont grands-mères ». Ce questionnaire vous prendra vingt minutes. Bien que enregistré, il est confidentiel et anonyme. Les bandes ne seront pas conservées et votre nom sera changé lors de la transcription, sauf avis contraire et écrit de votre part.

**1°) Questionnaire préliminaire :**

Age :

Age à la naissance du premier enfant :

Age à la naissance du premier petit-enfant :

Situation de famille :

- Vit seule
- En couple
- Veuve
- Divorcée

Type d'habitat (maison, appartement... ) :

Locataire  Propriétaire

Site :

- Centre ville
- Périphérie
- Campagne

Voiture : oui  non



3					
4					

Lieu d'habitation de la grand-mère :

Lieu d'habitation des enfants :

Et du premier petit-enfant :

Distance :

A Pied (en temps) :

En voiture (en temps) :

Autre (en temps) :

Avez-vous encore vos parents ?

oui

non

Quel âge ont-t-ils ?

Etes vous proches d'eux ?

oui

non

Les aidez-vous ?

oui

non

Selon vous, quelle est l'affirmation dont vous vous sentez le plus proche ?

68 m'a offert la possibilité de « produire ma propre individualité » en réhabilitant l'initiative individuelle.

68 a brouillé les repères et affaibli l'autorité parentale.

Anecdotes, divers :

## 2°) Guide d'entretien :

*Questions à aborder lors de l'entretien, sur un ton neutre, sans influencer les réponses et en laissant s'exprimer librement la personne sans craindre des silences, mais en relançant dès qu'elle hésite trop longtemps ou se tait. Tous les points doivent être abordés, cochez les pour ne pas en oublier.*

Parlez-moi de vous

Quel âge aviez-vous en 1968 ?

Que faisiez-vous ( étudiante, travailleuse, femme au foyer, etc..)

Où habitiez-vous ?

Quels souvenirs spontanés vous viennent à l'esprit, concernant mai 68 ?

---

Quels engagements ?

Qu'en retirez-vous ?

Selon vous, qu'est-ce que ces évènements ont changé dans votre vie ?

Est-ce que d'après-vous, ce que vous avez vécu en 1968 a marqué votre façon d'être mère et grand-mère ?

(Relance) Et pour vos filles et petites filles ?

( Relance) Pour le couple ?

Parlez-moi de vos petits enfants :

Vous sentez-vous proche d'eux ?

Duquel ou desquels vous sentez-vous le plus proche ?

Pourquoi, qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Les voyez-vous souvent ? autant que vous le souhaiteriez ?

De quand date votre dernière rencontre avec l'un d'entre eux ?

Quelles activités avez-vous avec eux ou avez-vous eu pendant leur enfance et jusqu'à maintenant ?

Quels rôles pensez-vous avoir en tant que grand-mère ?

Parlez-vous beaucoup et de tout avec eux ?

Aviez-vous imaginé votre rôle futur de grand-mère ?

Comment ressentez-vous ce nouveau rôle de grand-mère ?

Si vous intervenez beaucoup auprès de vos enfants depuis la naissance :

Est-ce à la demande de vos enfants ou de votre propre initiative ?

Sentez-vous que cela correspond à une attente de leur part ?

Est-ce naturel pour vous en tant que grand-mère ?

En fin de compte, quels rôles pensez-vous que chacun attend maintenant de l'autre (Votre relation à vos enfants, votre relation future avec les petits-enfants, leur attentes vis à vis de leurs grand-mères...) ?

Pensez-vous que votre contribution au moment de la naissance de vos petits-enfants compte pour votre relation future avec eux ? Est-ce important d'intervenir ? Pourquoi ?

Le fait de travailler (si vous travaillez encore) ou vos activités extérieures sont-ils un frein à votre rôle de grand-mère ? Ou au contraire est-ce que cela vous aide dans ce rôle ? Pourquoi ?

---

Aidez-vous vos enfants dans leur choix, leur donnez-vous des conseils (pour l'alimentation du bébé par exemple, ou pour son habillement, sa garde, ses soins) ou avez-vous uniquement un rôle d'écoute ? Pourquoi ?

Pensez-vous avoir à l'avenir la même relation et le même rôle avec tous vos petits-enfants ?  
Si non, pourquoi ? Pas la même distance, pas le même sexe, différence entre le premier petit enfant et les autres, pas la même filiation (enfants de votre fils, de votre fille), pas la même relation de départ durant l'enfance ?

Etre une « jeune grand-mère » vous semble-t-il difficile ? Pourquoi ?

Est-ce que vous trouvez que c'est différent ? plus facile ou plus dur pour les grands-mères plus âgées ? Pourquoi ?

Plus généralement :

Avez-vous l'impression de revivre la naissance de vos propres enfants ou est-ce différent ?

La relation que vous pensez entretenir maintenant avec vos petits-enfants sera-t-elle la même que celle vous aviez avec vos propres grands-mères ?

Pensez-vous que les transformations et les nouvelles configurations familiales (familles monoparentales, parents divorcés...) ont changé ce rôle ? Si oui, comment ?

- Si votre premier petit enfant a moins de 1 ans :

Quels sont les changements intervenus dans votre emploi du temps ? Est-ce plus ou moins important que ce que vous aviez imaginé ?

- Si votre premier petit enfant a entre 1 an et 5 ans :

Que pensez-vous lui avoir déjà apporté ? Pour l'éveil, etc.

- Si votre petit enfant a de 5 à 10 ans ?

Quelle complicité avez-vous avec votre petit-fils/ fille ?

En fin de compte, comment pourriez-vous définir les changements que cette naissance a provoqué dans votre propre vie et par rapport à l'image que vous vous faites de vous ?

Cette naissance vous a-t-elle rendue heureuse ?

Comment comptez-vous vous rendre utile à l'avenir ?

Que souhaitez-vous à votre petit enfant pour sa vie future ?

Comment voyez-vous votre rôle ?

Pouvez-vous nous citer une anecdote vécue de vos débuts de grand-mère ?

---

Fiche technique de l'enquête

Enquête exclusive  
réalisée pour le compte de l'association « Fête des Grands-Mères »  
Enquête qualitative. Echantillon de 30 femmes ayant vécu mai 1968  
constitué de proche en proche.

Terrain réalisé en décembre 2007 et janvier 2008,  
complété par un travail documentaire

Directeur d'étude : Eric Donfu, sociologue,  
assisté de Léa Panigel et Martial Mezzani, sociologues enquêteurs  
et de Sandrine Avenel, assistante documentaliste

Paris, mars 2008